



L'Antestament

Metantropo

Publication: 2006

Catégorie(s):

Tag(s): "Stephen King" policier thriller mystère fantastique épouvante roman

L'Antestament

Antestament nm 1 Bible de l'Antéchrist. **2** Livre maudit, appelé aussi Dernier Testament (en opposition à l'Ancien et au Nouveau Testament) écrit par des humains sous la volonté de Satan.

(Définition du *Dictionnaire Belmont-le-Docte*).

... à travers un cheminement où la réalité finit par rejoindre la vérité, Satan y expose sa thèse. L'homme est-il foncièrement bon ou fondamentalement mauvais ? Que fera-t-il de cette arme que lui tend le Diable ? Le Livre Maudit prouve que l'homme se transforme très facilement en assassin et démontre que la majorité de l'humanité est déjà du côté sombre...

(Extrait de *L'Encyclopédie Universelle des Ecrits*)

MCL Editions - Collection DigiTales

© 2006, MCL Editions, 210 Allée de la chapelle, 45160 Olivet, France

N° ISBN : 2-9518989-4-0

Chapitre 1

Je lève les yeux vers le ciel. La lune est rousse. Comme le feu. Un mot résonne dans ma tête. Pandémonium. Je ne savais pas ce qu'il signifiait avant la veille du 1^{er} mai, ou plus exactement jusqu'à la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, lorsque je me suis enfin décidé à ouvrir un dictionnaire et que j'y ai lu *Capitale imaginaire de l'Enfer*.

Ce mot hantait mes jours, mes nuits, depuis des mois, sans que je ne sache pourquoi. D'où était-il venu ? Mystère. Je ne l'avais pourtant jamais entendu, et encore moins lu. Je ne lis

jamais. Alors, comment un tel mot avait-il pu s'imposer à moi ? Et surtout aussi puissamment ?

Pandémonium.

Plus j'essaie de l'effacer de ma mémoire et plus il s'y incruste. Parfois, la nuit, lorsque j'entends le parquet craquer, ce mot résonne dans mon crâne. À d'autres moments, c'est le rocking-chair du salon que j'entends rouler. Alors, je me lève, je descends jusqu'au salon, et je constate que la chaise est vide. Elle oscille légèrement. Je me persuade que le chat est passé par là et je remonte dans ma chambre. Un coin de meuble heurte ma cuisse. Je me surprends à ne pas râler, même si c'est douloureux. Les objets qui m'entourent vivent, respirent, je les sens. Ils me regardent évoluer. Je suis sûr qu'ils m'observent, qu'ils jouent avec moi. Personne sur cette terre ne se pose jamais la question : Comment un meuble que l'on connaît si bien, que l'on a placé soi-même à cet endroit, dans un espace familier que l'on gère au quotidien, peut-il nous agresser ainsi ?

Pandémonium.

Y aurait-il une vie invisible autour de nous ? Non. Impossible. Cependant, cette vérité est trop imposante, et surtout beaucoup trop crue. Elle effraie. Aussi, comme toutes les choses qui effraient, on l'occulte.

Suis-je fou ?

Pandémonium.

Non, je ne le suis pas.

Pandémonium.

Du moins, je l'espère.

PAN...DE...MO...NIUM.

En tout cas, moi, j'ai fini d'occulter. J'absorbe, je digère. Ce mot qui hante mon esprit a fini par me pénétrer, et moi, j'ai cessé de me battre pour le repousser. Comme le bossu, au fil du temps, s'accommode de son excroissance, j'ai préféré m'en faire un compagnon de route plutôt qu'un ennemi de guerre. Je vis avec. Je tente de comprendre la raison de sa présence en moi. Et pourquoi moi, d'ailleurs ? Et pourquoi ai-je attendu tant de temps avant d'aller chercher sa définition dans le dictionnaire ?

Cette nuit du 30 avril au 1^{er} mai avait-elle un rapport avec ce mot ? Oui, mais je ne le sus que plus tard, en faisant des recherches sur internet : c'est la nuit de Walpurgis, celle où tous les démons de la terre s'animent et hantent l'esprit des mortels.

— Nico ! Que fais-tu ? Tu rêves ?

La voix d'Enzo me sort de ma torpeur. Mes trois amis sont là, près de moi. Leur présence me fait du bien. Ils sont fidèles et généreux. Dès que j'ai besoin d'eux, ils accourent, bien qu'ils aient des obligations plus importantes que s'occuper d'un paumé comme moi. Brice Tannoy, le Kényan, assume un travail colossal toute l'année en gérant *Jua Tembo*, un orphelinat pour éléphants, en compagnie de ses parents et de sa sœur Alice. Victor Troendhal, lui, habite Londres où il seconde son père dans son entreprise, une importante société spécialisée dans l'évènementiel de luxe. Le troisième, c'est Enzo Poli, Vénitien et noble de naissance. Il est photographe de mode, en contrat avec les plus grandes agences

internationales et sillonnant la planète douze mois sur douze.

Brice est en train de préparer le sac d'escalade. Enzo me tend mon matériel de plongée. Victor observe l'île de Trinidad aux jumelles. Sa dure silhouette volcanique se découpe à l'horizon. Sur la côte ouest, la forteresse de Max Lies dresse ses murs au sommet d'une falaise. Ils sont noirs, comme une menace.

— Je... Je ne crois pas que ce soit une bonne idée que vous veniez avec moi, fais-je.

— Ne dis pas de conneries ! me répond Brice. Nous n'avons pas passé deux ans à la recherche de ton père pour te laisser tomber maintenant, si près du but.

— Justement, vous êtes des potes comme jamais je n'en ai eus et je ne veux surtout pas mettre votre vie en danger.

Enzo éclate de rire.

— Rappelle-moi combien d'heures de plongée nous avons derrière nous ?

— Euh... Pas mal, mais...

— Pas mal ?! Nous avons parcouru le monde et nous avons testé tous les plus grands spots.

— Oui, renchérit Victor en rangeant les jumeles. Au Mexique, nous avons même failli y rester, je te rappelle. On ne s'est jamais posé la question de savoir si notre vie était en danger ou non : on a toujours foncé.

Je hoche la tête, mais précise :

— Au Mexique, ou ailleurs, c'était du sport. Aujourd'hui, nous nous apprêtons à pénétrer sur une île appartenant à l'un des plus grands chefs mafieux que la terre ait jamais porté.

— Mais c'est ton père, Nico ! Ton père ne va pas te tirer dessus !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Toutes mes lettres sont restées sans réponse.

— Tes lettres ! Tes lettres ! Elles ne sont jamais arrivées jusqu'à lui ! Tu le sais bien !

— Oui, ajoute Brice, on en a déjà parlé. Ton seul moyen de le rencontrer est de forcer le destin et que tu le veuilles ou non, tu auras trois morpions collés à tes basques pour remplir cette tâche.

Je finis par sourire.

— Vous êtes complètement cinglés !

Je les serre dans mes bras, ou plus exactement Brice, le plus proche de moi. Victor me tape amicalement sur l'épaule. Enzo, lui, passe sa main dans mes cheveux.

— Basta !... Faut y aller maintenant !

Nous nous équipons rapidement et plongeons. Brice passe devant avec la lampe et la boussole. Je ferme la marche.

Une heure et demie plus tard, nous arrivons à proximité de l'île. Nous nous dirigeons vers la falaise où domine la forteresse. Les remous se font plus violents et nous devons plonger plus profondément. Je ne m'inquiète pas : Brice et mes compagnons connaissent la feuille de route. Le ressac, bien qu'affaibli par la profondeur, nous force à lutter contre les courants. Ce n'est qu'une fois dans la grotte immergée que nous relâchons nos efforts. Le large boyau est bien là où le marin de Mombasa nous l'avait indiqué. L'eau y est calme. Nous y progressons facilement. Comme prévu, il monte et débouche dans une cavité naturelle située au-dessus du niveau de la mer.

Nous prenons pied sur un promontoire rocheux. Brice éclaire les lieux autour de nous. La grotte n'est pas très vaste, mais assez haute.

— Là ! dit Victor en pointant son doigt vers la paroi qui, visiblement, nous sépare de la mer.

Je lève les yeux et distingue, moi aussi, l'ouverture située à une vingtaine de mètres de haut. Nous quittons notre équipement de plongée pour enfiler nos baudriers. Je sors mes chaussons d'escalade en pensant à ma mère. Si elle savait où je me trouve, elle serait folle. Elle, qui a toujours gardé le secret sur mon père, qui m'a toujours protégé, comme elle dit.

Enzo fixe un couteau sur son mollet. Tout le monde est prêt. Victor, le plus expérimenté, grimpe le premier. Je lui emboîte le pas. L'intérieur de la caverne est chaotique. Comme créé au hasard des caprices d'un sculpteur fou. Le granite, ici à gouttes d'eau, là farci de trous ou de colonnettes, offre un terrain d'escalade assez technique mais

néanmoins relativement facile. Victor nous guide vers la voie la plus sûre, un grand et beau pilier nous permettant d'éviter des volumes en dévers au profit d'une ligne plus sinieuse mais à grosses prises.

— Parfait pour réveiller les articulations avant le mur qui nous attend, dit-il en attaquant la paroi.

Personne n'ajoute mot. « Le mur qui nous attend », nous le connaissons tous. Nous en avons étudié la surface grâce aux photos fournies par le marin de Mombasa et chacun s'est déjà fait une idée sur son degré de difficulté. Juger un caillou sur des clichés est hasardeux, mais nous sommes tous tombés d'accord sur sa cotation de 8a/8b.

8a... 8b... Je déglutis. De toute façon, nous serons fixés dans quelques minutes.

Nous gagnons rapidement l'ouverture qui nous mène à l'air libre. La véritable grimpe commence maintenant. Victor bascule à l'extérieur. Je le suis toujours. Au-dessous de nous, la mer claque sur la falaise en projetant des embruns. Je jette un coup d'œil sur le mur

qui étend sa masse compacte au-dessus de nos têtes et constate qu'il est humide. Contrairement à ma gorge qui est de plus en plus sèche...

Victor, lui, ne semble pas se poser de questions. Il grimpe. La tirée de plus de trente mètres qui nous sépare de la forteresse ne l'impressionne pas. J'observe mon compagnon attentivement pour copier ses gestes. La falaise est verticale, puis légèrement déversante. Je peine car la première voie est assez à doigts. Les prises, un peu glissantes, sont pénibles à tenir. J'essaie de soigner chacune de mes poses de pieds. Nous abordons bientôt un bombé. Les embruns m'effraient un peu. J'ai peur de perdre de l'adhérence. Je descends mon talon au maximum sur les prises qui le permettent. Nous traversons ensuite un passage à réglettes un peu plates. Devant moi, Victor arque rapidement, sans cogiter. Je n'ai malheureusement pas les avant-bras de mon ami. Je prends donc le parti d'alterner mes préhensions, tendues puis arquées, afin de ne pas tétaniser mes muscles. La dernière ligne

est athlétique mais les prises de mains deviennent meilleures. Je bourrine en utilisant mes biceps plus que raisonnable. Peu importe. J'ai les yeux rivés sur le dièdre de sortie et mon corps n'est plus qu'une boule de muscles, explosif. J'ai confiance en mes bras, en mes abdominaux. Je déroule mes enchaînements en force jusqu'au bout. Je rejoins rapidement Victor dans une deuxième cavité, essoufflé. Lui non. Brice et Enzo arrivent à leur tour. Nous nous trouvons, en fait, dans l'extrémité d'une galerie ouverte sur la falaise. Elle est grossièrement taillée dans la roche, mais son sol est plan.

Nos regards se croisent.

— Nous avons réussi, me dit Victor. Nous sommes dans la forteresse de ton père.

— Oui, le plus dur reste à faire : le trouver avant qu'on ne nous trouve.

Nous remontons le couloir jusqu'à une porte métallique. Elle n'est pas verrouillée. Nous l'ouvrons lentement et arrivons sur un palier. Face à nous, se découpe une autre porte ; sur notre droite, s'amorce un escalier de service.

— Montons, décidé-je.

D'après les plans, l'étage où se trouvent son bureau et ses appartements se situe au troisième palier. Nous grimpons rapidement six volées de marches. Tout semble calme. Personne alentour. Sur le troisième palier, une nouvelle porte nous attend. Une mauvaise surprise aussi :

— Putain ! lâche Brice entre ses dents. Un digicode !

— Fallait s'y attendre, commente Victor.

Silence de mort. Nous nous regardons, chacun cherchant une solution à ce problème. Je me dirige vers le digicode en y pointant mon index. Enzo s'affole.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je suspends mon geste durant une seconde et dis :

— Je voudrais vérifier quelque chose.

— C'est dangereux. Ce truc-là pourrait donner l'alerte si tu tapes un mauvais code.

Je ne réponds pas et tape 2107. La porte s'ouvre.

— Tu... tu connaissais le code ? balbutie Victor.

— Comment as-tu fait ? demande Enzo.

Mon visage s'illumine. Je ne suis pas seulement heureux d'avoir ouvert cette porte. Je ressens un indicible bonheur. Une douce félicité m'enveloppe, car je suis touché par une révélation : je compte aux yeux de mon père.

— Je suis né un 21 juillet.

Mes amis se regardent, puis sourient. Tout se déroule comme chacun l'avait espéré. Brice pousse la porte et nous nous engouffrons dans l'ouverture.

L'immense salle où nous pénétrons est stupéfiante. Pandémonium, mon meilleur ennemi, me gifle brutalement. Nous faisons quelques pas, les yeux écarquillés, observant le spectacle hallucinant qui s'offre à nous. Le lieu ne ressemble à aucun endroit connu dans le monde. C'est une caverne de cristal. Elle brille de mille feux. D'innombrables prismes, d'une eau limpide, élèvent leurs bouquets, du sol au plafond. Certains atteignent la taille d'un homme et sont si purs que l'on peut voir à

travers. Le sol est recouvert d'une poudre blanche ressemblant à une neige qui ne fondrait jamais. L'atmosphère est froide, étonnamment froide à cette latitude.

Soudain, un bruit résonne derrière nous. La porte métallique s'est refermée. Puis des crépitements ténus déroulent leur cascade, un peu comme ceux produits par de l'eau versée sur de la glace. Nous nous retournons et constatons qu'une couverture de cristaux descend lentement sur la porte, l'enveloppant irrémédiablement.

Enzo se précipite vers la poignée, la saisit et tente de l'actionner. En vain.

— Attention ! crie Brice.

Trop tard. La vague de cristaux vient d'atteindre la main d'Enzo qui hurle de douleur. Il essaie de la retirer mais elle est prise au piège. Les prismes l'enveloppent et la figent, puis son bras. Il gesticule dans tous les sens comme un damné. Ses yeux expriment la folie autant que la souffrance. Il tire sur son bras comme s'il voulait l'arracher de son corps pour se soustraire aux cristaux. Ses

hurlements me glacent le sang. Les prismes recouvrent déjà une partie de son corps, descendent vers ses jambes et atteignent son visage. Prisonnier de cette gangue adamantine, Enzo ne s'agite plus que par soubresauts. La partie droite de son corps, complètement cristallisée, maintient le reste verticalement, solidement fixé au sol. Sa bouche, grande ouverte dans un ultime cri, et son visage aux yeux exorbités, se figent dans une grimace épouvantable derrière un masque transparent. Enzo a lâché son dernier souffle. Il abandonne définitivement son corps à la voracité des prismes qui l'enveloppent bientôt totalement.

Brice et Victor sont, comme moi, paralysés par l'horreur du spectacle.

Le silence est revenu sur les lieux. Un silence plus pesant et douloureux encore que les hurlements d'Enzo. Devant nous, son étrange silhouette, telle une statue diaphane, se met à vibrer. Un noyau rouge brûle et gronde dans ses entrailles. La vibration s'intensifie, la lumière devient aveuglante. Je sens cette vibration dans ma cage thoracique. Brice court

s'abriter derrière un mur de cristaux. Instinctivement, je l'imite. Au moment où je m'accroupis à l'abri d'un prisme géant, la statue de cristal explose brutalement en projetant une poussière blanche autour d'elle. Cette même neige fine et sèche qui recouvre le sol.

Victor, soufflé par l'explosion, tombe en arrière, les bras en croix et ne bouge plus. Toujours à l'abri, Brice et moi regardons son corps sans pouvoir articuler le moindre mot. Il est couvert de poudre blanche. Soudain, il ouvre les yeux. Puis, la bouche. Il tente d'inspirer sans y parvenir. Il hoquette. Ses yeux, injectés de sang, se révulsent sous l'effort.

Brice et moi approchons pour l'aider. Il se met à hurler. Un hurlement semblable à celui d'Enzo.

Je me mets à crier, moi aussi, en découvrant la cause de sa souffrance : les millions de cristaux de neige qui recouvrent sa peau l'attaquent comme un acide. Son visage et ses mains, seules parties de son corps à découvert, deviennent rouges et se creusent. Ses cheveux se décomposent, puis disparaissent. Il pousse

des hurlements de bête en s'agitant dans tous les sens. Ses poings se crispent au rythme des brûlures qui l'agressent. Sa peau, comme rongée, se désagrège, laissant apparaître la chair rose de son visage et de ses mains. Ses cris sont maintenant insoutenables. Puis, sous l'action corrodante des cristaux de neige, ses muscles se retrouvent à leur tour à vif pour finalement être laminés. Dans une bouillie sanguinolente, sa boîte crânienne et les os de ses mains apparaissent enfin.

Je tremble de tout mon être en assistant au dernier avatar de mon ami. Le col et les manches de sa combinaison laissent apercevoir les chairs de son cou et de ses avant-bras dont les artères déversent leur sang par saccades. Les cris de Victor semblent résonner encore à mes oreilles bien qu'ils se soient éteints depuis un moment. Puis, le bruit rauque de ma respiration me rappelle à la réalité. Brice me regarde. Comme moi, il halète. Mais son souffle est plus violent. Son regard a quelque chose de menaçant. Il se jette

brusquement sur moi et me cloue au sol en tentant de m'étrangler. Son visage est celui d'un fou.

— Ils sont morts à cause de toi !

J'essaie de desserrer son étreinte.

— Je voulais y aller seul !

Mais il ne m'écoute pas.

— Tout ça est de ta faute !

Il pète littéralement les plombs et cogne ma tête contre le sol en soulevant des gerbes de neige. Les chocs m'étourdissent. Mes forces m'abandonnent. Je n'arrive plus à contenir ses assauts, à desserrer ses mains autour de mon cou.

— Je vais te tuer ! Je vais te t...

Il pousse un cri de douleur et je sens ses mains qui relâchent leur étreinte. Je le repousse des deux bras. La première chose que je vois est son visage crispé au-dessus du mien. Dans ses yeux, je lis la surprise et la souffrance.

Il se raidit. Je distingue un long prisme, pointu comme une lame, planté dans son dos. Le cristal, sans doute détaché de la voûte, a

transpercé son corps. Mais la blessure est étrange : aucune goutte de sang n'en coule. À peine ai-je fait cette constatation que le corps de Brice s'irise, puis devient transparent. Comme si sa silhouette était constituée d'un liquide incolore en suspension dans l'air. Une sorte d'*homme d'eau*, penché, immobile, au-dessus de moi.

Avant que je puisse réaliser ce qui m'arrive, des trombes d'eau m'écrasent et m'engloutissent.

Je tente de crier mais aucun son ne sort de ma bouche. J'étouffe, je sombre, je me sens tomber dans des abîmes vertigineux.

Chapitre 2

Nicolas Berger se réveilla et suffoqua. Il était trempé. Il ouvrit les yeux, mais ils étaient pleins d'eau. Il ne distinguait rien. Tout était flou. Il toussa, cracha même. Il s'assit sur le vieux matelas et s'essuya le visage.

Soudain, il reçut une gifle magistrale.

— Tu m'avais promis ! hurla une voix qu'il reconnut aussitôt. Tu m'avais promis !

Il vacilla, retomba en arrière. Sa mère se tenait là, devant lui, un seau dans la main

gauche. Elle le jeta derrière elle et montra la seringue qui traînait sur un bout de planche.

— Tu m'avais promis et une fois de plus tu m'as menti !

Berger se redressa sur un coude, secoua la tête. Elle lui semblait peser une tonne. Où était-il ? Il regarda autour de lui : la caverne aux cristaux avait disparu. Pandémonium. Son rêve paraissait si réel...

La pièce où il s'était réveillé le rappela vite à sa triste réalité. Elle était vide. Pire, son sol, couvert de gravats, n'avait plus de revêtement et laissait voir le gris du béton. Les murs, au papier peint déchiré et tagué, étaient moisis. Par endroits, ils perdaient leur plâtre. À gauche, la baie vitrée n'avait de vitrée que le nom. Les carreaux avaient depuis longtemps abandonné leur cadre. Ils recouvraient le sol, réduits en milliers d'éclats.

Le jeune homme aperçut les tours de la cathédrale d'Orléans au loin. Il se souvint alors qu'il se trouvait au dixième étage d'un squat de la rive gauche, dans un vieil immeuble promis à la démolition.

Tant bien que mal, il se leva, puis avança vers sa mère, l'air menaçant.

— Tu croyais que six mois à Saint Paul allaient me guérir ? Tu croyais quoi ? Hein ?

Ghislaine Berger prit le visage de son fils entre ses mains. Ses yeux rouges et gonflés l'effrayèrent. Elle se retrouva projetée de longs mois en arrière, en ces temps de souffrance où elle se battait pour le tirer de l'autodestruction. Sa carapace de mère intranquillante et déterminée qu'elle s'était imposée en le suivant jusqu'ici sauta brusquement sous l'assaut de ces douloureux souvenirs. Elle ne put empêcher sa fragilité naturelle de reprendre le dessus. Les larmes aux yeux, elle demanda, désespérée :

— Tu avais arrêté, Nico, tu tenais bon !... Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Berger tourna la tête, ses sourcils s'infléchirent de détresse.

— Je ne suis pas guéri. Je ne le serai jamais.

Les mains de sa mère se firent plus fermes sur ses joues pour récupérer son regard.

— Non, c'est faux ! répliqua-t-elle en essayant de maîtriser ses émotions. Tu n'avais plus de douleurs, plus de manque, tu maîtrisais tes angoisses, que s'est-il passé ? Tu as recroisé ce connard d'Abel, c'est ça ?

Le jeune homme secoua la tête et échappa à l'étreinte de sa mère.

— Ce connard d'Abel ? répéta-t-il entre ses dents. Ce connard d'Abel ! Il ne m'a jamais laissé tomber, lui !

Ghislaine Berger éclata en sanglots.

— LUI ne t'a jamais laissé tomber !? Mais c'est lui qui te vend cette merde ! Moi, j'ai toujours été là pour prendre soin de toi, pour t'empêcher de te détruire ! Et voilà comment tu me traites !

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi ! Et si j'ai envie de me détruire, c'est mon problème !

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu avais réussi...

Enervé, Berger leva les mains.

— Oh, assez ! ASSEZ ! On en a déjà parlé !

Il se tapa la tempe.

— Tu ne vois pas que ça ne tourne pas rond là-dedans ? Et ça n'ira pas tant que je ne saurai pas ! Toutes les cures de désintoxication du monde n'y changeront rien ! Si tu voulais vraiment m'aider, tu me dirais ce que je veux savoir !

— Mais je ne sais rien sur ton père !

— C'est faux ! Je veux le connaître ! Je veux le rencontrer, tu entends ! Dis-moi où je peux le trouver et tu m'aideras à me tirer de cette merde !

De grosses larmes coulèrent sur les joues de Ghislaine Berger.

— Je ne sais pas où il habite !

— Je ne te crois pas ! Il habite à l'endroit où vous vous êtes rencontrés, où vous vous êtes aimés, où vous m'avez conçu, je me trompe ou non ?...

Sa mère secoua la tête convulsivement, sans répondre.

— Je me trompe ou non ? hurla-t-il.

— Je... je... balbutia sa mère désespérée.

— Il a toujours habité cet endroit-là et il y habite encore, ne dis pas le contraire !

Elle sanglota. Ses yeux devinrent mobiles. Elle se sentait comme une souris de laboratoire perdue dans un labyrinthe. Elle recula d'un pas. Les paroles de son fils ne l'atteindraient peut-être pas si elle se tenait à distance...

— Je... je... Il m'a fait promettre.

— On s'en fout des promesses ! Dis-moi la vérité !

Sa mère secoua de nouveau la tête.

— Non... je dois te protéger et...

— Mais me protéger de quoi ! explosa Berger. De qui ? De lui ? Qui est cet homme à la fin ? Un assassin ? Un monstre ? Le diable en personne ?...

— Non, c'est un homme comme les autres mais...

— Mais quoi ?!

— Mais... il ne faut pas que tu le rencontres. Ta vie est en danger.

Berger avança vers sa mère.

— Toujours les mêmes conneries !

— Il me l'a dit.

— Il te l'a dit ?! Et tu crois à ces foutaises ?!
Pourquoi ma vie serait-elle en danger ?

Elle recula encore.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ? Il veut me tuer ?

— Non, non, il t'aime, mais...

— Mais quoi ?

— C'est... Il ne faut pas que tu cherches à le rencontrer. C'est ce qu'il a dit.

— Mais pourquoi ? Pourquoi le fait de le rencontrer mettrait ma vie en danger ?

— Je ne sais pas !

Il avançà.

— Je ne te crois pas !

Elle recula.

— Je ne sais pas ! C'est la vérité !

— Tu mens !

— Non ! cria-t-elle en secouant la tête. C'est la vérité, je ne sais pas !

— De toute façon, tu sais où il habite et c'est ça que je veux savoir !

Ghislaine Berger recula encore. Elle se trouvait maintenant dans l'encadrement de la baie

vitrée, dos au balcon. Elle pleurait comme une enfant.

— Non ! Je t'en prie, je ne veux pas te perdre !

Il marcha vers sa mère d'un pas décidé, l'index menaçant.

— Que tu le veuilles ou non, je te jure que tu vas me le dire !

— Je ne peux pas ! hurla-t-elle comme folle. Je ne peux pas !

Son fils leva les mains pour l'attraper.

— Tu n'as pas le choix !

— Non !

Elle s'enfuit sur le balcon.

— NON !!!

Ghislaine Berger avait perdu la raison. Prise au piège du harcèlement, paniquée par l'attitude déterminée de son fils, littéralement asphyxiée, aveuglée, comprimée par un sentiment d'impuissance trop lourd à porter, elle prit appui sur le rebord du balcon et plongea dans le vide.

Chapitre 3

Quelque part dans la Rift Valley, Kenya.

Le moteur du De Haviland ronronnait avec une régularité telle que l'on finissait par l'oublier. Quelques minutes plus tôt, Brice Tannoy et son père avaient quitté Nairobi où ils s'étaient réapprovisionnés en produits vétérinaires et rentraient sur Jua Tembo.

Sous eux, un lac renvoyait des reflets d'argent. Le soleil, filtré par quelques nuages, diffusait une lumière blanche, à la fois lourde et reposante. Là-bas, un groupe de hérons prit

son envol sous l'œil indifférent d'une famille d'hippopotames.

— Regarde ! s'écria Eric Tannoy en pointant son index vers l'ouest.

Son fils scruta la savane.

— Où ça ?

— Là-bas, le groupe de Karibu.

Brice plissa les yeux et repéra enfin l'éléphante. Cette ancienne pensionnaire de Jua Tembo, menait un groupe en jouant son rôle de matriarche. Un rôle qu'elle assumait avec application depuis plusieurs années déjà. Régulièrement, elle passait à l'orphelinat pour adopter les éléphanteaux sevrés que les Tannoy voulaient bien lui confier. Elle leur donnait l'affection et les conseils nécessaires pour construire leur nouvelle vie, celle qu'ils devaient désormais mener sans l'aide des humains. Karibu savait comprendre les petits orphelins mieux que personne car elle avait vécu les mêmes malheurs, les mêmes angoisses. À quarante-sept ans, elle avait déjà accueilli plusieurs dizaines d'éléphanteaux dans son clan

et s'en était toujours occupée comme s'il s'agissait des siens.

— Jusqu'à présent, elle traînait plutôt du côté de Masai Mara, fit remarquer Brice.

Son père hocha la tête.

— Oui. Passe-moi le dossier Mara, s'il te plaît.

— Le dossier Mara ?

— Oui, dans mon sac, derrière ton siège.

Brice Tannoy déboucla sa ceinture de sécurité et plongea vers la serviette en cuir pour y chercher le dossier en question. Cependant, après quelques secondes de recherches infructueuses, il se redressa et déclara :

— Mara ? Je ne trouve pas.

— Mais si ! Il y a un dossier par secteur, il y est forcément !

Devant l'assurance de son père, Brice se remit à fouiller dans le sac. Méthodiquement, il passa les dossiers, les uns après les autres. Amboseli, Naivasha, Nakuru... Chaque secteur était bien représenté par un dossier, mais celui de Mara brillait par son absence.

— Ils y sont tous, commenta Brice, sauf celui-ci et...

Il marqua une pause. Son pouce venait de décoller deux dossiers.

— Attends, je crois que j'ai trouvé...

Il écarta l'un des documents à la couverture céruléenne, veinée de jaune. S'attendant à y lire le nom du secteur manquant, il resta figé en découvrant son titre.

Son hésitation dut s'éterniser car son père demanda :

— Alors ? Tu l'as ?

Brice sursauta et relâcha le dossier.

— Tu... tu as un dossier par secteur, n'est-ce pas ? demanda-t-il en bredouillant.

— Oui. Tu l'as trouvé ?

Sans répondre à son père, Brice poursuivit :

— Et sur le dossier Mara, qu'est-ce qu'il y a de marqué ?

— Sur le dossier Mara, c'est marqué Mara, quelle question !

Le visage de Brice avait pâli.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna son père. Ça ne va pas ?

— Je... commença Brice.

— Donne-moi mon sac.

Son fils obtempéra, tel un automate.

— Le seul dossier qui devrait être marqué Mara, finit-il par articuler, porte sur sa couverture... le... le mot...

Il déglutit péniblement, regardant son père, les yeux hagards. Ce dernier lui arracha le sac des mains et dit :

— Tu vas réussir à le dire ce mot ?

Brice inspira et lâcha dans un souffle :

— Pandémonium.

Son père l'observa un instant, perplexe. Il s'arrêta sur son visage livide. Son regard était fuyant, comme celui d'un fou cherchant à échapper à ses angoisses. Puis il remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

— Pandémonium ! s'exclama-t-il. Quelle idée !

Il saisit énergiquement l'avant-bras de son fils et le secoua.

— Prends donc les commandes !

Brice obéit. Son père jeta un coup d'œil rapide à tous les dossiers. Il sortit le bleu veiné

de jaune, puis le brandit sous le nez de son fils en s'écriant :

— Mara ! Il est bien là, avec les autres !

Brice Tannoy sentit une onde glacée remonter son échine. Le dossier était bien le même, mais le titre avait changé. Incapable d'articuler la moindre réponse, il entendit résonner le mot Pandémonium dans son crâne. Plusieurs fois. Martelant ses syllabes en un odieux écho. Ce maudit mot qui était apparu dans sa vie quelques jours plus tôt sans qu'il ne sache pourquoi ni comment. Ce mot qui depuis venait hanter ses nuits, jalonnant chaque bruit anormal, soulignant chaque ombre suspecte, comme cette silhouette sombre qui passait parfois furtivement derrière sa fenêtre ou qu'il voyait courir sur les murs et les plafonds de sa chambre. Ce mot qu'il venait de lire sur ce dossier à la couverture céruléenne et qui semblait l'arracher peu à peu à la réalité pour l'entraîner vers la folie.

Son père avait repris les commandes de l'appareil. Il lisait rapidement les dernières données enregistrées sur le groupe de Karibu

dans le dossier Mara. Quelques minutes plus tard, apercevant la piste d'atterrissage de Jua Tembo, il posa le dossier et se tourna vers son fils, enfermé dans un mutisme qui l'inquiétait de plus en plus.

— Brice, qu'est-ce qui ne va pas ?

Son fils tressaillit.

— Je... Non, tout va bien.

— Quelque chose te tracasse, je le vois bien. Et ce mot que tu as cru lire sur ce dossier, j'ai l'impression que ce n'est pas la première fois que tu le vois.

— Si, c'est la première fois.

— Ne me mens pas.

— Si, je t'assure ! C'est la première fois que je le vois !

Eric Tannoy jaugea son fils, sceptique. Celui-ci soutint son regard. Il ne voulait rien dire à son père sur ces étranges phénomènes, et le fait de n'avoir fait qu'entendre ce mot jusqu'à présent lui évitait de mentir.

— Je te jure que c'est la première fois que je vois ce mot.

— Je te crois.

Il fit mine de réfléchir, puis reprit :

— Pandémonium... Ce n'est pas la capitale de l'Enfer, ça ?

— Si.

— C'est un mot étrange, non ?...

Brice marqua un silence. Il connaissait bien son père et devinait que cette question était un moyen de le faire parler.

— Oui, étrange, se contenta-t-il de répondre.

Il sourit et ajouta :

— Mais ne t'inquiète pas, je vais bien.

Son père lui rendit son sourire, puis se concentra sur sa descente.

Joseph, le boy kényan de Jua Tembo, les attendait sur le tarmac, à bord du Land Cruiser. Dès que l'avion s'immobilisa en bout de piste, il vint garer le tout-terrain sur son flanc droit et aida ses patrons à décharger la cargaison. Les cartons et les caissons isothermiques passèrent d'un véhicule à l'autre en moins d'une minute.

Eric Tannoy prit le volant du 4x4.

— Je vais ranger tout ça au frigo avec Jo, lança-t-il. Rentre le *Beev'* et rejoins-nous.

Brice acquiesça en levant le pouce. Il regarda le Land Cruiser filer en direction du dispensaire et grimpa dans l'avion. Puis, il roula vers le hangar où il le gara.

L'endroit était désert. Lorsqu'il coupa le moteur, ses angoisses reprirent. Il descendit de l'appareil en jetant des regards inquiets autour de lui. Chacun de ses pas résonnait dans le vaste local.

Un bruit le fit sursauter. Il leva la tête. Là-haut, un tisserin prenait son envol depuis une poutrelle métallique. Puis quelque chose bougea dans le De Haviland Beaver. Une ombre. Il repensa aussitôt à la silhouette sombre qui hantait ses nuits.

Il s'approcha lentement de la vitre latérale de l'appareil pour observer l'intérieur de l'habitacle. Rien. Il posa ses mains tremblantes en écran de chaque côté de son visage afin d'éliminer les reflets et contrôla de nouveau le moindre recoin, persuadé que la silhouette sombre était cachée là, quelque part, et allait réapparaître devant lui, mais sans plus de succès.

Il s'apprêtait à remonter dans l'avion quand son regard accrocha enfin quelque chose. Sur la vitre, à l'endroit où sa bouche avait déposé de la buée, une étrange inscription était apparue : « Plus que 7 jours, Brice ».

*

* *

Au même moment, dans le quartier de The Rocks, à Sidney, Australie.

La sœur de Brice Tannoy étira ses jambes sous la petite table de bistrot. Elle regarda le groupe de rock qui était en train d'installer son matériel sur une estrade à l'ombre de deux arbres et sourit béatement. Son amie Monica leva son verre pour trinquer avec elle :

— À tes vacances, Alice !

— À mes vacances !

Elle soupira d'aise.

— Tu te rends compte que ça fait déjà un an que je bosse au Wondersea Park ?

— Oui, et presque un an que tu m'as sauvé la vie.

— Arrête ! Je n'ai rien fait, je suis simplement arrivée au bon moment.

— Une autre femme, voyant un malabar s'apprêtant à violer une nana, aurait fait demi-tour et se serait enfuie.

Alice ne répondit pas, se contentant de siroter son jus de fruits.

— Toi, non seulement tu es accourue, mais en plus tu as apostrophé le mec ! D'ailleurs, je n'ai jamais compris pourquoi il a fui...

— Oh, la surprise sans doute. Et puis, avec deux femmes contre lui, l'affaire devenait sans doute plus compliquée à gérer.

Monica fit la moue.

— Mmh, sans doute, répéta-t-elle sans trop y croire.

Elles regardèrent un instant les musiciens. Un guitariste, en short et débardeur, exhibant fièrement sa silhouette à la fois fine et musclée, accordait sa guitare.

— Que vas-tu faire pendant tes vacances ?
reprit Monica.

— Je vais retourner au Kenya

— Tes parents te manquent, hein...

— Oui. Mon frère aussi... Et mes amis.

Monica savait ce que le mot « amis » désignait. À de nombreuses reprises, elle était venue voir le spectacle d'Alice, *Wondershow with Alice*, au grand parc aquatique de Sidney, et elle avait constaté à quel point elle était en osmose avec les animaux. Personne au monde n'était capable de faire ce qu'elle faisait avec les ours blancs. Les spectateurs venaient de très loin pour voir cette jeune et jolie femme jouer avec ces bêtes sauvages non muselées. Alice avait un secret, c'était une évidence.

— Il n'y a pas d'ours blancs au Kenya, fit remarquer Monica.

— Non, mais j'ai beaucoup d'autres amis.

Son amie éclata de rire.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Excuse-moi, j'étais perdue dans mes pensées et... En fait, je me demandais... Euh, comment dire... Quand ton patron est venu à Jua

Tembo et qu'il a fait ta connaissance, c'est là qu'il a eu l'idée de monter son spectacle d'ours blancs, non ?

— Exact.

— Mais, à cette époque, tu n'avais jamais quitté le Kenya et tu n'en avais donc encore jamais approchés...

Alice comprit où son amie voulait en venir.

— Oui, c'est vrai. Mais, pendant son séjour, il a eu l'occasion de voir ce que j'étais capable de réaliser avec pas mal d'autres animaux.

— Et ça lui a suffi ?

— Faut croire.

Monica dévisagea Alice avec beaucoup de tendresse et d'admiration. Jamais elle n'avait eu d'amie comme elle. La Kényane était un modèle de gentillesse et de charisme. Elle évoluait dans la vie avec facilité, développant des qualités humaines hors normes et transformant en paix, voire en bonheur, tout ce qu'elle touchait.

Alice, elle, regardait de l'autre côté de la place. Un homme au comportement étrange venait d'attirer son attention. Il jetait des

coups d'œil furtifs autour de lui tout en se dirigeant vers une banque. Il appuya sur le bouton pour se faire ouvrir et entra.

Elle se leva d'un bond.

— Que... Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Monica.

— Rien, rien... Attends-moi là, je reviens dans une minute.

Alice quitta la terrasse du café. Elle traversa la place d'un pas rapide, puis entra à son tour dans la banque. C'était un petit établissement avec un seul caissier. Un client était en train de s'y faire servir, un autre patientait sur un fauteuil. L'homme qu'elle avait suivi se tenait entre ces trois personnes. Il portait barbe et lunettes, mais tout était factice, Alice en était sûre. Elle l'observa rapidement et s'aperçut qu'il portait également une perruque.

Elle passa devant lui tranquillement. L'individu attendit qu'elle rejoigne le second client, puis il sortit brusquement un pistolet automatique de sa poche. Simultanément, il se

jeta sur le caissier pour le projeter vers le mur du fond.

— Plus un geste ! hurla-t-il.

Puis, à l'attention des trois clients :

— Couchez-vous ! face contre sol !

Les deux hommes obéirent. Alice resta debout, immobile, le visage impassible. Malgré l'arme qu'il pointait sur elle et ses vociférations, le braqueur ne lui faisait pas peur. Une pensée effleura son esprit. Elle sourit. Une scène de son enfance défila devant ses yeux en une fraction de seconde. C'était au Kenya, en compagnie de son frère, vingt ans plus tôt...

*

* *

Ils jouaient près de Kiu, une cascaterie naturelle nichée dans un coin de la forêt. Alimentée par un cours d'eau pérenne, bras d'une des nombreuses rivières descendant des collines volcaniques situées au pied du mont Kenya, elle se jetait dans un bassin rocailleux

prolongé par un canal qui approvisionnait Jua Tembo.

Les enfants aimaient cette aire de jeux. Ils l'avaient soigneusement débroussaillée avec leur père et, tous ensemble, y avaient construit une cabane, astucieusement perchée dans les arbres. L'habitation était composée d'une seule pièce toute en longueur. Une table en bois brut et quatre chaises trônaient au milieu. À une extrémité, un coin cuisine, équipé d'un évier-bassine en zinc et d'une vaisselle en bois poli, disposait d'une arrivée d'eau grâce à un ingénieux système de canalisation de bambou relié à la cascade. À l'autre, était installé un grand lit où trois adultes pouvaient tenir allongés sans problème.

Alice, occupée à raccommoder la toile remplie de fibres de sisal qui servait de matelas, hurla pour la énième fois après son vervet :

— Matata ! Arrête de sauter sur le lit, tu me fais bouger !

Le singe s'élança, se suspendit à une poutre de la charpente et applaudit des deux pieds en ricanant.

La fillette souffla.

— C'est malin ! Va donc embêter Brice un peu, je suis sûre qu'il doit s'ennuyer sans toi...

Le prénom du garçon résonna aux oreilles de l'animal comme un air connu. Tiens ?! C'est vrai... Où était Brice ? Que faisait-il ?

Matata passa par la fenêtre pour descendre lestement jusqu'au bord du bassin où le garçon tressait un cordage.

— Tiens ?! Monsieur Matata ! s'exclama Brice. Est-ce une impression ou tu as fait des bêtises et tu t'es fait jeter ?...

Le vervet se dandina en mettant les deux mains sur ses yeux.

— C'est bien ce que je pensais, continua Brice. Je...

Il tourna brusquement la tête en direction d'un buisson. Matata grimpa dans un arbre en hurlant.

Le garçon se redressa lentement sans quitter des yeux le feuillage qui bougeait légèrement. Prudemment, il recula, mais il était déjà trop tard : un mamba noir sortait du buisson.

Ses yeux étroits et froids rivés sur l'enfant, le serpent avait dressé sa tête à un mètre du sol. Sa gueule, largement fendue sur des muqueuses d'un noir profond, sifflait, menaçante. Matata, toujours perché sur sa branche, continuait à hurler de terreur.

Alice l'entendit. Elle comprit aussitôt qu'un danger rôdait. Elle se rua vers la fenêtre et découvrit le reptile.

— Un black mamba ! chuchota-t-elle.

Elle n'en avait jamais vu avant, mais son père et ses amis en parlaient souvent. Tous les habitués de la brousse le redoutaient, plus qu'un lion ou qu'un léopard. Ce serpent, pouvant dépasser les quatre mètres de long et doté d'une rapidité inimaginable, était réputé pour son agressivité. Il attaquait tout ce qui bougeait, sans semonce. Si un chasseur se retrouvait face à un mamba noir, il ne disposait que d'une fraction de seconde pour faire feu. S'il voulait échapper à la mort, il n'avait d'autre choix que frapper le premier et surtout ne pas rater son coup. Car ce reptile, lui, ne

manquait jamais sa proie. Son venin, très violent, tuait un homme en quelques secondes.

Alice se rappela une soirée à Jua Tembo où le père MacAllister, un vieux broussard, avait raconté l'histoire d'un mamba noir pourchassé par une meute de lycaons. Le serpent avait trouvé refuge en haut d'une termitière et y avait attendu les canidés. Puis il les avait mordus mortellement avec une vivacité incroyable dès qu'ils avaient voulu grimper.

Au début, les lycaons étaient une douzaine. À la fin du combat, il n'en resta plus que trois. Trois jeunes inexpérimentés qui comprirent un peu tard à quel adversaire ils avaient à faire. Ils tentèrent de fuir, mais le mamba noir les pourchassa à son tour et les tua...

— Un black mamba ! répéta Alice en attrapant une liane.

Aussi lestement que son vervet, elle glissa jusqu'au sol et se rua vers son frère.

Le reptile redressa la tête en la voyant arriver puis se balança lentement de gauche à droite en sifflant.

— Tu es folle, va-t'en ! cria son frère. Il va me tuer et il te tuera après.

Mais Alice ne l'écoutait pas. Les yeux fixés sur ceux du serpent, elle avança tranquillement. Les dents serrées, les narines dilatées, elle respirait doucement, profondément, sans faire le moindre bruit.

— Va-t'en ! insista Brice. Va chercher du secours !

Il ne croyait pas un seul instant à cette solution. Le temps que quelqu'un accoure, il serait déjà mort. Cependant, il se devait d'éloigner sa petite sœur du danger. De plus, une inquiétude l'envahissait : il sentait qu'elle allait commettre l'erreur fatale.

Alice continua à marcher vers le mamba noir. Elle avait presque rejoint son frère à présent.

— Ta magie ne marchera pas sur lui ! murmura Brice entre ses dents.

Devant eux, le serpent renforça ses appuis, ralentit ses mouvements.

Alice continua à fixer les prunelles sombres du reptile. Elle pensa à ses dons, « sa magie »

comme disait son frère. Leur père parlait plutôt d'adaptation au milieu sauvage.

Contrairement à Brice, elle avait toujours vécu dans la nature et recherché le contact des animaux. Elle était capable de rester des heures à observer un insecte ou à jouer avec une araignée, et aussi loin que pouvait remonter sa mémoire, elle ne se souvenait pas avoir été mordue ou agressée par un animal. La faune sauvage était sa seconde famille. Elle se sentait bien au milieu des bêtes et n'éprouvait jamais la moindre appréhension, ne ressentait aucune peur, même face à des prédateurs.

Au fil du temps, Brice avait assisté en spectateur privilégié à l'évolution de sa sœur. Il l'avait tout d'abord vue communiquer avec des singes par le regard et des cris, alors qu'elle n'avait que quelques mois. Puis, vers l'âge de deux ans, elle avait commencé à parler aux animaux et à s'en faire comprendre.

Eric et Caroline Tannoy riaient de voir leur fille apprivoiser les éléphanteaux avec autant d'aisance. Cependant, ils n'avaient pas vu le reste.

La magie.

Brice avait vu, lui. Il avait vu un zèbre quitter un instant son troupeau pour venir manger dans la main de sa sœur. Il avait vu des dizaines de papillons se poser sur les bras, les épaules et la tête d'Alice alors qu'elle entonnait une douce mélodie. Il l'avait vue fixer un caméléon du regard et le faire changer de couleur à sa guise. Il avait vu tant de choses extraordinaires qu'il se demandait parfois si elle n'était pas une fée ou une sorcière.

Alice riait de tout ça. Elle ne savait pas comment ni pourquoi ses dons étaient apparus. Elle ressentait les émotions des êtres vivants au plus profond d'elle-même, un peu comme s'ils constituaient une excroissance naturelle de son corps, un prolongement de son esprit. « Je vois dans leur cœur » expliquait-elle avec ses mots d'enfant.

Alice n'avait pas quitté le mamba noir des yeux. Elle ne savait pas encore si ses dons allaient les sauver car elle ne voyait rien dans la tête de l'animal. Le reptile se balançait encore imperceptiblement en sifflant.

— On est cuits, lâcha Brice, le regard brouillé par la transpiration.

Un silence de mort drapait l'endroit. Même Matata avait cessé de crier. Accroché à sa branche, il suivait la scène, pétrifié de peur.

Alice était sereine. L'idée de la mort ne l'effleurait même pas. Elle vivait la situation comme elle vivait tous les moments de sa vie : au présent, pleinement. Pour elle, l'instant le plus intense était toujours celui qu'elle était en train de vivre. La seconde passée était déjà loin, la suivante se trouvait à une éternité. Bon ou mauvais, facile ou difficile, le présent était un présent qu'elle débattait toujours avec enthousiasme et ça rendait sa vie passionnante.

La peur ?

Comme Alice ne perdait pas de temps avec le futur, sur quoi aurait-elle pu construire sa peur ?

La fillette trouvait les yeux du mamba noir de plus en plus fascinants. Le reptile s'immobilisa, puis s'arrêta de siffler. Elle venait d'entrer dans son esprit. Du haut de ses

six ans, elle tenta de comprendre les pensées tortueuses de l'animal, en vain. Ce dernier, surpris par cette sensation inconnue, cette intrusion face à laquelle il se sentait impuissant, perçut un mal-être l'envahir et préféra fuir.

En voyant le serpent disparaître dans la végétation, Brice s'effondra. Matata sauta sur sa branche en criant.

— Ça a marché, souffla le garçon, allongé dans l'herbe. Ça a marché...

Dans sa voix, la joie ne transparaissait pas. Ecrasée par la stupéfaction, elle avait cédé la place à l'incrédulité.

Alice vint s'asseoir près de son frère. Elle plissa les yeux avec malice.

— Fastoche !

Brice se redressa sur un coude. Il déposa un tendre baiser sur sa joue, sur sa petite cicatrice en forme de croissant de lune, souvenir d'un perroquet trop affectueux.

— Tu m'as sauvé la vie.

Elle laissa échapper un petit rire cristallin puis, se blottissant dans ses bras, murmura :

— Je serai toujours là pour te protéger, grand frère.

Matata descendit de son arbre et vint enlacer les deux enfants. Ils restèrent serrés les uns contre les autres en silence, un long moment. Puis Alice releva la tête et demanda :

— On ne dit rien à papa et maman, hein ?

— Si, il faut prévenir papa qu'il y a un mamba noir dans les parages.

— Oui, mais pour ma magie, on ne dira rien, hein ?

— Pour ta magie ?

— Oui.

— Non, on ne dira rien.

— Comme d'habitude, hein ?

— Oui, comme d'habitude.

*

* *

La voix du braqueur la tira de ses pensées :

— Couche-toi pétasse ! hurlait-il en braquant son arme sur elle.

Son regard croisa celui de la jeune femme. C'était le moment qu'elle attendait. Elle en profita pour ouvrir un canal sensoriel entre eux. Une onde d'agressivité le remonta. Alice la sentit arriver. Elle était chaude et cotonneuse. Inoffensive, donc.

La Kényane la compara à celle du mamba noir qui, elle, était froide et dense. Plus dure que n'importe quel métal. Elle se remémora d'autres face-à-face dangereux, ou délicats à gérer, et comprit que celui-ci serait facile à résoudre.

Continuant imperturbablement à fixer l'individu, elle sentit que sa volonté était friable. Elle tendit la main calmement vers lui en disant :

— Vous n'êtes pas un assassin, donnez-moi cette arme.

L'homme tenta de s'arracher au regard de la jeune femme sans y parvenir. Il commençait à percevoir au plus profond de lui une fragilité d'enfant qui, lentement, voulait refaire surface.

— Couchez-vous ou je vous bute ! hurla-t-il encore.

Alice gardait les yeux de son adversaire dans les siens. Elle sentait ses forces s'effriter au fil des secondes. Restant immobile, sereine, elle attendait encore avant d'agir.

La main de l'homme tremblait légèrement. Son front et ses tempes étaient couverts de sueur.

— Je vais vous tuer ! insista-t-il d'une voix mal assurée.

Il se sentait incapable de tirer sur cette jeune femme, mais il jouait la carte du bluff jusqu'au bout. Devant ce visage impassible, ce regard pénétrant, il avait l'impression que les rôles s'inversaient, le transformant peu à peu en une créature fragile face à un colosse. Et son arme n'y changeait rien, comme si cette force qui l'écrasait était universelle, impalpable, insaisissable, et pourtant présente autour de lui. Pire : elle envahissait son corps, son cœur et son esprit.

Alice savait qu'elle avait pris l'ascendant sur son adversaire. Elle avança d'un pas et

saisit doucement le pistolet. L'individu le lui abandonna. Il tomba à genoux en pleurant.

Une sirène de police résonna au loin. La jeune femme se tourna vers le banquier qui, pour toute réponse, lui montra le petit émetteur qu'il tenait dans la main.

Les deux clients se relevèrent.

— Vous avez été prodigieuse ! fit l'un d'eux.

Elle répondit par un clin d'œil.

La sirène de police se rapprochait. Elle pensa à son frère et le revit qui demandait : « Pour ta magie, on ne dira rien à papa et maman, hein ? ».

Et pour la police, que dirait-elle ?...

Elle tendit le pistolet au banquier.

— Tenez !

L'homme prit l'arme d'une main hésitante. Alice en profita pour filer vers la sortie.

— Vous... vous partez ? balbutia-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, fit-elle en sortant, la police arrive.

— Mais...

Il n'acheva pas sa phrase. La jeune femme disparut, l'abandonnant à sa perplexité. Les

deux clients attrapèrent fermement le braqueur par les aisselles et le relevèrent. Il continuait à pleurer comme un enfant. Le choc psychologique avait été trop fort.

Le banquier et ses clients se regardèrent, le sourire aux lèvres. Ils s'étaient compris. Après tout, si cette jeune inconnue fuyait les honneurs, d'autres sauraient bien les assumer...

Chapitre 4

Le lendemain, au Kenya.

Brice Tannoy se massa les paupières avec son pouce et son index. Devant lui, l'écran de son ordinateur était ouvert sur la page de travail d'un moteur de recherche. Un mot-clé y figurait : Pandémonium. Et des dizaines de sites internet, aux adresses classées par ordre de pertinence, était répertoriés.

Le jeune Kényan les avaient tous visités mais n'y avait rien trouvé d'intéressant. Rien qui pouvait expliquer les phénomènes

étranges dont il était témoin depuis la veille. Il se détendit, se laissa aller en arrière entre les bras de son fauteuil. Il se rassura en pensant que rien d'étrange ne lui était arrivé aujourd'hui. Le seul fait notable de la journée était la disparition d'une petite cuillère en argent. Insignifiant pour lui. Une catastrophe pour sa mère. Il s'agissait de sa cuillère de bébé, objet qui avait pour elle une grande valeur sentimentale.

Caroline Tannoy avait fouillé sa cuisine, puis sa maison, pendant des heures, sans pouvoir remettre la main dessus. Pourtant, la fourchette et le gobelet en argent assortis étaient bien à leur place, eux. Quelqu'un l'avait forcément prise, ou déplacée. Mais qui ? Son fils et son mari, trop occupés à leurs tâches respectives n'avaient pas mis les pieds dans la cuisine de la journée. Quant à Anita, la bonne, elle jura par tous les saints qu'elle n'avait rien fait.

Brice sourit. Quelle affaire pour une simple cuillère ! Il posa la main sur sa souris quand, au même moment, la lampe de son bureau

faiblit. L'espace d'une seconde, l'ampoule subit une baisse de tension. Instinctivement, Brice lâcha sa souris, regarda autour de lui. Il écouta les bruits de la nuit. Tout semblait normal.

Sa main redescendit lentement. Son regard anxieux se tourna vers la lampe. Son cœur jouait au funambule. Brice saisit de nouveau la souris, mais cette fois rien d'étrange ne survint.

Il se secoua. Les variations de tension étaient fréquentes à Jua Tembo.

« Il faut que j'arrête de voir des choses anormales où il n'y en a pas. » pensa-t-il.

En quelques ultimes clics, il ferma ses logiciels et commanda l'arrêt de son ordinateur. Il s'apprêtait à se lever lorsqu'il lut *Pandémonium* sur la dernière page de son écran. Cette inscription n'avait duré qu'une fraction de seconde, juste avant que ne s'éteigne l'unité centrale mais il l'avait bien vue. Il en était sûr. Le mot était écrit en lettres rouges sur fond noir. Elle persistait encore dans sa rétine.

L'air, autour de lui, paraissait vibrer maintenant. À moins que ce ne fussent ses tempes.

Une branche craqua dehors. Brice tourna la tête vers la fenêtre. Il ouvrit le tiroir de son bureau pour y prendre son revolver, un 357 Magnum dont le barillet était toujours plein.

Là-bas, les rideaux bougeaient légèrement sous la brise du soir. Derrière le fin voilage, une ombre passa. D'un bond, Brice s'élança vers la fenêtre. Il s'y pencha. Une silhouette s'enfuyait en direction de la forêt. Sans réfléchir, il passa par l'ouverture et poursuivit l'individu.

« Putain, toi, je vais te coincer ! se dit-il en courant. Et je vais te faire cracher le morceau ! »

Subitement, tous les fantômes qui hantaient son esprit s'évanouirent. Cette personne qui s'enfuyait était pour lui la preuve que quelqu'un était derrière les phénomènes qu'il avait vécus ces dernières heures.

Là-bas, le fuyard s'enfonça dans la forêt. Brice constata qu'il prenait le chemin de Kiu. C'était un sentier débroussaillé, entretenu, qui permettait à la fois de contrôler les canalisations entre la cascade et Jua Tembo, et de

mettre la cabane à la disposition de certains touristes.

Brice Tannoy courait le plus vite qu'il pouvait. Il connaissait ce chemin par cœur et progressait rapidement. Visiblement plus rapidement que le fuyard qu'il ne quittait pas des yeux. Bientôt, celui-ci disparut dans la dernière courbe avant la cascade. Le jeune Kényan accéléra. Il atteignit à son tour le plan d'eau. L'aire était déserte. Il pivota sur lui-même et, l'arme au poing, inspecta de nouveau les lieux. Son attention fut attirée par une lueur. Elle provenait du flan de la falaise, à droite de la chute. Il s'en approcha avec circonspection et comprit bientôt qu'elle était produite par des flammes, dans la grotte aux chauves-souris.

Lorsqu'il arriva devant l'entrée de la caverne, la première chose qu'il vit fut sa sœur, ligotée, nue, à genoux sur le sol. Près d'elle, au milieu de six chandeliers serpentiformes en fer forgé, se tenait l'individu qu'il avait pourchassé. Habillé d'une robe de moine en toile

noire, son visage était dissimulé dans l'ombre d'une capuche.

Pandémonium résonna dans le crâne de Brice et son cœur se serra. Il ne pouvait arracher son regard de la vision de cauchemar qu'il découvrait : Alice avait été trépanée et son cerveau palpitait maintenant à l'air libre sous la lueur mouvante des flammes. Pour la première fois de sa vie, il lisait la terreur dans les yeux de sa sœur. Elle le regardait, incapable du moindre geste, paralysée par la peur, la bouche ouverte sur des cris qui refusaient de sortir.

Une cuillère apparut soudain dans la main de l'individu. Il la plongea dans le cerveau d'Alice qui hurla de douleur. Un cri abominable, portant en lui toute la souffrance de la terre, toute la chaleur de l'enfer.

Brice leva son arme vers l'individu et appuya sur la détente.

*

**

Le coup de feu de son cauchemar le réveilla.
Son père était assis sur son lit, près de lui,
et le secouait doucement.

— Brice ! Brice !

Le jeune Kényan se redressa brusquement.

— Que ?!... Qu...

Il fronça les sourcils, regarda autour de lui,
hébété. Puis, constatant qu'il avait rêvé, il se
laissa tomber en arrière en soupirant de
soulagement.

— Quelle horreur !...

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta son père.

— Rien, un cauchemar. Un simple
cauchemar.

Eric Tannoy était persuadé que son fils lui
cachait quelque chose.

— Tu veux m'en parler ? insista-t-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Quelle importance ? Ce n'est qu'un rêve.

— Tu as l'air terrorisé. Ça a un rapport avec
tes visions d'hier ?

Le visage de Brice se ferma brusquement.

— Je n'ai pas de visions ! cria-t-il.

Puis, s'apercevant de la violence de sa réponse, il ajouta, plus bas :

— Juste un peu de fatigue, faut pas m'en vouloir.

— Il est huit heures, Brice. Ça fait une heure que tu devrais être debout. Je m'inquiète, c'est normal.

Son fils ne répondit pas. Les images de son cauchemar se bouscullaient dans sa tête. L'ombre de Pandémonium obscurcissait son cerveau, hantait ses pensées.

Eric Tannoy, conscient qu'il avait touché un point sensible, chercha à en savoir plus :

— Ça a un rapport avec ce mot, Pandémonium, n'est-ce pas ?

Une fois de plus, Brice éluda la question :

— Je me prépare et j'arrive. Ne t'inquiète pas pour le boulot, il sera fait.

— Ce n'est pas pour le boulot que je m'inquiète, fit remarquer son père.

Il marqua une pause, comme on tend une perche, mais, devant le mutisme de Brice, il

prit finalement le parti de s'en aller. Au moment de franchir le seuil de la porte, il s'arrêta et dit :

— Tu devrais prendre un peu de vacances, décompresser. Va rejoindre ta sœur à Sidney, par exemple, ça te changera les idées. Tu sais, Joseph peut prendre ta part de travail ici, et d'ailleurs, il le fait toujours de bonne grâce.

Brice s'assit au bord de son lit en hochant la tête.

— Ouais, pourquoi pas...

— Et tes potes de plongée ? Si tu les appelles et que vous alliez faire une virée comme avant ?...

Avant.

Brice se répéta ce mot avec nostalgie en repensant à ses amis.

Victor n'avait plus plongé depuis un moment déjà. Plus le temps. Il s'était marié, venait d'avoir un fils et *ShowTime Ltd*, la société de son père, était en pleine expansion. Enzo, en revanche, continuait à plonger, mais occasionnellement, sans pouvoir choisir, ni le moment, ni le lieu. Son métier de photographe

l'obligant à travailler un peu partout dans le monde, il ne pouvait plonger que si les endroits où il faisait escale et son emploi du temps le lui permettaient. Quant à Nicolas, pour la deuxième fois de sa vie, il s'était arraché à l'enfer de la drogue et se donnait maintenant corps et âme aux autres. Accompagnant les organisations humanitaires dans tous les coins chauds de la planète, il consacrait son temps à ceux qui souffraient et en oubliait même de vivre un peu pour lui.

Quand Brice sortit de ses pensées, son père était déjà parti. Il s'étira, passa sa main sur son visage comme pour chasser les images impures de la nuit, et voulut se lever. Voulut seulement. Son regard s'arrêta sur le tiroir de son bureau, légèrement entrouvert.

Pandémonium.

Les dernières heures l'engloutirent de nouveau dans leur océan d'horreur. Rêve ou réalité ?

Il se leva, puis, lentement, ouvrit le tiroir. Le pistolet était là. Il s'en saisit, fit basculer le barillet et constata qu'il manquait une balle.

Ses mains tremblèrent sous le frisson qui le traversa. Rêve ou réalité, bordel ! Il serra les dents, incapable de maîtriser les battements de son cœur qui s'emballait. Il referma le barillet, essayant d'organiser ses pensées sans y parvenir. Que se passait-il ? Devenait-il fou ? Ou cherchait-on à le rendre fou ? L'avait-on drogué, hypnotisé ?

Il se chaussa, enjamba la fenêtre de sa chambre et partit en direction de la grotte en courant.

Quelques minutes plus tard, haletant, il pénétra dans l'excavation. La lumière du jour écrasait les ombres, rendant le lieu calme, presque anodin.

Brice leva les yeux vers les chauves-souris qui avaient repris leur place dans la pénombre de la voûte, trois à quatre mètres au-dessus de sa tête.

Un bruit métallique le fit sursauter. Son pied venait de heurter quelque chose. Il jeta un coup d'œil vers le sol et découvrit une cuillère.

La cuillère.

Il la ramassa et la tint devant ses yeux sans pouvoir articuler le moindre mot : cette cuillère était celle de sa mère.

Brice recula d'un pas. Il respirait difficilement, inspirant l'air par saccades, un air qui lui semblait sec, brûlant, douloureux. Devant lui, un gros galet ocre attira son attention et, bientôt, lui arracha un hurlement de terreur.

Il venait de découvrir les trois signes qui y étaient gravés : J - 6.

*

* *

Le même jour, à Sidney.

Alice Tannoy flânait dans la galerie marchande. Heureuse de ses achats, elle pensait aux vacances, au Kenya, aux siens qu'elle retrouverait le lendemain.

Elle passait devant une librairie quand elle se sentit observée. Elle se retourna et aperçut,

l'espace d'une seconde, une silhouette sombre au bout de l'allée, juste avant qu'elle ne se noie dans la foule.

Alice fronça les sourcils. Une étrange sensation l'envahit. Cette ombre ne ressemblait à rien de vivant sur terre. Elle avait pourtant une forme humaine, mais sans consistance. Comme s'il s'agissait de l'ombre au sol d'un homme que l'on aurait projetée verticalement. Une ombre errante, sans propriétaire, perdue dans le monde des vivants. Mais le plus troublant était sans doute le fait que personne ne semblait l'avoir aperçue.

La Kényane fit la moue, se dit qu'elle avait mal vu et sortit de la galerie. La chaleur de la rue l'enveloppa, elle retrouva le sourire. Le soleil jouait avec sa peau hâlée. Elle le sentait sur son corps, doux et pénétrant comme elle l'avait toujours aimé.

Elle remonta l'avenue Cook en direction de son appartement. Dans le hall de l'immeuble, Jack était en train de trier le courrier.

— Bonjour Mademoiselle Tannoy, lança-t-il.

— Bonjour Jack, quelque chose pour moi ?

Il jeta un œil rapide sur sa pile de lettres.

— Non, pas aujourd'hui. Le...

Il s'interrompit, regardant, intrigué, la porte d'entrée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Alice en se retournant.

— N... Non... rien, la porte. Elle a eu du mal à se refermer.

Le battant à fermeture automatique s'était arrêté au milieu de sa course, puis s'était légèrement rouvert, comme sous la pression d'un courant d'air, pour finalement se refermer normalement. Toutefois, Jack ne pensait pas qu'un courant d'air ait pu faire ça. La porte était trop lourde. Etrange...

— Il faudra que je vérifie le mécanisme, dit-il sans s'inquiéter davantage du phénomène.

— Bon courage ! lança Alice en filant vers les ascenseurs.

— Merci.

Il admira les formes parfaites de la jeune femme et sourit, pensif. Puis, alors qu'elle s'engouffrait dans la cabine, il se replongea dans ses boîtes de courrier.

Quand Alice referma la porte de son appartement derrière elle, elle eut l'impression que quelqu'un était déjà là et l'observait. Elle fouilla méthodiquement toutes les pièces, mais dut finalement se rendre à l'évidence : elle était seule.

— Ces vacances vont me faire du bien, souffla-t-elle en s'asseyant devant son ordinateur.

Elle ouvrit sa messagerie et se connecta. Cinq nouveaux courriers s'affichèrent, mais un seul retint son attention.

— Brice ! murmura-t-elle, le visage rayonnant.

Elle double-cliquait sur l'en-tête du message pour l'ouvrir quand elle aperçut une silhouette dans l'encadrement de la porte. Elle se raidit imperceptiblement dans son siège, mais son visage resta impassible. Elle observa l'individu avec sang-froid. Il était habillé d'une robe de moine en toile noire. Elle chercha à capturer ses yeux dans les siens sans y parvenir car son visage était dissimulé dans l'ombre d'une capuche. D'un geste vif, la Kényane

attrapa sa lampe de bureau, l'alluma et la dirigea vers l'individu. Le choc fut terrible. Pour la première fois de sa vie, la peur la paralysa. Elle resta hébétée, les yeux écarquillés, devant ce visage incroyable. Quand elle voulut se ressaisir, il était trop tard. Le regard de l'autre avait déjà pris possession du sien. Et sa voix disait :

— Lis le message de ton frère.

Alice obéit. Elle lut d'une voix monocorde et mécanique :

— Bonjour petite sœur. J'ai besoin de toi, de toute urgence. Quelqu'un cherche à me nuire. J'ai des hallucinations, mais je ne suis pas fou. J'ai l'impression que ce quelqu'un, tapi dans l'ombre, près de Jua Tembo, a trouvé le moyen de m'ensorceler et me manipule. Je ne sais pas qui il est, ni comment il fait, et j'ai besoin d'aide pour le découvrir. Il faut que tu viennes, rapidement, sinon... J'ai reçu des menaces de mort. Il me dit qu'il me reste six jours à vivre. Je crois que je vais devenir dingue. Dépêche-toi. Je t'en supplie. Je t'attends. Brice.

— Très bien, fit l'individu. Maintenant, je veux que tu lui répondes ceci. Ecris : J'ai bien reçu ton message. Je prends le premier avion en partance pour Nairobi. Ne t'inquiète pas, nous allons découvrir qui se cache derrière tout ça. Tiens bon, j'arrive. Ta petite sœur qui t'aime. Alice.

Après s'être exécutée, la jeune Kényane reposa ses mains de chaque côté du clavier.

— Très bien. Maintenant, fais partir ce courrier, éteins ton ordinateur et écoute ce que j'ai à te dire. Je vais t'expliquer tout ce que tu vas faire pendant ces prochains jours.

Chapitre 5

Bureaux de ShowTime Ltd, Londres.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est quoi, ça ?!...

Victor Troendhal entra en trombe dans le bureau de son père. Richard prit un air étonné bien qu'il savait ce qui amenait son fils.

— Eh bien ! On ne frappe plus avant d'entrer maintenant ?

— Je viens d'apprendre que tu as nommé David au poste de directeur commercial !

— C'est exact, répondit son père avec un sourire ironique, mais lui, même en tant que directeur commercial, frappe avant d'entrer dans mon bureau...

Victor claqua la porte derrière lui.

— Ne te moque pas de moi en plus !

Richard Troendhal leva les mains en signe d'apaisement.

— Ça ne sert à rien de t'énerver. Tu as, j'imagine, plein de questions à me poser, alors assieds-toi et parlons calmement.

Devant le flegme de son père, Victor perdit de sa virulence. Il prit un siège et demanda :

— Pourquoi lui et pas moi ?

— Tu ne vas pas me dire que tu es jaloux de ton beau-frère, quand même...

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Et pourquoi pas lui ?

— Je suis ton fils ! ça ne compte pas pour toi ?

Son père saisit son stylo en or, le pointa vers lui avec des gestes lents, presque théâtraux, et dit :

— Justement, le fait que tu sois mon fils ne doit pas influencer sur mes décisions.

— Mais j'ai toujours travaillé dur, je me suis toujours investi à fond pour notre société, je ne compte pas mes heures et j'obtiens des résultats aussi bons sinon supérieurs à ceux de David !

— C'est vrai.

— Alors ?...

Le stylo roula entre les doigts de Richard. Ce qu'il avait à lui dire était délicat et il devait l'amener avec diplomatie.

— Tu as vingt-quatre ans, David en a vingt-neuf. Tu travailles dans la société depuis six ans, David huit. Tu es mon fils, soit, mais David aussi fait partie de la famille. C'est un homme droit, compétent et bosseur. Il fait peut-être moins d'heures que toi, mais il rend ma fille et mes petits-enfants heureux.

— Ah, ça y est ! J'y suis ! grogna Victor. C'est Cathy qui t'a mis ça dans la tête...

— Laisse ta femme en dehors de tout ça ! Elle ne sait rien de ce que je décide et,

d'ailleurs, tu devrais savoir que personne ne m'a jamais dicté ce que je devais faire !

Son fils ne sembla pas l'entendre.

— Je comprends mieux, tu veux que je lève le pied et que je la reconquière. Tu as peur de ne pas voir grandir ton petit-fils ! C'est pour ça que tu ne m'as pas donné ce poste, hein ?

Richard Troendhal ne répondit pas tout de suite. Il marqua une pause pour rassembler ses idées, puis il fixa son fils droit dans les yeux.

— Charles compte évidemment beaucoup pour ta mère et moi, répondit-il, mais nous tenons aussi énormément à Cathy. C'est une femme exceptionnelle, je ne sais pas si tu en es conscient... Non seulement tu la laisses partir, mais, en plus, tu essaies de te persuader, de persuader tout le monde, d'ailleurs, que tout ce qui arrive est de sa faute. Quand tu dis que si elle t'aimait vraiment, elle ne t'aurait pas abandonné, excuse-moi, mais tu ne te remets jamais en cause ?... Je te rappelle qu'elle a laissé tomber le mannequinat pour toi alors qu'elle avait une belle carrière devant

elle. Ouvre les yeux, Victor ! Cathy n'est pas partie parce que tu ne la rendais pas heureuse, elle est partie parce que tu la rendais malheureuse...

Victor baissa les yeux. Cela faisait longtemps que son épouse lui reprochait de faire passer son travail avant sa famille. Il l'avait toujours laissée dire, pensant qu'elle finirait par s'accommoder de la situation ; s'imaginant que leur fils lui apporterait la présence et l'amour qu'il ne pouvait pas toujours lui donner.

Richard Troendhal avait insisté sur sa dernière phrase. Un long silence succéda à ses paroles. Victor avait écouté son père avec attention. Il se rappela la phrase d'Eva, son premier amour : « Tu as toujours été un enfant gâté, tu ne penses qu'à toi et tu ne penseras jamais qu'à toi ! ».

Des milliers d'images traversèrent alors son esprit. Il y revit toute son enfance, son frère et sa sœur, les joies partagées, les disputes, mais surtout leur incompréhension, voire leur

jalousie, face à leur aîné, plus gâté qu'eux par leur père.

Pour la première fois de sa vie, Victor prit conscience qu'il avait toujours obtenu tout ce qu'il avait voulu. Tout. Et il porta un regard neuf sur son frère, sa sœur, Eva, Cathy et les autres. Il sentit son esprit, depuis si longtemps recroquevillé sur lui-même, s'ouvrir tout doucement. Du monde l'attendait à l'extérieur, des gens qu'il connaissait bien. Des êtres qu'il aimait pourtant...

Subitement, ce poste de directeur commercial perdit de son importance. Comment avait-il pu sacrifier la personne qu'il aimait le plus au monde pour sa carrière professionnelle ?...

Quand il releva les yeux, ils étaient humides. Son regard portait la détresse d'un enfant perdu. — Que puis-je faire ?

— Commence par aller la voir et, pour une fois, écoute ce qu'elle a à te dire.

— Tu crois qu'elle voudra m'ouvrir.

Richard se leva, fit le tour du bureau et vint s'asseoir près de son fils.

— Elle t'ouvrira. Tu sais, elle t'aime, et elle veut simplement que tu l'aimes en retour.

— Mais je l'aime !

— Aimer quelqu'un, ça ne se résume pas à des mots, Victor. L'amour, ça se prouve au quotidien par des actes.

Son fils renifla et acquiesça.

— Je vais aller la voir.

Il se leva. Il allait atteindre la porte quand son père l'appela :

— Victor.

— Oui ?

— Prends une semaine de congé et emmène-la, loin d'ici, au calme. Prenez le temps de vous retrouver, rien que tous les deux, et faites le point.

Chapitre 6

Venise

Une larme coula lourdement sur la joue d'Enzo Poli. Puis d'autres. Le jeune homme montait le monumental escalier du palais, les dents serrées, le cœur en peine. Comme tous les soirs, il apportait une camomille à sa nonná.

Ornella n'était pas sa grand-mère, mais lui et ses deux frères cadets l'avaient toujours appelée ainsi. La vieille nounou italienne les

avait vus naître et s'était occupée d'eux comme elle l'aurait fait de ses propres fils.

Quand Enzo avait appris que la nonná était atteinte d'un cancer, il avait suspendu tous ses contrats à l'étranger pour rester près d'elle. Il avait suivi son état de santé, lui rendant visite quotidiennement à l'hôpital, la soutenant durant les fatigants traitements de chimiothérapie et de rayons. Cependant, la maladie avait, peu à peu, gagné du terrain et les millions de la famille Poli n'y avaient rien changé.

La nonná était condamnée. En fin de vie, avaient dit les médecins. Ils avaient d'ailleurs décidé de la laisser sortir afin qu'elle puisse finir ses jours auprès des siens.

Enzo s'arrêta devant la porte de la chambre. Il essuya ses yeux avant d'entrer. Vasco, son chat tigré, vint se frotter contre sa jambe et l'accompagna.

La vieille femme avait les traits tirés. Sa pâleur soulignait ses yeux sombres, creusés par la fatigue et les traitements. En voyant le jeune homme arriver, elle sourit.

— Mon Enzo, murmura-t-elle.

Il posa la tasse sur la table de nuit pour s'asseoir au bord du lit, des larmes dans les yeux. Vasco sauta sur la couverture et se lova sur les jambes de la vieille femme. Puis il observa son maître en ronronnant.

Prenant la main de sa nonná dans les siennes, Enzo constata qu'elle était glacée. La gorge serrée, il chuchota plus qu'il ne dit :

— Les mots semblent si dérisoires pour exprimer à quel point on aime quelqu'un.

— Ce que tu exprimes par tes actes est plus beau que n'importe quel discours, répondit-elle.

Sa voix n'était qu'un souffle. Enzo se força à sourire. Il inspirait nerveusement par le nez, essayant de retenir ses larmes.

— Veux-tu que je t'aide à t'asseoir.

— Non, je ne boirai pas ce soir.

Devant la mine interrogative d'Enzo, elle expliqua :

— Je me sens partir.

Les larmes eurent raison de la retenue du jeune homme.

— Ne pleure pas. Je ne souffre pas, je m'engourdis simplement... Depuis plus d'une heure, je lutte contre le froid qui m'envahit... Il fallait que je te voie une dernière fois, j'ai quelque chose d'important à te dire avant de m'en aller.

Sa voix n'était plus qu'un murmure. La vieille femme était obligée de reprendre son souffle entre les phrases, repartant chaque fois dans un nouvel effort pour parvenir au bout de la suivante.

Enzo, incapable du moindre mot, se mit à genoux près du lit. Sans lâcher la main de sa nonná, il approcha son visage du sien.

— Ta vie est en danger, murmura la vieille femme.

Cette phrase fit sursauter Enzo.

— Comment ?

— Tu as bien entendu, reprit Ornella. J'ai beaucoup réfléchi avant de t'en parler... Je ne voulais pas dévoiler des secrets qui ne m'appartiennent pas... Mais je ne pouvais pas m'en aller sans t'avertir du danger qui pèse sur toi.

— Des secrets ? Un danger ? De quoi parles-tu ?

— Un jour, un homme est venu voir ton père... et j'ai entendu par hasard quelques mots de leur conversation... Ton père disait : « Mon passé ne regarde que moi. Il est ce qu'il est et personne n'y pourra rien changer. »... L'homme avait répondu : « Je ne suis pas d'accord, ce passé met la vie d'Enzo en péril. »... Je n'ai pas pu entendre la suite car ton père a fermé la porte.

— Qui était cet homme ?

— Je ne sais pas. À son allure, on aurait dit un policier ou quelqu'un comme ça.

— Un policier ? Mais... mais qu'est-ce que ça veut dire ?

La nonná hochá la tête :

— Ton père n'est pas celui qu'il veut faire croire...

— Je ne comprends pas.

— Il a acheté le Palais Poli, il n'en a pas hérité...

— Comment sais-tu cela ?

— C'est un cousin à moi qui lui a vendu...

À ces mots, une immense frustration envahit le cœur d'Enzo. Le fait d'apprendre qu'il n'était qu'un vulgaire roturier et non issu d'une noble famille vénitienne n'avait aucune importance pour lui. Contrairement à Flavio et Gino, ses deux frères, qui fréquentaient les couloirs marbrés d'une université de luxe en Suisse, Enzo n'attachait aucune importance à ces choses-là. Pire, il s'était toujours senti en opposition avec la rigidité des traditions. Artiste dans l'âme, il avait choisi sa vie par passion, préférant les chemins détournés, la simplicité et la richesse du hasard des rencontres, l'exaltation du saut dans l'inconnu, pour découvrir le monde. Le vernis, il s'en moquait. En fait, ce qui le frustrait était que son père lui ait menti.

— Et ma mère, s'enquit-il soudain, était-elle au courant ?

— Non. Ni elle, ni tes frères... Ton père avait à peine vingt ans quand il a acheté le palais. Il ne connaissait pas encore ta mère.

Enzo sursauta. S'acheter un palais à Venise n'était pas donné à tout le monde. Que

pouvait-il bien faire à vingt ans pour être aussi riche ?

— Mais comment a-t-il fait ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit la nonná. Personne ne connaît son passé.

— Personne, sauf peut-être l'homme dont tu m'as parlé. Ça me fait peur, tout ça. Si cet homme a dit que ma vie était en danger c'est sans doute que mon père a trempé dans de sombres affaires. Ce qui expliquerait aussi sa fortune à vingt ans...

La nonná avait une respiration sifflante. Elle ne répondit pas, se contentant de cligner des yeux en signe d'acquiescement.

— Peut-être est-il un meurtrier, un dealer, ou pire encore...

Il secoua la tête. Non, c'était impossible. Il connaissait son père, c'était quelqu'un de droit et d'inoffensif. Il n'aurait jamais fait de mal à qui que ce soit. Il en était incapable. De plus, il avait passé sa vie à inculquer à ses enfants tout le bien-fondé de l'altruisme.

— *Donner est plus important que recevoir*, ne put s'empêcher de souffler Enzo en paraphasant son père.

La nonná sourit.

— Mais, il y a quelque chose que je ne comprends pas, poursuit le jeune homme. Pourquoi ton cousin a-t-il vendu son palais à un étranger ?

— Il était criblé de dettes... Il était miné à l'idée que son entourage apprenne qu'il avait cédé le palais familial à des étrangers... Ton père connaissait ses difficultés financières, il l'a persuadé de le lui vendre car il s'appelait Poli, comme lui, et il lui promit qu'il ferait semblant d'être de la famille...

— Hmm, je comprends. Ainsi, cela lui permettait de se refaire une nouvelle vie ici et à ton cousin de payer ses dettes. Tout le monde y trouvait son compte.

La nonná ferma les yeux. Cette conversation l'avait épuisée. Enzo se pencha vers elle, inquiet, mais, constatant qu'elle respirait, se laissa submerger par ses réflexions.

Son père n'était pas un homme mauvais. Quelles circonstances avaient pu le pousser à refaire sa vie ailleurs ? Peut-être avait-il été mêlé malgré lui à une affaire ? Peut-être avait-il récupéré un magot qui ne lui était pas destiné et des tueurs étaient-ils sur ses traces ? Mais dans ce cas, pourquoi était-ce la vie de son fils qui était en danger et non la sienne ? Peut-être était-ce les deux, après tout...

Enzo abandonna. Il fallait qu'il ait une conversation sérieuse avec son père. Lui seul pouvait lui fournir les explications qui lui manquaient.

Il regarda la nonná. Elle dormait. Son visage avait retrouvé une certaine sérénité, malgré une respiration toujours difficile. Il repensa à ses confidences et se demanda si son père était au courant de ce qu'elle savait. En avaient-ils déjà parlé tous les deux ? Peut-être valait-il mieux s'en informer avant de faire quoi que ce soit. Il décida d'attendre qu'elle se réveille pour la questionner.

Sans lâcher la main de sa nonná, il s'assit par terre et posa sa tête sur le bord du lit. Il regarda la tasse de camomille qui refroidissait lentement.

À ce moment-là, il ignorait que sa nonná ne se réveillerait pas.

*

* *

Cimetière de Mestre

— Je n'ai pas pu, je n'ai pas pu, répétait Enzo comme un automate en tremblant de tous ses membres.

Il ne pouvait retenir de longs sanglots, le visage enfoui dans l'épaule d'un de ses frères.

— Je voulais l'embrasser une dernière fois avant qu'ils ne ferment le cercueil, mais je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu !

Son second frère lui passa la main dans le dos, tâchant de le reconforter :

— Tout ce que tu as fait pour elle est bien plus important que ce baiser, Enzo.

— Je n'ai pas pu, répétait-il inlassablement entre deux hoquets.

Derrière eux, les employés des pompes funèbres commençaient à recouvrir le cercueil de terre.

Flavio le prit par l'épaule et l'emmena plus loin.

Des milliers d'images et de pensées se bousculaient dans son esprit. Ses dernières nuits avaient été hantées de cauchemars dans lesquels sa nonná lui hurlait de faire attention, car de grands dangers l'attendaient, et où son père, le visage dissimulé derrière un masque blanc, le poursuivait avec une hache. Ses derniers jours ne lui avaient pas laissé le loisir de l'interroger car il s'était totalement investi dans la préparation des obsèques de sa nonná. Pourtant de nombreuses questions le préoccupaient.

Il se demandait si ce n'était pas plutôt un manque de courage qui l'avait empêché d'aborder ce problème avec son père. Avec cet

homme qui lui avait toujours menti, cet inconnu. Il repensa à son ami Nicolas Berger qui n'avait jamais connu son père et il se dit qu'il aurait préféré, finalement, être dans sa situation.

Il soupira.

Ne l'était-il pas, d'une certaine façon ?...

Il sentait la colère croître en lui. Essuyant ses larmes, il regarda alentour, à la recherche de son père et l'aperçut enfin, au bout d'une allée. Il conversait avec un homme chauve dont l'allure rappelait celle d'un policier. Enzo se souvint alors des paroles de sa nonná. Il lâcha Flavio pour se diriger d'un pas énergique vers son père. Là-bas, l'individu tourna précipitamment les talons pour s'en aller.

— Qui est cet homme ? demanda Enzo.

Son père hésita un instant, puis répondit :

— Un ami, pourquoi ?

Le jeune vénitien s'attendait à une telle réponse. Il n'insista pas et prit le parti de s'adresser au principal intéressé.

— Attendez ! Eh ! Vous ! Attendez ! cria-t-il en s'élançant vers l'individu qui accélérât le pas.

Enzo remonta l'allée en courant.

— Eh ! Arrêtez-vous !

L'homme jeta un bref regard derrière lui. Il se rendit compte que les cris de son poursuivant commençaient à attirer l'attention des gens.

— Oui, vous ! ajouta Enzo. Attendez-moi !

Dans un souci de discrétion, le chauve s'arrêta et lui fit face.

— Que voulez-vous, jeune homme ? demanda-t-il.

Enzo franchit, en marchant, les derniers mètres qui le séparaient de l'individu.

— Jeune homme ? fit-il en prenant un air étonné. Appelez-moi plutôt par mon prénom puisque vous me connaissez.

Il avait décidé de jouer serré. Si cet homme était celui dont la nonná lui avait parlé, il fallait lui faire dire ce qu'il savait. Le chauve jaugea rapidement son interlocuteur et, devant

son assurance, comprit qu'il était inutile de mentir.

— Vous avez raison, Enzo, je vous connais.

Il jeta un coup d'œil vers les gens présents dans le cimetière. Mis à part le père du jeune homme, plus personne ne regardait dans leur direction maintenant. Rassuré, il demanda :

— Que voulez-vous ?

— Moi, je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Giovanni Roma.

— Vous travaillez dans la police, n'est-ce pas ?

L'homme esquissa un sourire en coin.

— Effectivement, je suis commissaire.

— Et pourquoi vous intéressez-vous à mon père et à moi ?

— Je suis un ami de votre père.

Enzo hochla la tête.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Je ne me moque pas de vous, je suis un ami de votre père.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous fui comme un voleur quand je me suis approché ?

L'homme ne répondit pas. Il ne put s'empêcher de regarder vers Dino Poli. Maintenant entouré de ses deux fils cadets, il parlait avec eux tout en l'observant, inquiet.

Devant le mutisme du policier, Enzo reprit :

— Peut-être aviez-vous deviné que je savais quelque chose ? Si vous espérez échapper à ma curiosité, c'est raté.

Son interlocuteur sourit. La scène se déroulait exactement comme prévu. Alors, il décida d'assumer sa réplique, comme un bon acteur :

— Vous voulez savoir pourquoi votre vie est en danger, c'est ça ?

Enzo sentit son cœur s'accélérer. Il ne s'attendait pas à une telle réponse. Subitement, il n'avait plus l'impression de mener la danse. L'homme savait qu'il savait. Sans doute était-il suffisamment matois pour comprendre que la nonná lui avait révélé des informations.

— Vous... Je... Oui, balbutia Enzo.

— Vous savez que votre père vous cache une partie de son passé et vous voulez que je vous la dévoile...

— Oui.

— Désolé, Enzo, mais ces secrets ne sont pas les miens.

Le jeune homme regarda le policier, désabusé.

— Hm, je vois, la loi du silence...

— Non, justement, vous ne voyez pas. Votre père ne vous a rien dit jusqu'à présent parce que ce n'était pas le moment, mais aujourd'hui je suis sûr qu'il vous dira tout ce que vous voulez savoir. Il vous suffit de le questionner.

Les yeux d'Enzo s'arrondirent d'étonnement.

— Il vous dira tout, répéta l'homme en appuyant ses mots. Croyez-moi, il vous dira tout.

Abandonnant son interlocuteur à ses interrogations, Giovanni Roma s'en alla. Enzo le suivit un instant du regard, puis remonta l'allée en direction de son père. Son pas était ferme. L'affirmation du policier était empreinte d'une telle conviction que maintenant l'impatience l'avait gagné. Il allait savoir. La rancœur envers son père s'était quelque peu estompée. Après tout, s'il lui révélait

aujourd'hui cette partie de son passé, il ne pouvait pas être totalement mauvais.

Alors qu'il arrivait devant son père et ses deux frères, Enzo eut une angoisse : et si Roma lui avait menti pour se débarrasser de lui?... Toutefois, il n'eut pas le temps de s'inquiéter davantage. Dino Poli prenait ses deux fils cadets par les épaules en disant :

— Allez rejoindre votre mère, nous nous retrouverons au palais.

Sans discuter, Flavio et Gino s'en allèrent. Enzo s'arrêta devant son père. Ils se regardèrent sans échanger un mot. Le second, crispé, se mordait les lèvres. Lorsqu'ils furent enfin seuls, il se décida à parler :

— Il ne t'a rien dit, n'est-ce pas ?

— Non. Il m'a seulement dit que tu m'expliquerais tout.

— C'est ce qui était prévu.

— Prévu ?

— Oui, Rom' et moi savions qu'Ornella avait surpris notre conversation. J'avais eu, à l'époque, une discussion avec elle et je lui avais fait promettre de ne rien te dire. Elle

m'avait répondu que tant qu'elle serait de ce monde pour veiller sur toi, elle ne te dirait rien, mais qu'elle te mettrait en garde avant de mourir.

— Donc, tu savais qu'elle m'avait averti.

— Je m'en doutais.

Ils remontèrent l'allée jusqu'à l'entrée du cimetière.

— Et si elle ne m'avait rien dit ?...

— Tu n'aurais jamais rien su.

— Quoi !? explosa Enzo, tu ne m'aurais jamais rien dit !?

Ils s'étaient arrêtés devant leur voiture. Son père, mal à l'aise, regarda autour de lui, ouvrit les portières du véhicule et souffla :

— Arrête d'ameuter le quartier et monte !

— Tu ne m'aurais jamais rien dit ? répéta Enzo lorsqu'ils se furent enfermés dans l'auto.

— Non, je ne t'aurai rien dit. Et ce, pour de multiples raisons. D'abord, je ne voulais pas vous faire de la peine, à toi et à tes frères, en vous révélant que vous n'étiez pas des nobles.

— Ça, je m'en fous !

— Toi peut-être, mais pas eux.

— Ensuite, je n'ai jamais pensé que ta vie était vraiment en danger. Je n'avais aucune raison de t'alerter et de te pourrir la vie avec toute cette histoire.

— Apparemment, ce n'est pas l'avis du commissaire Roma.

Son père fit la moue.

— Peu importe.

— Et d'après ce qu'Ornella m'a confié, c'est ton passé qui met ma vie en danger.

Dino Poli ne répondit pas. Son passé, il n'en était pas fier, mais il ne pouvait malheureusement pas revenir en arrière. Aujourd'hui, son fils lui demandait des explications, c'était légitime, et il se devait de ne pas le décevoir.

Ses mains se posèrent sur le volant, se crispèrent légèrement. Il rassemblait ses idées. Puis il commença :

— C'est une histoire qui remonte à près de trente ans. À cette époque, j'en avais tout juste vingt. J'étais un as de la plongée et je rêvais de découvrir des galions pleins d'or. Et puis, voilà qu'un jour, Giovanni Roma, qui faisait partie du même club de plongée que moi

découvrit un livre où l'auteur décrivait l'emplacement de l'épave d'un riche navire marchand Vénitien du quinzième siècle.

— Un livre ? s'étonna Enzo. Comment peut-on faire confiance à un livre ?

— Ce n'était pas n'importe quel livre. Roma a toujours eu la passion des livres et c'est en fouinant chez un bouquiniste qu'il a trouvé celui-là. Il était très ancien, c'était le journal de bord du capitaine du navire qui avait attaqué les marchands vénitiens.

— Hmm, je comprends. Vous vous êtes dit que votre fortune était faite.

— Moi oui. Roma, lui, n'était intéressé que par le côté archéologique de l'affaire. Il avait quelques années de plus que moi, il était déjà officier de police à Naples et jamais il n'aurait imaginé piller un trésor du patrimoine historique pour son compte personnel. D'ailleurs, il m'avait imposé ses conditions dès le début. Il allait affréter son voilier, louer le matériel nécessaire à son expédition et si je voulais l'accompagner, je devais me conduire comme

un archéologue et non comme un pillleur. J'ai donc fini par me ranger à ses idées.

— Il n'a pas eu peur que tu l'élimines, une fois les trésors remontés ?

Dino Poli ne put s'empêcher de rire.

— Tu as une piètre opinion de ton père, mon garçon !

Il fit mine de réfléchir, puis secoua la tête :

— Non, je crois qu'il avait confiance en moi. Et il avait raison, une telle chose ne m'a jamais effleuré l'esprit. Nous sommes donc partis à la chasse au trésor tous les deux. Malheureusement, les indications dont nous disposions n'étaient pas suffisamment précises pour trouver l'épave. Nous sommes restés deux longues semaines à explorer les fonds d'une zone assez large pourtant. Malheureusement, voyant que nos recherches ne donnaient rien, nous avons fini par abandonner et décidé de rentrer.

— Alors ta fortune ne vient pas de ce trésor ? demanda Enzo.

— Non, attends la suite... Une nuit, alors que nous étions en plein milieu de la

Méditerranée, un avion en perdition est apparu au-dessus de nous. C'était un Cessna qui venait du continent africain. Apparemment, son moteur ne tournait plus et il perdait de l'altitude. Un moment, j'ai cru qu'il allait s'écraser sur notre navire. Le pilote a essayé d'amerrir sans casse, mais l'avion a rebondi violemment sur l'eau et a capoté en se disloquant. Il a coulé en quelques secondes. Aussitôt, nous avons enfilé notre équipement et plongé pour sauver les passagers. Ils étaient trois. À l'avant, le pilote avait le cœur transpercé par une tige de métal et son collègue s'était brisé la nuque. Derrière eux, leur compagnon, qui avait visiblement retiré sa ceinture de sécurité pour enfiler un parachute, avait été éjecté et gisait quelques mètres derrière l'appareil. L'un de ses bras avait été arraché sous le choc. Nous l'avons débarrassé de son matériel, puis remonté avec ses acolytes sur le bateau où nous les avons fouillés pour tâcher de les identifier. Il s'agissait de ressortissants namubiens. Dans la poche de l'un d'eux, Roma découvrit un petit sac de cuir

bourré de diamants. Une véritable fortune ! Qui étaient ces hommes ? Peut-être des voleurs ; ou des émissaires d'une des mines de diamants de Namibie. Impossible de savoir.

— Des diamants ! s'exclama Enzo. Vous vous êtes partagé le magot, c'est ça ?

Son père secoua la tête :

— C'est ce que j'ai proposé à mon ami, mais il a refusé. Il a dit qu'il fallait noter l'emplacement de l'appareil et ramener les corps aux autorités.

— Oui, mais rien ne vous empêchait de garder les diamants pour vous.

— C'est également ce que j'ai dit à Roma, mais il m'a répondu qu'on ne devait pas garder cette fortune qui ne nous appartenait pas. Il m'a fait comprendre aussi très justement que son propriétaire ferait tout pour la récupérer et que, de toute façon, nous ne pourrions pas l'utiliser sans nous faire remarquer.

— Mais tu ne l'as pas écouté...

— Sur ce coup-là, je l'ai joué fine. J'ai dit à mon ami qu'il avait raison. Nous sommes allés nous coucher et avons décidé de rentrer en

France dès le lever du jour. Mais, pendant qu'il dormait, je suis retourné visiter l'épave et j'ai découvert deux autres sacs de diamants dans le parachute du troisième homme.

Enzo passa sa main dans ses cheveux.

— Par la Madone ! Mais tu viens de me dire que tu ne pouvais pas utiliser cette fortune sans te faire remarquer.

— Oui. Sur le chemin du retour, j'ai réfléchi longuement au problème. Il y aurait enquête, on ne retrouverait qu'un sac sur trois, on nous soupçonnerait, Roma et moi, d'avoir gardé les autres, on nous surveillerait certainement.

— Alors ?

— Alors ? Lorsque nous avons accosté, je me suis éclipsé. Cinq minutes plus tard, j'ai appelé mon ami et je lui ai dit la vérité. Il a essayé de me retenir, de m'empêcher de faire cette bêtise, mais je ne l'ai pas écouté et j'ai disparu définitivement.

— Et il ne t'a pas dénoncé ?

— Non. Il a déclaré être seul sur son voilier lors de l'accident. Il a sûrement dû être surveillé pendant un moment, mais comme il

n'avait pas les diamants manquants et que c'était un flic intègre, on ne l'a jamais ennuyé avec cette affaire.

— Et toi ?

— Moi ? Je suis venu grossir la liste des gens qui disparaissent chaque année partout dans le monde. Je me suis créé une nouvelle identité, puis une nouvelle vie.

Il démarra sa voiture et prit la route. Enzo, les yeux rivés sur son père, était songeur. Pour la première fois de sa vie, il le voyait comme un aventurier.

— Donc, tu ne t'appelles pas Poli, reprit-il.

— Non. Mon vrai nom est Molina. Dans un premier temps, j'ai réussi à obtenir de faux papiers. Je suis devenu Monsieur Carl Steiner, résident Suisse sans histoire, pendant un an, puis j'ai découvert le palais Poli lors d'un voyage à Venise. Je savais que son propriétaire cherchait à le vendre, mais pas à n'importe qui. Alors, j'ai décidé, une fois de plus, de changer d'identité. Cela devenait d'ailleurs une nécessité car la vente de mes diamants n'était pas passée inaperçue malgré

mes nombreux voyages pour brouiller les pistes. Steiner devait disparaître.

— Maman est au courant de tout ça ?

— Non. J'ai toujours cherché à protéger ceux que j'aime et à leur offrir une vie sans problème.

Enzo fit la grimace. Son père s'en aperçut et demanda :

— Tu comprends ?

— Ouais... Je crois... Mais tu disais tout à l'heure que tu ne m'aurais jamais rien révélé si la nonná ne m'avait pas parlé de tout ça avant sa mort. Pourquoi ?

— Ces diamants avaient été volés dans l'une des plus grandes mines de diamants de Namibie et, en volant ces voleurs, je suis devenu moi-même un délinquant. Je ne suis pas très fier de ce que j'ai fait.

— Tu étais jeune.

— Oui, on se console comme on peut.

— Et comment Roma a retrouvé ta trace ?

— Le hasard, comme souvent dans pareil cas. Un jour, il a obtenu sa mutation pour Venise et nos routes se sont à nouveau croisées.

Il laissa échapper un petit ricanement.

— Enfin, je devrais dire « son poing a croisé ma mâchoire ».

— Mais vous êtes restés amis.

Dino Poli se massa le menton, pensif.

— Il m'a dit tout ce qu'il avait sur le cœur, je n'ai même pas cherché à me justifier. J'avais honte. Enfin, on s'est expliqué, quoi. Et après, je l'ai invité dans le plus beau resto de Venise et on a refait le monde autour d'une bonne bouteille.

— Mouais.

Enzo marqua une pause, puis reprit :

— Tout ça ne me dit toujours pas pourquoi ma vie est en danger.

— Ta vie n'est pas en danger.

— C'est ce que m'a dit la nonná.

— Ah oui, c'est vrai. La nonná...

— Quelqu'un avait fini par remonter jusqu'à toi ? Par l'intermédiaire de Roma, peut-être ?...

— C'est ce qu'on a cru, lui et moi, au début.

— Au début ?

— Oui. Peu de temps après que l'on ait renoué, j'ai reçu une lettre anonyme me disant qu'on savait qui j'étais vraiment et que mon fils paierait pour mes actes passés.

— Ton fils ? Mais alors ce n'était pas forcément moi. Ce pouvait être Flavio ou Gino.

Dino Poli secoua la tête.

— Si, il ne pouvait s'agir que de toi. À cette époque, ils n'étaient pas encore nés. Tu avais à peine deux ans.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Une ou deux lettres de plus. Puis, plus rien.

— Comment ça, rien ?

— Roma a enquêté pendant des mois sans rien trouver. De mon côté, je n'ai plus jamais reçu de menaces. Nous supposons que l'auteur de cette lettre n'était en fait qu'un homme jaloux de ma fortune et qu'il voulait seulement me pourrir la vie.

Enzo fronça les sourcils.

— C'est quand même bizarre. Cette lettre prouve que quelqu'un sait qui tu es vraiment et qu'il connaît tes actes passés.

— Nous avons trouvé une explication logique à cela. Nous pensons que ça vient de l'entourage de Salvatore Poli.

— Celui qui t'a vendu le palais ?

— Oui. Sa famille n'a jamais cru que j'étais un des leurs.

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui. Il m'avait même confié que les siens me prenaient pour gangster repenté.

— Et qu'en pensait Roma ?

— Justement. Lors de son enquête, il a interrogé quelques membres de sa famille et, curieusement, c'est à partir de ce moment-là que les lettres de menaces se sont arrêtées.

Enzo éclata de rire.

— Tu comprends, maintenant, pourquoi cette vieille affaire ne me tourmente plus depuis longtemps, conclut Dino.

— Oui, effectivement, tout s'explique.

Un long silence s'installa entre les deux hommes. Le père se tourna vers son fils et demanda :

— Tu m'en veux de t'avoir caché tout ça ?

— Non, répondit Enzo avec un sourire apaisant, plus maintenant.

Il réfléchit un instant, puis reprit :

— Finalement, tu as bien fait. Le bonheur est si fragile, ça ne sert à rien de le mettre en péril pour de vieilles histoires. Tu es un père formidable, un mari exemplaire, c'est tout ce qui compte. Le passé, on s'en fout.

Dino Poli ne fut pas surpris par la réaction de son fils, mais ne put, malgré tout, s'empêcher d'insister :

— Seras-tu capable, à ton tour, de cacher la vérité ?

— Bien sûr. Tu sais, pendant des années, j'ai cru que mes frangins étaient comme toi, des gosses de riches, polis, discrets, bien sous tous rapports, que j'étais le vilain petit canard. Et aujourd'hui, je m'aperçois, finalement, qu'on est pareil, toi et moi. On est fait du même bois, et ça, ça me fait chaud au cœur. Crois-moi, si j'avais été à ta place, j'aurais fait les mêmes choix.

Cette dernière phrase résonna aux oreilles de Dino Poli, comme martelée par un

douloureux écho. Elle le renvoya des années en arrière, en des temps où il avait commis un acte ignominieux, bien pire que cette histoire, inventée à l'intention de son fils ; bien pire que tout ce qu'il était humainement possible d'imaginer.

Il garda les yeux rivés à la route et se réfugia dans le silence. La longue bande rectiligne du Pont de la Liberté déroulait son bitume devant lui, mais il ne la voyait pas. Perdu dans ses pensées, il tentait en vain d'imaginer son fils commettre les mêmes actes que lui. Non, impossible. S'il avait été à sa place, Enzo n'aurait pas fait ces choix-là, c'était certain. Toutefois, cette vérité, bien lourde à porter, était encore plus pénible à avouer. Il préférerait la taire et continuer à vivre avec, sous l'œil critique de Roma, le seul à savoir. Enfin, il se demanda ce qui était pire. Être dans l'ignorance, comme son fils, ou savoir et ne rien pouvoir faire, comme Roma...

Chapitre

7

Bam, Iran.

Le car Toyota de *France Aide* traversait la dernière palmeraie avant Bam. Aucun des cinquante passagers ne parlait.

Nicolas Berger, le front collé à la vitre, regardait les voitures qui les croisaient. Ces gens fuyaient la ville martyre, cueillie quelques heures plus tôt, en pleine nuit, par un tremblement de terre. Le jeune Français se demandait ce qu'ils allaient découvrir au bout de cette route. Zahedan et les villages qu'ils

venaient de franchir n'avaient pas subi de gros dommages, juste des murets effondrés ou des vitres cassées, mais cela laissait facilement imaginer l'horreur qui les attendait quelques kilomètres plus loin.

« L'épicentre est situé à Bam, leur avait expliqué le capitaine Youssef Kelhaza, des pompiers de Tabriz, chargé d'accueillir, d'informer et d'orienter les équipes de secours étrangères, et l'intensité du séisme est d'une magnitude de 6,3 sur l'échelle de Richter. »

Le car arriva enfin à la périphérie de la ville. Une odeur de corps en décomposition et de pisé pulvérulent flottait dans l'air.

Depuis qu'il travaillait pour l'association humanitaire, Berger avait côtoyé le pire. Pourtant, le camion-benne orange qu'il vit en arrivant à Bam lui retourna le cœur. Il transportait des dizaines de cadavres, adultes et enfants, enroulés dans des couvertures, des draps ou des tapis, et empilés dans un désordre obscène.

Nicolas sentit ses tempes palpiter au rythme de quatre syllabes familières : Pandémonium.

Le véhicule de chantier s'arrêta. Des sauveteurs du Croissant-Rouge, gantés et masqués d'un filtre en papier, sautèrent de la benne. Ils dirigèrent la marche arrière de leur collègue vers une fosse commune où les corps furent déversés comme de vulgaires gravats.

Pas le choix.

Impossible de laver les corps avant l'inhumation comme le voulait la religion musulmane.

Pas le temps.

Les cadavres se comptaient par milliers et l'on devait les enterrer rapidement pour éviter les risques d'épidémies.

Un bulldozer recouvrit de terre les malheureux tandis qu'un peu plus loin une tractopelle préparait déjà la prochaine fosse.

— Pandémonium, murmura Berger, accompagnant le maudit mot par la parole.

— Si, encore un putain d'enfer ! approuva son voisin avec un fort accent espagnol.

Le Français se tourna vers lui, se passa la main sur les yeux, comme pour chasser les visions indésirables.

— J'en ai marre, Pedro. Je suis fatigué. Tous ces morts, toute cette souffrance, jour après jour depuis deux ans...

Son ami lui sourit avec compassion. Il avait rallié l'organisation humanitaire quelques mois plus tôt et il comprenait maintenant qu'il fallait avoir les nerfs solides ainsi que de puissantes motivations pour accomplir quotidiennement les missions qu'on leur confiait.

— Tu peux arrêter quand tu veux, Gérard te l'a dit, fit-il remarquer d'un ton apaisant. Tu as déjà tant donné, fais un break. Ici, personne ne t'en voudra.

Les yeux dans le vague, Berger réfléchit à ces paroles. C'était vrai qu'il s'était beaucoup investi dans l'association. Mais que pouvait-il faire d'autre ?

— Je vais boucler cette mission avec vous, finit-il par dire, après, on verra.

Il marqua une nouvelle pause, puis demanda :

— Toi, tu étais pompier avant de rejoindre l'asso, non ?

— Si, pompier volontaire dans le Gard.
Le Français hocha la tête.

— Aider les autres, t'as toujours eu ça dans la peau, hein ?

— Si, pas toi ?

Berger baissa les yeux. Il repensa à sa mère et sentit son cœur battre plus vite.

— Moi... commença-t-il.

Il s'interrompit une seconde, puis il fixa son compagnon d'un air grave.

— Moi, j'ai poussé ma mère au suicide.

Pedro resta sans voix. Dans son regard brillaient à la fois l'étonnement et la curiosité.

— Elle s'est défenestrée du dixième étage d'un immeuble, expliqua Nicolas. J'étais accro à la cocaïne. Elle m'avait déjà aidé une première fois à m'en sortir, mais j'avais replongé.

— Madre de Dios ! Elle devait être vraiment désespérée pour faire ça.

Le Français se contenta d'approuver de la tête. Il ne souhaitait pas entrer dans les détails, parler du mystère planant autour de son

père, ni du conflit qui l'avait toujours opposé à sa mère.

— C'est sa mort qui t'a donné envie de te tourner vers les autres ?

— Elle n'est pas morte. Elle a eu la chance de tomber dans une benne remplie de polystyrène et de cartons. Mais c'est vrai, cet événement m'a servi d'électrochoc. Il y a eu un *avant* et un *après*. Une renaissance. J'ai recouvré la vue et j'ai découvert enfin le visage du bonheur. C'était celui de ma mère qui, dans cette benne, continuait à me tendre la main.

*

* *

Nicolas Berger referma son téléphone portable et le posa sur sa poitrine. Allongé sur son lit de camp, il regarda le plafond de toile de la tente. La voix de sa mère résonnait encore dans sa tête. Cela lui faisait du bien. Comme chaque fois, elle avait téléphoné pour

ne rien dire, mais comme chaque fois, ses quelques mots l'emplissaient de joie.

Paradoxalement, les images violentes de ses dix derniers jours vécus dans l'enfer de Bam défilèrent dans son esprit, lui rappelant, une fois de plus, de savourer chaque instant de bonheur quand il se présentait. Loin de noircir ses pensées, ces visions de larmes, de cris et de souffrances, les accompagnaient, au contraire, vers une sérénité mature.

La mission de *France Aide* en Iran s'achevait ce soir et, le lendemain, il savait qu'il s'envolerait avec ses compagnons pour un autre pays. Il pensa à la phrase de Spinoza : « La sagesse est une méditation, non de la mort, mais de la vie », et se dit, pour la énième fois, qu'il lui fallait agir et respirer à pleins poumons.

En caleçon, une serviette autour du cou, Pedro s'approcha.

— Alors ? Qu'as-tu décidé ? questionna-t-il.

Le Français sortit de ses pensées. Il décocha un clin d'œil à son collègue en souriant.

— J'ai bien réfléchi, répondit-il. Finalement, je...

La sonnerie de son portable l'interrompit. Il se redressa, prit la communication en s'excusant :

— Un SMS.

Il le fit défiler à l'écran. Pedro s'assit en face de lui et patienta. En voyant le visage de son compagnon se figer, il comprit qu'on lui annonçait une mauvaise nouvelle.

— Qu'y a-t-il ?

Berger ne sembla pas l'entendre. Il lisait et relisait le texte. Des dizaines de questions se bousculaient dans sa tête, entrecoupées d'un incessant Pandémonium.

— Que se passe-t-il ? insista Pedro.

Nicolas leva enfin les yeux vers lui.

— Je ne sais pas... Un ami... Il m'appelle à l'aide.

— C'est grave ?

L'esprit embrumé par ses interrogations, le Français n'entendit pas son collègue.

— C'est étrange, marmotta-t-il, j'ai l'impression d'avoir déjà vécu ça avant...

— Ça, ça n'a rien d'étrange, ça arrive à tout le monde. Mais ton ami, qu'est-ce qu'il a ?

Nicolas tendit le combiné à son compagnon. Ce dernier reprit le texte depuis le début et le lut :

— Salut Nic. J'ai besoin de toi, de toute urgence. Quelqu'un cherche...

*

* *

Jomo Kenyatta International Airport. Nairobi. Kenya.

— ...à me nuire. J'ai des hallucinations, mais je ne suis pas fou. J'ai l'impression que ce quelqu'un est tapi dans l'ombre, près de Jua Tembo, qu'il a trouvé le moyen de m'ensorceler et qu'il me manipule. Je ne sais pas qui il est,

ni comment il fait, et j'ai besoin d'aide pour le découvrir. Il faut que tu viennes, rapidement, sinon... J'ai reçu des menaces de mort. Il me dit qu'il me reste six jours à vivre. Je crois que je vais devenir dingue. Dépêche-toi. Je t'en supplie. Je t'attends. Brice.

Nicolas Berger relisait le texte de son ami pour la cinquième fois depuis qu'il était descendu de l'avion. Il traversait le hall des arrivées de l'aéroport international et se dirigeait vers les taxis.

— Nic ! Nic !

Le Français sursauta. Il eut à peine le temps de se retourner. Il se trouva nez à nez avec une jeune et jolie blonde qui lui souriait. Elle était vêtue d'un short kaki, ressemblant tellement à une minijupe qu'il en était presque indécent, et d'un débardeur beige qui moulait une poitrine généreuse dont la tenue avait visiblement remis en cause l'intérêt d'un sous-vêtement.

Berger resta sans voix devant cette créature de rêve. Il regarda naïvement autour de lui, se demandant si quelqu'un d'autre s'appelait Nic,

puis son regard balaya la silhouette sculpturale de l'inconnue, depuis ses jambes qui semblaient interminables jusqu'à son visage dont la finesse des traits était une quintessentielle gageure.

Finalement, son attention se porta sur ses yeux ; car ces deux aigues-marines, aussi pures qu'un lagon tropical, ravivaient peu à peu sa mémoire. Alors, cherchant à approfondir ses souvenirs, il dévisagea la jeune femme et découvrit, sur sa joue, la petite cicatrice en forme de croissant de lune.

— Alice ! s'écria-t-il soudain. Comme tu as changé !

— La dernière fois que tu m'as vue, j'avais à peine quatorze ans.

Ils se dévoraient du regard. Lui, n'en revenait pas d'avoir laissé une gamine et de découvrir une femme aussi belle. Elle, savourait le plaisir de retrouver l'homme de ses rêveries les plus intimes.

— Alors ?! s'exclama-t-elle. Tu ne me serres pas dans tes bras ?

Berger l'enlaça, tout d'abord doucement, intimidé par sa beauté et son charisme. Puis, la seconde suivante, lorsqu'il sentit son corps vibrant contre le sien, un indicible émoi l'envahit. Quelque chose d'animal, un excitant vertige, en équilibre entre bonheur et plaisir. Instinctivement, il l'étreignit plus fort. Le visage enfoui dans ses cheveux, il ferma les yeux et s'enivra de son parfum. Plus rien ni personne n'existait autour de lui. Il en eut presque honte. Quelle était cette force incontrôlable qui s'était emparée de lui ? Il était bien incapable de le dire. Heureusement, la voix d'Alice vint le déculpabiliser.

— Est-ce que tu savais que j'ai toujours été amoureuse de toi ? chuchota-t-elle à son oreille.

Nicolas sentit son cœur s'emballer. La femme la plus belle du monde, blottie dans ses bras, était en train de lui faire une déclaration.

Elle recula lentement son visage et plongea ses yeux dans les siens.

— Non, répondit-il, penaud.

— Menteur.

Il sourit, puis l'embrassa longuement. Ce baiser avait un goût d'éternité. Il sentait les mains d'Alice agrippées à ses cheveux et il pria pour qu'elles ne le libèrent plus. Lorsqu'ils décollèrent enfin leurs lèvres, ce fut pour unir leur regard.

— ça faisait tellement longtemps que j'en avais envie ! confia la jeune femme.

Berger lui caressa tendrement le dos.

— Moi, ça ne fait pas longtemps, mais j'en avais tellement envie ! plaisanta-t-il.

Elle laissa échapper un petit rire cristallin. Nicolas l'écarta légèrement de lui pour l'admirer de nouveau.

— J'ai vraiment beaucoup de chance, ajouta-t-il en lui décochant un clin d'œil.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers l'extérieur.

— Pas autant que moi ! Allez, viens, on nous attend.

Ils sortirent de l'aéroport. Elle appela un taxi. Ils s'installèrent sur la banquette arrière avec leurs sacs.

— Wilson Airport, lança-t-elle au chauffeur.

Quand elle se tourna vers Nicolas, son sourire s'était évanoui.

— Mon père nous attend là-bas avec le *Beev'*, expliqua-t-elle.

Berger repensa également à Brice. Son visage s'assombrit. Il n'oubliait pas qu'il était là pour lui et se rappela qu'il avait réservé un avion privé pour se rendre à Jua Tembo.

Alice dut deviner ses pensées car elle ajouta :

— J'ai décommandé ton avion-taxi.

— Comment ça ? s'étonna Nicolas. Tu savais ?

— Je suis arrivée depuis plus de deux heures.

— Tu es arrivée ?! Tu es arrivée d'où ? Oh la la ! Je ne comprends plus rien !

— Je travaille en Australie depuis un an. J'arrive de Sidney. Tu me suis ?

— Pour l'instant, oui.

— Bon. J'ai rejoint mon père à Wilson et c'est lui qui m'a dit que tu avais réservé un avion-taxi pour Jua Tembo. Alors, je l'ai

décommandé et je suis revenue à JKIA pour t'accueillir.

— Mais lui, comment il savait ?

— C'est un de ses amis qui a enregistré ta réservation.

— Hum, je comprends mieux.

— Oui, d'autant plus que mon père a déjà fait une navette hier soir pour Victor et Enzo.

Berger leva un sourcil étonné. Pour que Brice dérange tous ses amis et les fasse venir d'aussi loin, il fallait que la situation soit grave.

— Il les a appelés aussi ?

— Oui. Ils ont reçu le même message que moi... enfin, que nous, j'imagine...

Nicolas sortit son téléphone. Il l'alluma, fit défiler le texte sur l'écran.

— Oui, c'est le même, reconnut la jeune femme.

Elle posa sa main sur celle de son ami et la serra nerveusement.

— Je suis inquiète. Brice n'est pas homme à se laisser intimider par quoi que ce soit.

— Je sais.

Ils se turent un instant, perdus dans leurs pensées. Nicolas entendait dans les profondeurs de son crâne, le rythme d'un tam-tam naissant, dont chaque coup martelait une syllabe de Pandémonium. Alice regardait le paysage défiler sans vraiment le voir. Le taxi remontait Langata Road en direction de Wilson Airport.

— Et tout ça ne m'inspire rien de bon, continua Berger. J'ai essayé de joindre ton frère au téléphone : impossible de l'avoir.

— C'est normal, il a détruit son portable.

— Quoi ?!

— Il a détruit son portable. D'après mon père, c'est...

Elle cherchait ses mots. Ce qu'elle avait à dire était visiblement difficile.

— ...ça fait froid dans le dos, poursuivit-elle. Je te jure, Nic, il se passe là-bas des choses vraiment bizarres.

— Pourquoi a-t-il détruit son portable ?

— Eh bien, au début, il a reçu des appels anonymes. Une voix lui disait que sa fin approchait.

— C'est de l'intimidation, quelqu'un qui...

— Oui, coupa-t-elle, mais cette voix appelait plusieurs fois par jour et s'ajoutait à tout ce qu'il endurait déjà.

— Il fallait contacter l'opérateur téléphonique pour savoir d'où provenaient ces coups de fil.

— C'est ce qu'a fait mon père.

— Et alors ?

Les yeux d'Alice se fixèrent sur ceux de son ami. Elle marqua une pause, puis dit d'une voix blanche :

— Personne n'a téléphoné à mon frère.

— Comment ça, personne ! Il y a forcément quelqu'un !

Elle secoua la tête.

— Non, l'opérateur est formel : aux moments où Brice a parlé à cette... voix, son téléphone n'était pas branché sur le réseau.

— Ils se sont trompés !

— Non, ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas se tromper. Tout GSM qui communique laisse des traces. Ils ont tout passé au crible. S'il y

avait eu communication, ils auraient trouvé quelque chose.

— Mais alors, comment est-ce possible ?

— Brice est persuadé d'avoir été envoûté.

— Quelle connerie !

Alice jeta un regard inquiet vers le chauffeur. Mais celui-ci, concentré sur la circulation, ne semblait prêter aucune attention à leur conversation.

— Ne parle pas ainsi, Nic. Nous sommes dans un pays où l'on respecte la culture et les croyances tribales. D'après mon père, Brice voit des choses qui n'existent pas, et apparemment, il entend aussi des voix là où il n'y a que le silence.

Berger se recula soudain dans la banquette. Pandémonium fit vibrer ses tympans en passant d'une oreille à l'autre. Et s'il avait été envoûté, lui aussi ? Personne ne l'avait jamais menacé de mort, mais ce mot résonnait en lui depuis des années sans qu'il ne sache pourquoi.

— Il y a forcément une explication, continua Alice. Mon père pense plutôt que Brice a été hypnotisé par quelqu'un qui lui veut du mal.

— Hypnotisé ?

— Oui, ça expliquerait le fait qu'il entende son téléphone sonner et des voix qui lui parlent. Son portable n'y serait pour rien, tout se passerait dans sa tête.

— Et ce qui expliquerait aussi pourquoi aucune communication n'a été enregistrée par l'opérateur...

— Brice a finalement penché, lui aussi, pour cette hypothèse. Et c'est pour ça qu'il a détruit son portable.

— Oui, je comprends.

Le taxi venait de passer le poste de sécurité du petit aéroport et s'arrêta enfin devant l'entrée principale. La voix du chauffeur les fit sursauter :

— Wilson Airport !

Alice lui tendit deux billets.

— Gardez tout ! lança-t-elle en s'extirpant du véhicule à la suite de Nicolas.

— Merci m'dame, bon voyage ! répondit l'Africain.

Elle rejoignit son ami et passa le bras autour de sa taille pour l'accompagner dans le hall où les attendait Eric Tannoy.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je suis content de te revoir, mon grand, fit le père d'Alice.

— Moi aussi, répondit Nicolas.

Le broussard nota le bras de Berger sur l'épaule de sa fille, puis, se tournant vers elle, lui dit :

— Je te dois cent dollars, à ce que je vois.

— Papa ! protesta Alice.

— Tes affaires de cœur vont me coûter cher !

— Papa, ça suffit !

— Eh bien quoi ? Tu ne lui as pas dit ?

Sa fille souffla de dépit.

— On a sans doute mieux à faire que ces bêtises-là, tu ne crois pas ! râla-t-elle. Brice nous attend et a besoin de nous.

Eric Tannoy repensa à son fils. Il retrouva aussitôt son sérieux.

— Tu as raison, suivez-moi.

Il descendit vers une deuxième salle, plus petite, où attendait un homme.

Berger se pencha vers Alice et lui demanda à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu ne m'as pas dit ?

— Oh, des enfantillages, comme d'habitude, répondit-elle également à voix basse. Il avait parié cent dollars que tu ne t'intéresserais pas plus à moi aujourd'hui qu'autrefois.

Nicolas se contenta de sourire et déposa un baiser sur son front.

— Venez, les enfants, fit Eric Tannoy en ouvrant la porte de la salle vitrée, je vais vous présenter quelqu'un.

L'homme qui attendait là s'avança vers eux. C'était un noir, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'habits colorés et paré de breloques en tous genres.

— Le docteur Mbalamwezi, reprit-il. Il va nous accompagner à Jua Tembo pour ausculter Brice.

— Pourquoi lui ? demanda Alice.

— Parce que Monsieur Mbalamwezi est sorcier hypnotiseur, répondit son père. Le meilleur sorcier hypnotiseur du Kenya.

Chapitre

8

Caroline Tannoy prenait le thé en compagnie de Joseph à l'ombre des acacias. Près d'eux, Loomy, Isaac et Daphne gambadaient, allant d'un arbre à l'autre, découvrant leur fragrance, comparant le goût de leurs feuilles. Les trois inséparables éléphanteaux étaient toujours heureux de passer l'après-midi en brousse. Ces longues promenades étaient l'occasion, pour eux, de retrouver la vraie nature, celle où ils redécouvraient instinctivement les gestes de leurs ancêtres.

À Jua Tembo, on savait que le retour de ces jeunes éléphants à la vie sauvage était une étape délicate. Il était donc important qu'ils s'habituent progressivement à ce nouvel environnement. D'ici quelques mois, viendrait l'heure du premier contact avec leurs congénères. Si les éléphanteaux se rappelaient leur première famille, ils retrouveraient facilement leurs marques et l'adaptation au sein du groupe se ferait naturellement. En revanche, s'ils étaient trop jeunes au moment où l'homme les avait recueillis, leurs primo souvenirs s'étant effacés, ce contact risquait de faire naître des craintes, voire des angoisses.

Heureusement, Karibu, la matriarche à qui l'on confiait les éléphanteaux, était tendre, protectrice et dotée d'un savoir-faire consommé. Lorsque les petits s'approchaient de son groupe, elle ordonnait aux adultes de se coucher avec elle afin de rassurer les nouveaux venus. Elle émettait alors des vibrations amicales, de légers ronflements, pour les inviter à la rejoindre et, quelques heures plus tard, les

jeunes éléphants repartaient, heureux, avec leur nouvelle maman.

Cependant, ce jour-là, Caroline regardait ses petits protégés sans vraiment les voir. Ses pensées étaient occupées par d'autres problèmes.

Joseph dut s'en apercevoir car il dit :

— Brice va guérir, m'ame Tannoy, ne vous tourmentez pas.

Elle se tourna vers lui. Son visage s'éclaira d'un sourire forcé.

— Merci, Jo.

— Vous verrez, ce Mbalamwezi est connu dans tout le Kenya. Aucun sortilège ne lui résiste.

Au même moment, un bruit de moteur résonna. Joseph et sa patronne levèrent les yeux. Ils aperçurent au loin la silhouette du De Haviland Beaver.

— Rentrons, décida Caroline.

*

**

Le grand salon de la famille Tannoy était tel que Nicolas Berger l'avait connu six ans plus tôt. La longue table de bois massif et ses chaises de saloon, le piano à queue, le bar et ses banquettes en rotin, rien n'avait bougé. Ou plutôt presque rien. Sur les murs, de nouvelles photographies de chacals, de dik-diks et de civettes avaient rejoint celles, plus anciennes, des lions, des léopards et des éléphants.

Lorsque Nicolas et Alice aperçurent Brice, dans un coin de la pièce, leurs mains se crispèrent l'une dans l'autre. Son visage, inexpres-sif, ressemblait à celui d'un automate. Ses yeux, creusés par la fatigue, perdus dans le vague, ne cillaient pas. Assis dans un rocking-chair, il se balançait avec la régularité d'un métronome.

Installée dans une banquette, près de lui, Jane Cutlar lisait un magazine. Quand elle aperçut sa petite-fille, son regard s'illumina.

— Alice ! s'écria-t-elle en se levant.

La jeune femme courut vers sa grand-mère et la prit dans ses bras.

— Mamie !

Elles restèrent un moment joue contre joue, à partager leur bonheur puis, Jane desserra bientôt son étreinte pour admirer sa petite-fille.

— Tu es rayonnante !

Elle vit Berger qui s'était approché et l'attrapa par la nuque.

— Nicolas, mon petit, je suis contente que tu sois là, toi aussi.

Elle l'embrassa, demandant à voix basse :

— Qui est l'homme qui est derrière vous ?

— Un sorcier hypnotiseur, murmura le Français.

La vieille femme dévisagea le marabout d'un air méfiant. Eric Tannoy, qui n'avait pas entendu ses propos, crut bon de devoir présenter son invité :

— Bonjour Jane, je vous présente le docteur Mbalamwezi. Il est là pour ausculter Brice.

— Docteur ? reprit sa belle-mère, sceptique.

— Oui, euh... enfin, plus exactement hypnotiseur, corrigea Eric. Je l'ai fait venir pour vérifier si Brice n'est pas sous l'emprise d'un pouvoir hypnotique.

*

* *

— Toute cette histoire est bizarre, dit Enzo Poli. Je suis de l'avis de Monsieur Tannoy : Brice a été drogué ou hypnotisé.

— Arrêtez avec vos histoires d'envoûtement ! râla Victor Troendhal. Brice a tout simplement pété les plombs, voilà la vérité. Son père s'imagine des trucs abracadabrants parce que c'est plus facile de se dire que son fils est envoûté plutôt que complètement barge...

— Chéri ! protesta Cathy, Brice est ton ami, tu ne peux pas parler comme ça !

— Brice est mon pote et restera mon pote, ça ne change rien à l'affaire, mais il faut être

un minimum réaliste et analyser tout ça avec objectivité.

— Et cette cuillère qui était perdue dans la cuisine et qu'il a retrouvée ici ?

— Cette cuillère ne prouve rien. Il peut très bien l'avoir prise lui-même et ne plus s'en souvenir.

Enzo, Victor et sa femme étaient dans la grotte aux chauves-souris. Ils en avaient inspecté les moindres recoins, contrôlé chaque pierre, à la recherche d'un indice, en vain.

L'Italien secoua la tête.

— J'ai du mal à imaginer Brice perdant la raison. C'est celui d'entre nous qui avait la vie la plus paisible, la plus saine. Pas de stress, pas de cadence infernale ; rien que la nature et les animaux ; bref, un quotidien réglé comme du papier à musique, le même depuis sa naissance.

— Ouais, admit l'Anglais, sur ce fait, on est d'accord, mais si on accrédite la thèse de l'envoûtement, comment peux-tu expliquer que quelqu'un veuille lui nuire ? Brice n'a aucun ennemi. Quel serait le mobile ?

— Peut-être des braconniers, se risqua Cathy.

— Oui, ce n'est pas bête, approuva Enzo. Ils régleraient ainsi leurs comptes avec Monsieur Tannoy en s'en prenant à son fils.

Victor pouffa :

— Foutaises ! Cette hypothèse ne tient pas la route ! Les braconniers ont autre chose à foutre. Ils sont payés pour faire leur sale boulot, ils le font, point barre. Si quelqu'un se met en travers de leur chemin, ils le descendent. Ce ne sont pas des types qui se posent des questions. Ils se rient des Rangers, alors les Tannoy, tu penses !...

Le silence revint entre les trois amis. Ils sortirent de la grotte, perplexes.

Un vrombissement résonna au loin. Dans le ciel, un appareil renvoya un rayon de soleil.

— Le Beev, fit Enzo.

— Je suis curieuse de voir ce que va pouvoir faire le sorcier, ajouta Cathy.

— J'ai ma petite idée là-dessus, railla son mari avec un sourire en coin. Avant de rentrer

à Jua Tembo, j'aimerais bien aller inspecter la cabane et les abords de la cascade.

*

* *

Le sorcier avança vers le jeune homme pour l'observer. Imperturbablement, ce dernier continuait de se balancer. Mbalamwezi approcha son visage du sien, mais Brice garda le même regard vide, complètement indifférent à ce qui l'entourait, comme si le grincement régulier de son rocking-chair l'enfermait dans un monde intérieur. Ce genre de monde où l'on tourne en rond, indéfiniment, sans jamais trouver la sortie.

Le marabout décida de rompre le charme en bloquant la course du fauteuil. Le grincement cessa, Brice tressaillit. Il fixa l'homme de ses prunelles sans fond et dit :

— Il est là... près de moi... Je le sens... Il est tout près...

Soudain, Mbalamwezi se mit à crier. Lui, l'hypnotiseur, n'arrivait plus à s'arracher du regard de son patient. Prisonnier, comme une mouche d'une toile d'araignée, il luttait de toutes ses forces pour se soustraire de cette emprise sans y parvenir. Puis, des visions de cauchemar commencèrent à envahir son esprit. Un monstre noir, de forme humaine, au front doté d'une corne annelée, semblait l'attendre dans un interminable couloir obscur. Instinctivement, il recula, lâcha le rocking-chair. Le fauteuil reprit sa course et les yeux de Brice repartirent dans le vague, libérant ainsi ceux du sorcier. Le visage tourmenté par l'épouvante, la bouche grande ouverte sur un cri qui n'arrivait pas à sortir, Mbalamwezi fit un bond en arrière. Il recula et trébucha contre une chaise. Lorsqu'il se releva, ses jambes tremblaient, les traits de son visage, secoués de spasmes, se déformèrent en un rictus qui n'avait plus rien d'humain. Il quitta la pièce en courant, renversant un guéridon sur son passage.

— Le démon ! parvint-il finalement à hurler. Il est revenu ! Akuj est en lui !

Tout le monde avait suivi du regard la fuite hystérique du sorcier. Un sentiment de perplexité, de malaise flottait dans l'esprit de chacun. Jane Cutlar frissonna puis, se tournant vers son gendre, dit :

— Sorcier hypnotiseur, hein ?...

Eric Tannoy, encore sous le choc, ne répondit pas. Ce fut sa fille qui intervint :

— Peu importe. Que cet homme soit incompetent ou qu'il soit tombé sur une force trop puissante pour lui, ce n'est pas notre problème. C'est Brice qui m'inquiète...

Elle se pencha vers son frère. Puis, tandis qu'elle bloquait la course de son rocking-chair avec le pied, elle prit son visage entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

Le jeune homme tressaillit légèrement, ses yeux s'arrondirent, mais ses traits restèrent tendus. Un peu comme un guetteur qui a repéré un point à l'horizon.

Face à lui, Alice était impassible. Elle caressait tendrement les joues de son frère avec ses pouces et murmurait d'une voix douce :

— Tu n'as plus rien à craindre, je suis là. Plus personne ne pourra te faire de mal. Fais-moi confiance. Libère-toi de tes angoisses, laisse-les partir. Loin d'ici. Sens ma force qui t'envahit. Sens-la. Tu n'es plus seul, je suis avec toi. Nous sommes tous là avec toi...

Au même moment, Caroline Tannoy, Enzo Poli, Victor et Cathy Troendhal pénétrèrent dans la pièce. Les traits de Brice se détendirent, son regard devint mobile. Il balaya le visage de sa sœur, puis glissa vers celui de Nicolas, d'Enzo, de Victor et enfin de sa mère

Cette dernière laissa échapper un rire nerveux lorsqu'elle le vit enfin sourire. Il posa ses mains sur celles d'Alice et lui dit :

— Tu as réussi.

— Incroyable ! laissa échapper Jane.

Brice se leva et serra sa sœur dans ses bras. Caroline Tannoy fondit en larmes. Elle courut vers ses enfants et les étreignit.

— Mes amours ! souffla-t-elle entre deux sanglots.

Eric Tannoy caressa tendrement le dos de sa femme, passa sa main dans la chevelure de son fils.

— Bienvenue chez toi, fiston.

Chapitre 9

La surface ambrée des cocktails préparés par Alice et posés sur la table de nuit avait retrouvé sa planéité. Le silence était revenu dans la chambre. Seul, le souffle court et rapide des deux amants restait perceptible.

Allongé sur le lit, détendu, Nicolas admirait le corps de son amazone assise sur son ventre, sa poitrine aux rondeurs généreuses qui se soulevait doucement au rythme de sa respiration. Alice se pencha vers lui pour l'embrasser du bout des lèvres.

— C'était diablement bon, murmura-t-elle.

Le Français la serra contre lui.

— Personne ne m'a jamais fait l'amour comme ça, lui confia-t-il en plongeant son visage dans son cou.

Elle resta un moment recroquevillée sur lui, immobile, silencieuse, puis, dépliant sa jambe droite, elle vint s'allonger à ses côtés.

— Quel est ton secret ? demanda Nicolas.

Elle sourit.

— J'allais te demander la même chose.

— Arrête, je n'ai rien fait. J'étais tellement submergé par toutes ces sensations que je me suis laissé aller.

— C'est peut-être ça le secret de la vie : vivre la seconde qui se présente comme si c'était la dernière.

— Peut-être.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Quand je ne contrôle rien, j'ai toujours l'impression d'être trop court.

Alice éclata de rire.

— Quelle heure lis-tu ? demanda-t-elle en montrant son radio-réveil.

— Vingt-trois heures cinquante-six, répondit-il.

— Nous avons commencé à faire l'amour à vingt-deux heures vingt-deux, mon chéri.

— Tu... tu es sûre ?

— Absolument, rien que des deux, mon chiffre préféré...

Elle lui caressa les lèvres du bout du doigt.

— Et tu m'as fait jouir deux fois. Sans rien contrôler...

— C'est bien ce que je dis : tu as un secret.

Alice ne répondit pas. Collant sa joue sur son torse, elle ferma les yeux en soupirant d'aise.

— D'ailleurs, ton frère m'a toujours dit que tu avais un don, reprit-il.

Elle se redressa d'un bond, le regard soupçonneux.

— De quoi t'a-t-il parlé exactement ?

Nicolas sentit qu'il en avait trop dit. Ou pas assez.

— Oh, il ne m'a pas dit grand-chose. Ça remonte à plusieurs années. À l'époque, il m'avait fait comprendre que tu avais un don

pour communier avec les êtres vivants et leur donner de l'amour.

— Brice est un bavard, murmura-t-elle entre ses dents.

— De toute façon, après ce que tu as réalisé cet après-midi, ce don n'est plus un secret.

Alice fit la moue.

— Au dîner, continua Nicolas, tes réponses ont rassuré tout le monde, mais n'ont convaincu personne. L'amour d'une sœur pour son frère ne suffit pas à expliquer ce que tu as fait. Tout le monde a vu le sorcier échouer et s'enfuir terrorisé.

Devant le mutisme de sa compagne, Nicolas insista :

— Comment as-tu fait ?

Elle se laissa tomber sur son oreiller.

— Peu importe comment j'ai fait. L'important, c'est que Brice soit tiré d'affaire.

Alice sentait la curiosité de son compagnon éveillée. Elle savait que cette réponse ne lui suffirait pas. Elle laissa passer un nouveau silence, se préparant à une autre question.

— Mais je n...

Nicolas n'acheva pas sa phrase. Ce qu'il venait de voir sur le plafond de la chambre l'avait paralysé de peur. Cela ressemblait à une ombre furtive. Elle était apparue de nulle part, avait remonté toute la longueur de la pièce et disparu par la fenêtre. Ce n'était ni un lézard, ni une araignée, ni quelque animal nocturne. Cette *chose* n'avait aucun volume.

Alice se redressa brusquement. Elle aussi l'avait vue.

— Brice ! cria-t-elle en se levant.

— C'était quoi ? demanda le Français.

Elle enfila un short et un maillot.

— Je ne sais pas, mais Brice est en danger !

— En danger ?! répéta Nicolas en s'habillant précipitamment. Pourquoi, en danger ? Comment ça, en danger ?

— Suis-moi !

La chambre de Brice était vide. La fenêtre bâillait sur la nuit, les rideaux pendaient vers l'extérieur.

— Vite ! cria Alice en s'élançant vers l'ouverture.

Nicolas attrapa une lampe torche sur le bureau et lui emboîta le pas en alertant la maisonnée :

— Au secours ! À l'aide !

Ils sautèrent par la fenêtre, puis se mirent à courir sans vraiment savoir où ils allaient. Un cri retentit au loin.

— Par là ! fit Alice.

Nicolas alluma sa lampe. Tous deux foncèrent en direction de l'appel. Le Français reconnaissait le chemin. C'était celui qui menait à Kiu et, plus loin, à la grotte aux chauves-souris.

Ils allaient s'enfoncer sous les frondaisons quand, là-bas, derrière eux, une femme hurla.

« Madame Tannoy, pensa Nicolas. Au moment où elle croit que tout est fini, la voilà qui replonge en plein cauchemar... »

À Jua Tembo, toutes les pièces s'éclairèrent une à une et des silhouettes apparurent dehors. Des faisceaux de lampes balayèrent la nuit.

Le Français dirigea le sien vers l'orphelinat pour signaler leur position.

— Par ici ! hurla-t-il.

Puis il s'élança à la suite d'Alice sur le sentier de Kiu. La jeune femme courait vite, sa condition physique était parfaite. Malgré tous ses efforts, Nicolas n'arrivait pas à la rattraper. Seul, le faisceau de sa lampe, accrochant par moments la silhouette de la Kényane, lui permettait de ne pas perdre sa trace.

Ils passèrent devant Kiu, la grotte aux chauves-souris, puis continuèrent sur un chemin de roche qui montait fortement. Le Français ne sentait plus ses jambes. Les muscles de ses cuisses commençaient à se durcir. Il serra les dents, s'aidant de ses mains pour s'appuyer sur les rochers.

Devant lui, Alice grimpait avec aisance. Elle le distançait peu à peu. Brice hurla encore. Des cris d'épouvante, puissants, interminables. Nicolas redoubla d'efforts. Son souffle était rauque. Ses genoux lui faisaient mal. À présent, Alice avait disparu au détour du chemin. Les hurlements de Brice furent soudain plus proches et bientôt entrecoupés de paroles

:

— Va-t'en ! Au secours ! Va-t'en ! Tu ne m'auras pas ! Va-t'en !

Le Français atteignit enfin un plateau rocheux. À la limite de l'asphyxie. Courbé, une main sur un genou, reprenant péniblement sa respiration, il éclaira l'espace devant lui et découvrit au loin la Kényane qui courait. Un bruit de fond résonnait dans la nuit, un grondement régulier comme celui d'une chute d'eau. Rien de comparable avec la légère musique de Kiu. À en juger par l'épaisseur de son timbre, cette chute-là devait dérouler d'impressionnants rapides.

Malgré tout, les cris de Brice étaient clairs. Puisant dans ses ultimes réserves, Nicolas repartit. Le terrain, bien qu'irrégulier, avait perdu toute sa déclivité et cela lui permit de trouver un second souffle. Une centaine de mètres plus loin, Alice s'était arrêtée devant un acacia.

— Il est là ! criait Brice. Attention, il est là !

Sa voix, toute proche à présent, venait d'en haut. Quand Nicolas rejoignit la Kényane, il dirigea son faisceau vers le faite de l'arbre où

il aperçut son ami. Perché sur une branche, il hurlait, totalement apeuré, en faisant de grands gestes :

— Partez ! Fuyez ! Il est là ! Il va vous tuer !

— Calme-toi, fit Alice, il n'y a que nous ici.

Nicolas éclaira les abords de l'arbre d'un mouvement circulaire et ajouta :

— Regarde, tout est désert. Il n'y a rien à craindre.

— Là ! Là ! Regardez ! derrière vous !

Brice pointait du doigt l'endroit en question, complètement hystérique. Alice et Nicolas se retournèrent, mais ne virent rien.

— Ici ! Attention ! Non, là ! continua le Ké-nyan en montrant un être invisible. Il tourne autour de vous ! Il va vous tuer ! Il va vous tuer !

Le Français sentit un frisson lui glacer l'échine. Nerveusement, il fit un tour complet sur lui-même en éclairant les alentours.

— Tu vois quelque chose ? chuchota-t-il à l'attention d'Alice.

— Non, mais je sens une présence...

Une montée d'adrénaline compressa le cœur de Nicolas. Il tourna la tête dans tous les sens à la recherche de cette *présence*. Une indicible peur commençait à l'envahir.

— Il va vous..., continuait Brice.

Il s'interrompit. Alice leva la tête vers lui et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Il s'en va, répondit-il stupéfait. Il t'a reniflé, puis il est parti.

Il descendit lentement de son arbre et s'avança, rassuré, vers sa sœur. Il allait la prendre dans ses bras quand, brusquement, il se figea devant elle en hurlant. Un hurlement terrifiant, déformant son visage en un masque torturé. Les yeux écarquillés, la bouche démesurément béante, Brice recula d'un pas, puis asséna un coup de pied puissant dans le ventre de sa sœur avant de s'enfuir à l'autre bout du plateau.

Nicolas rattrapa Alice dans ses bras.

— ça va ?

La jeune femme acquiesça.

— Il est complètement fou ! fit le Français en aidant sa compagne à se remettre debout.

— Faut le rattraper !

Ils s'apprêtaient à s'élaner à sa poursuite lorsque Brice poussa de nouveaux cris. Il s'était arrêté et pivotait sur lui-même, semblant faire face à un adversaire invisible qui tournait autour de lui.

— Fous l'camp ! disait-il. Dégage !

Nicolas et Alice s'approchèrent de lui, les yeux rivés à cette scène étrange.

— Calme-toi, Brice, il n'y a rien autour de toi !

À peine venait-elle d'achever sa phrase que son frère fut projeté d'un mètre en arrière, comme s'il avait reçu un coup dans le ventre. Plié en deux, les mains sur l'abdomen, il hurlait de douleur.

La lune apparut entre les nuages, écrasant les ombres du plateau, baignant l'espace d'une lumière irréaliste. Nicolas continuait d'éclairer son ami et les alentours, mais il devait se rendre à l'évidence : ce dernier était seul. Il le vit soudain reculer encore sous un inexplicable

coup de boutoir. Cette fois, les hurlements de son ami le figèrent. À moins que ce ne soit la vision du sang qui coulait sur ses mains.

— Brice ! hurla Alice en s'élançant vers lui.

Cependant, elle n'eut pas le temps de l'atteindre. Victime de nouvelles attaques, courtes et répétées, il recula d'une dizaine de mètres. À chaque pas, on avait l'impression qu'il allait s'effondrer, mais chaque coup le redressait, le repoussant inexorablement vers le bord du plateau, là où le vide l'attendait. Son ventre et ses mains étaient en sang. Ses cris résonnaient sur le plateau avec une profondeur abyssale, ponctués par le bruit écoeurant d'entrailles que l'on transperce. Son regard s'était ouvert sur une dimension de terreur telle que l'on y pouvait lire la détresse résignée du condamné à mort.

Nicolas, incapable de faire le moindre geste, vit Alice se précipiter vers son frère et lui attraper la main. Brice continuait d'être secoué par cette force inconnue sans que sa sœur ne puisse l'arrêter. Au moment où elle voulut saisir son autre main, un dernier coup lui fit

lâcher prise et projeta le jeune homme dans le vide.

— Briiiiiice ! cria-t-elle.

Caroline et Eric Tannoy, Victor, sa femme, Enzo et Joseph, arrivèrent sur le plateau et cherchèrent Brice du regard. Découvrant Alice, allongée au bord du précipice, ils craignirent soudain de comprendre. Ils assaillirent Nicolas de questions, mais il était incapable d'articuler la moindre réponse. Les bras ballants, les yeux écarquillés, fixés sur un plateau vide, il revoyait défilier en boucle l'épouvantable mise à mort de son ami.

— Que s'est-il passé ? lui demanda encore Caroline en le secouant. Où est Brice ?

Mais la réponse vint d'ailleurs. Là-bas, Alice se redressa et plongea dans le vide.

Chapitre 10

Les rayons rasants du soleil embrasaient la cataracte d'Utaya, dissipant peu à peu les affres de la nuit. Des plongeurs exploraient sans relâche les abords de la chute, à la recherche du corps de Brice Tannoy. Sur la berge, l'inspecteur Bakari, de la police criminelle de Nairobi, achevait d'interroger les témoins.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, disait-il en se grattant le crâne, vous dites que vous teniez la main de votre frère au moment où il a été projeté dans le vide...

Alice, enveloppée dans un peignoir, avait attaché ses cheveux en queue de cheval. Son visage était dur, son regard froid ; une façade totalement maîtrisée pour ne pas craquer et mieux soutenir les siens.

— Oui, répondit-elle.

— Et vous n'avez pas « senti » cette créature invisible près de vous ?

— Non. C'était comme si elle était « vide » pour moi, mais bien réelle pour mon frère.

Le policier esquissa une grimace de perplexité. Il ouvrit la bouche, puis se reprit. Une question le hantait, mais il hésitait encore à la poser. Pour une raison qu'il ignorait, cette jeune femme l'impressionnait et il craignait sa réaction. Finalement, son instinct de flic eut raison de sa réserve :e projeter lui-m

— Pensez-vous qu'il soit possible que votre frère, sous l'influence d'une drogue, ou d'un pouvoir hypnotique, ait imaginé cet « agresseur », au point de ressentir ses assauts, et de se projeter lui-même dans le vide ?

Alice inspira profondément. La révolte et l'énervement commençaient à l'envahir.

— Vous écoutez lorsqu'on vous parle, inspecteur ? demanda-t-elle, cinglante.

Puis, sans laisser à Bakari le temps de répondre, elle poursuivit :

— Je vous ai dit tout à l'heure que mon frère se vidait de son sang. Cette « créature » l'avait éventré et ses mains étaient maculées. Ça aussi, il l'a imaginé ?!... Monsieur Berger et moi avons assisté à sa mise à mort. Nous aussi, nous l'avons imaginée ?!... Inspecteur, avez-vous déjà entendu le bruit d'entrailles que l'on déchire ?...

Un long silence succéda aux paroles de la jeune femme. Le policier ne parvint pas à soutenir son regard. Il se racla la gorge avant de reprendre :

— Je suis conscient que mes questions ne font que raviver votre douleur, mais j'essaie de comprendre. D'un côté, mon esprit rationnel de policier rejette cet invraisemblable scénario, et de l'autre, je...

Il se tut. Ses yeux devinrent mobiles, comme si les démons de l'Afrique profonde roulaient sous ses paupières.

— Et de l'autre ?... répéta Eric Tannoy qui avait surpris son trouble.

Le regard de l'inspecteur se fixa brusquement sur le sien.

— Avez-vous déjà entendu parlé d'Akuj ? demanda-t-il d'un air grave.

Au loin, un éléphant barrit. À l'écoute de ce nom, un frisson parcourut les épaules de tous ceux qui avaient assisté à la fuite du sorcier hypnotiseur. Ses dernières paroles émergèrent soudain de leur mémoire : « Le démon ! Il est revenu ! Akuj est en lui ! ».

— Nous vivons dans un monde moderne où la technologie a balayé les vieilles croyances, reprit Bakari, mais il y a encore sur terre beaucoup de mystères qui perdurent...

Nicolas, comme ses amis, brûlait d'envie d'en savoir plus sur cet Akuj ; mais, comme pour eux, la peur d'en savoir trop le paralysa.

Finalement, personne ne sut qui était cette créature, car un plongeur appela :

— Par ici ! Il est là ! Il est coincé sous les racines de cet arbre !

Ces paroles assommèrent Caroline Tannoy. Elle tomba en sanglots dans les bras de sa mère. Eric les enlaça et les garda contre lui.

Là-bas un deuxième, puis un troisième plongeur vinrent aider le premier et, quelques secondes plus tard, ils remontèrent le cadavre de Brice à la surface. Sa peau était blanche, presque bleue, sans doute exsangue. Une bâche fut installée sur la berge. Les policiers y déposèrent le cadavre. Il était recroquevillé dans une position fœtale. Son regard grand ouvert était figé en une expression de terreur. Insoutenable.

Un policier prit des photos, puis Bakari s'approcha du corps, s'accroupit devant. Il enfila des gants en latex et tenta d'écarter les cuisses du ventre de Brice. Quelque chose semblait enfoncé dans son abdomen. C'était brun, presque noir, légèrement conique, pointu et courbe.

L'inspecteur saisit l'étrange objet et le tira. Puis, le plaçant devant ses yeux, il le tourna entre ses doigts pour l'observer. C'était une corne annelée d'une vingtaine de centimètres

de long. Les témoins de la scène s'étaient figés à la vue de cette incroyable découverte. Ils suivaient ses gestes avec attention. Personne ne disait mot. De multiples questions se bousculaient à présent dans leur esprit.

L'inspecteur Bakari brisa le silence. Son regard se fit grave, passa de l'un à l'autre, comme si ce qu'il allait révéler représentait une véritable épreuve.

— C'est la corne d'Akuj, finit-il par dire.

*

* *

Le vent soufflait en hurlant. Par moments, des nuages de poussière traversaient le village. La surface du lac Turkana renvoyait les reflets moirés de la lune montante. Au loin, des flamants roses prirent leur envol, se découpant en ombres chinoises sur la ligne volcanique de l'horizon.

Invités dans le cercle formé par les Turkanas, Eric Tannoy, Nicolas, Victor et Enzo regardaient danser une poignée de filles nubiles. Le sifflement du vent pour seule musique, elles sautaient sur place, droites et altières, alignées les unes à côté des autres, leurs seins remuant au rythme de leur pas. Les guerriers, peu intéressés par cette prestation, discutaient entre eux en riant bruyamment. Le corps scarifié et le visage orné d'implants d'ivoire, ils portaient une cape sombre et des plumes d'autruche ornaient leur chevelure lissée tirée en arrière. Les bracelets de cuir tressé et les couteaux qui pendaient à leur taille, ainsi que les sagaies et les boucliers posés près d'eux, rappelaient qu'ils étaient avant tout des bêtes de guerre et que, seule, la famine en avait fait des pêcheurs.

Bientôt, les jeunes filles cessèrent de sauter et se fondirent dans la nuit. Tout le monde se tut. Les sorciers entrèrent en action. Ils se différenciaient facilement des guerriers car ils portaient des ornements d'ivoire sur plusieurs

rangées autour du cou et leurs épaules étaient couvertes de peaux d'animaux.

Celui qui semblait en être le chef était assis près des invités, un grand sac de peau posé à côté de lui. Il traça un rond dans la poussière pour y lancer des cailloux et des bâtonnets en marmonnant des incantations. Inlassablement, il reprit ce geste, sous les regards respectueux de l'assemblée, tandis que ses confrères s'affairaient silencieusement autour du cercle des Turkanas en crachant sur le sol.

— ça pue ! murmura Victor. Qu'est-ce que c'est ?

— De l'ékériau, répondit Emerson, c'est une racine : ça éloigne les mauvais esprits et les ennemis.

Emerson Blake était un ami d'Eric Tannoy, un broussard d'origine américaine qui parlait le Swahili et le Turkana, un géant roux à la peau brûlée par des décennies de soleil et de *Johnny Walker*. Il connaissait tous les territoires sauvages du Kenya et de la Tanzanie ; et tous leurs habitants, hommes ou animaux, avaient déjà croisé sa route. Rien de ce qui se

passait dans ces contrées sauvages ne lui était inconnu et lorsque le patron de Jua Tembo l'avait questionné sur Akuj, il avait répondu :

— Si tu veux vraiment connaître l'histoire d'Akuj, il te faut rencontrer Ng'imorok, le sorcier turkana.

Toutefois, la route qui menait vers le grand lac n'était pas des plus simples. Les quatre amis avaient rejoint l'aérodrome poussiéreux de Lodwar, où Emerson les attendait avec un 4x4, puis remonté vers le village de Ng'imorok, à travers un enfer de cinquante degrés, exposés aux possibles attaques des Merille ou des Ngorokos. Emerson les avait prévus des dangers, il avait même prévu des armes automatiques en cas de coup dur. Cathy Troendhal était sagement restée à Jua Tembo. Alice, de son côté, serait bien partie au Turkana-land avec les hommes, mais elle avait préféré demeurer à l'orphelinat pour continuer à soutenir sa mère et sa grand-mère, et s'occuper des animaux.

Ng'imorok lança pour la dernière fois ses cailloux et ses bâtonnets, puis se tourna vers Emerson et dit, en Turkana :

— Je suis prêt.

— Nous sommes tous à ton écoute, répondit l'Américain.

Alors, le sorcier commença à narrer l'histoire d'Akuj. Sa voix était grave et rauque, il parlait lentement, marquant des pauses, permettant ainsi à Emerson de traduire ses propos :

« Il y a très longtemps, en des temps reculés où les peuplades du plateau vivaient en paix, où la sécheresse ne sévissait pas encore et où le gibier était abondant ; il était une vieille femme du nom d'Akuj. Elle habitait une hutte, à quelques milliers de pas d'ici, près du lac, seule, et vivait grâce aux offrandes des gens qu'elle aidait, car elle était connue dans tout le Turkanaland, et même au-delà, comme guérisseuse.

Lorsque les femmes avaient des grossesses difficiles ou perdaient régulièrement leur enfant à la naissance, elles venaient voir Akuj.

Cette dernière posait ses mains sur le ventre de la femme enceinte et, quelques mois plus tard, celle-ci accouchait normalement.

Cependant, après quelques années, les gens constatèrent que les enfants qui étaient nés ainsi développaient des aptitudes à faire le mal. Méchants, menteurs, sournois, agressifs, ils étaient tous calqués sur le même modèle, un peu comme s'ils avaient hérité d'un don maléfique. La rumeur populaire conforta ces inquiétudes et arriva à la conclusion suivante : Akuj était une créature du démon et avait transmis la puissance du Mal à ces enfants. La colère des gens s'enfla rapidement. Un soir, une délégation armée se rendit chez la vieille femme. On l'attrapa et on la brûla vive.

Les Anciens racontèrent qu'elle hurla si fort que sa voix résonna à la surface du lac pendant sept jours. Sa silhouette noire vacillant dans les flammes, son visage déformé, ses chairs brûlées jusqu'à l'os, Akuj continuait à cracher son venin, criant qu'elle se vengerait, même au-delà de la mort, et que ses descendants porteraient le Mal là où elle ne pourrait

le faire elle-même. Alors, dans le rougeoiement du bûcher, le crâne noirci de la sorcière s'ouvrit et une longue corne annelée sortit de son front.

Le jour suivant, tous ceux qui étaient nés grâce à la vieille femme firent une macabre découverte : la même corne annelée poussait sur leur front.

On les brûla, eux aussi. Ce fut horrible. Prendre la décision de brûler ainsi ses propres enfants détruisit des familles entières, mais il fallait agir vite si l'on ne voulait pas que ces démons, au sein des hommes, accomplissent la vengeance d'Akuj. »

Ng'imorok marqua une pause un peu plus longue que les autres et Eric Tannoy en profita pour demander :

— Cette histoire semble très ancienne. Comment peut-on affirmer qu'il ne s'agit pas d'une légende ?

Le sorcier tendit le bras vers son sac de peau et y plongea la main. Lorsqu'il la ressortit, il brandissait une corne annelée.

Un épais silence tomba soudain sur le village. Tous les yeux étaient fixés sur l'objet et personne n'osait briser l'inertie craintive qui s'était emparée du camp. Ce fut finalement Ng'imorok qui la rompit :

— Ce sac contient toutes les cornes des condamnés de cette époque.

Il tendit l'objet à Eric Tannoy qui l'observa un moment avant de le passer à Victor. Celui-ci l'examina attentivement et fit remarquer :

— Elle n'est ni noircie, ni calcinée.

— Non, répondit le sorcier. Quand mes ancêtres ont sorti les cornes des cendres, elles étaient intactes, comme si le feu n'avait pas eu de prise sur elles. Les corps des enfants et des hommes étaient devenus poussière, mais pas leurs cornes...

Les terribles images de la veille se bousculèrent dans la tête de Nicolas. Il revit Brice plié en deux sous les coups d'un invisible ennemi, le ventre sanguinolent, le regard épouvanté. Lorsque la corne passa enfin entre ses mains, il narra au sorcier les événements de la

nuit précédente et lui demanda ce qu'il en pensait.

— C'est Akuj, affirma Ng'imorok. Personne ne peut tuer le démon. Il a toujours existé depuis que le monde est monde et il existera toujours. Quelle que soit l'apparence qu'il revêt, visible ou invisible, il poursuivra son œuvre jusqu'à la nuit des temps...

Chapitre 11

La famille Tannoy et leurs hôtes étaient installés, silencieux et pensifs, autour d'une table basse, sur la terrasse. Quelques jours avaient passé depuis l'entretien avec Ng'imorok. Entre temps, les principaux acteurs du drame avaient été convoqués par l'inspecteur Bakari, à Nairobi, pour enregistrer leur déposition. Le médecin légiste avait examiné le corps de Brice. Aucune trace de drogue n'avait été découverte. En revanche, la présence de larges hématomes sur l'abdomen montrait qu'il avait bien reçu des coups violents et multiples. De

plus, des prélèvements dans ses intestins prouvaient que son ventre avait bien été transpercé par la corne. Tous les examens utiles pratiqués, la police avait rendu le corps de Brice à sa famille et l'inspecteur Bakari avait assuré qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour démêler cette étrange et obscure affaire.

Brice Tannoy avait été inhumé près de son grand-père, dans l'enceinte de Jua Tembo et depuis, la vie tentait de reprendre son cours dans l'orphelinat.

Victor Troendhal retournait entre ses mains la corne qu'il avait achetée un bon prix au sorcier turkana.

— Je ne crois pas un seul instant à cette légende, répéta-t-il pour la énième fois.

Nicolas soupira.

— On en a déjà parlé, Vic. Pense ce que tu veux, ça m'est égal, ce que nous avons vu, Alice et moi, était bien réel et les conclusions du médecin légiste le confirment.

— Vous n'avez pas vu la corne, insista l'Anglais.

— ça ne veut pas dire qu'elle n'existait pas, répondit Alice. Elle était tout simplement invisible, comme le reste de la créature.

— Invisible ! s'exclama Victor ironique.

— Oui, invisible !

— Et comme par hasard, elle devient visible lorsqu'on découvre le corps de Brice ! Histoire de dire : « Hé ! Regardez ! L'arme du crime, c'est la corne d'Akuj ! C'est Akuj la coupable ! ». Et Akuj est repartie vers d'autres cieux sans sa corne ! Ce n'est pas grave, elle en a plein chez elle, bien rangées dans un petit placard !... Sur la porte, c'est marqué « Cornes de secours » ! Elle en a des noires, pour transpercer les hommes ; des vertes, pour labourer la terre ; des rouges pour aller faire ses courses ; des jaunes, pour cueillir les bananes et des...

— Victor ! protesta son épouse sur un ton précieux. Ton comportement n'est pas celui d'un gentleman.

Son mari haussa les épaules. Il avait certes reçu une excellente éducation, fréquenté les meilleurs collèges, mais cela n'avait jamais pu

vraiment contenir ses comportements anticonformistes, voire provocateurs, d'enfant gâté. Il avait toujours pris du plaisir à franchir les interdits, à flirter avec les limites de la correction, à attirer sur lui l'œil réprobateur du gratin londonien, un peu comme on peut prendre du plaisir à hurler et à danser sous une pluie battante.

Le silence était revenu autour de la table. Alice et Nicolas échangèrent un regard entendu. Ce qu'ils avaient vécu sur le plateau n'était pas une hallucination, ils en étaient convaincus. Victor affirmait qu'on les avait habilement drogués ou hypnotisés, mais eux savaient que ce n'était pas le cas.

— Ok, admit malgré tout le Français. Imaginons que nous ayons été drogués et que tout ce que nous avons vu là-haut n'était qu'illusion. Alors, qui a tué Brice, et pour quelle raison ?

— ça, je n'en sais rien, je ne suis pas flic.

Il fit tourner la corne entre ses doigts et continua :

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce truc-là, c'est de la poudre aux yeux, de la

pacotille à touriste que les sorciers turkanas fabriquent et cèdent à prix d'or grâce à une légende inventée de toutes pièces.

Eric Tannoy posa la main sur l'avant-bras de Victor et le toisa d'un œil réprobateur.

— Ne provoque pas inutilement les forces des ténèbres, murmura-t-il. Ça ne fera pas revenir Brice et tu pourrais être le prochain sur la liste d'Akuj.

L'Anglais retira son bras. Sans quitter le Kenyan du regard, il répondit :

— Désolé, mais je ne crains pas Akuj.

Puis il fixa chacun de ses auditeurs.

— Et savez-vous pourquoi je ne crains pas Akuj ?

Après une courte pause, il conclut :

— Pour la bonne et simple raison qu'elle n'a jamais existé.

Il sortit un briquet de sa poche, l'alluma, puis le plaça sous la corne.

— Regardez. Regardez cette corne maléfique qui a soi-disant résisté au feu. Regardez ce qu'un simple briquet est en train de lui faire...

La corne commençait à noircir. Une fumée épaisse et nauséabonde s'en dégagait. Il éteignit sa flamme et montra la trace de calcination.

— Tu as peut-être raison, se risqua Enzo. Cette corne est sans doute tout simplement celle d'un animal. Nous devrions rencontrer un spécialiste en zoologie pour en avoir confirmation.

Eric Tannoy se recula dans son siège en croisant les bras. Tous les regards s'étaient tournés vers lui.

— Personnellement, je ne connais pas d'animal qui possède ce genre de corne, dit-il, mais on peut toujours essayer de questionner Jomo Kimani.

— Qui est Jomo Kimani ? demanda Nicolas.

— C'est le chef du département de Mammalogie du NMK, une encyclopédie vivante dans son domaine. Si cette corne a quelque chose à révéler, il saura la faire parler...

National Museum of Kenya

Jomo Kimani était un homme noir aux cheveux blancs. Les joues creuses, le corps flottant dans un polo pourtant de petite taille, le chercheur était si fluet qu'on osait à peine lui serrer la main, de peur de lui broyer les phalanges.

Lorsqu'il découvrit la corne, ses yeux s'arrondirent de surprise :

— Mille millions de myriapodes ! s'exclama-t-il.

Eric Tannoy, Victor et Cathy Troendhal, Enzo, Nicolas et Alice se trouvaient sur le parking du musée et n'avaient pas encore eu le temps d'expliquer à Jomo Kimani le but de leur visite.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna Victor.

Le zoologue ne répondit pas. Il regardait la corne avec beaucoup d'intérêt.

— Qu'y a-t-il ? insista Nicolas.

Le petit homme sortit brusquement de ses pensées.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il.

Eric Tannoy lui narra les événements de ces derniers jours.

— Mon Dieu ! fit Kimani avec un air compatissant. Brice... C'est horrible...

— Voilà pourquoi nous voulons connaître l'origine de cette corne, ajouta Alice.

Le zoologue hocha la tête.

— Je comprends.

Il sembla réfléchir un instant, puis reprit, comme pour lui-même :

— ça explique certaines choses...

— Comment ça ?

Le vieil homme leva l'index, comme s'il allait entrer dans un long discours, mais geste et parole restèrent en suspens.

— Suivez-moi, finit-il par dire.

Il guida ses hôtes vers un bâtiment, puis les fit descendre au sous-sol.

— Avant-hier, expliqua-t-il en remontant un couloir, l'inspecteur Bakari m'a apporté une corne identique afin que je détermine son

origine. Bien sûr, il ne m'a pas révélé dans quelles circonstances il l'avait découverte. Il voulait simplement que je lui dise de quel animal elle pouvait bien provenir.

Il s'arrêta devant une porte où était inscrit « Mammalogy Department – Laboratory ».

— Et alors ? demanda Victor, impatient d'en savoir plus.

— Alors, je lui ai répondu qu'à ma connaissance, aucun animal ne possédait une pareille corne.

— Mais vous avez fait une recherche ADN, quand même.

Le vieil homme sourit. Il ouvrit la porte pour faire pénétrer ses hôtes dans son antre.

— Bien sûr, répondit le zoologue en s'asseyant derrière son ordinateur, nous avons tout ce qu'il faut pour ce genre d'études à l'Institut de recherches primatologiques du NMK, à Karen.

Après quelques manipulations, il fit apparaître à l'écran la photo de la corne d'Akuj.

— Je suis donc allé immédiatement voir mes collègues et nous avons établi le profil ADN de cette corne.

Il ouvrit un fichier et des graphiques s'affichèrent.

— Regardez, c'est celui-ci, à gauche. À droite, vous avez, là, celui d'un gnou, et ici, celui d'un bœuf. Autrement dit, aucun doute possible : l'animal qui possède cette corne fait partie de la famille des bovidés.

— Génial ! s'écria Victor, un sourire triomphant aux lèvres.

Il se tourna vers ses amis.

— Je vous avais bien dit que cette corne n'avait rien de mystérieux !

Jomo Kimani fit pivoter son siège. Il leva les mains en signe de protestation.

— Pas si vite, jeune homme. Cette corne nous pose néanmoins une énigme...

Le silence revint soudain autour du zoologue. Ce dernier hocha la tête longuement en fixant l'Anglais, puis ses amis.

— Cette corne appartient bien à un bovidé, reprit-il, ça, c'est une certitude, mais le

problème, c'est qu'aucun bovidé connu sur terre ne possède une corne annelée comme celle-ci.

— Vous êtes sûr ? s'étonna Victor.

— Absolument.

— Mais il est possible que cet animal existe et qu'on ne l'ait pas encore découvert, non ?

Le vieil homme se gratta le menton.

— Non.

— Mais si !

— Ce serait un insecte, ou un animal marin, je ne dis pas, mais un bovidé, non, je n'y crois pas.

— Pourtant, il doit bien y avoir une explication, insista Victor.

— Sans doute.

— Cette corne est une réalité !

Kimani soupira. Dans sa vie de scientifique, jamais il n'avait été confronté à un problème si épineux.

— Je vous l'accorde, jeune homme, mais son origine reste un mystère.

Victor Troendhal baissa les yeux, sa femme passa la main dans son dos pour le réconforter.

— S'il y a une explication, nous finirons bien par la trouver, lui souffla-t-elle.

Il ne répondit pas. Il pensait à Wilson O'Neil, un ami de son père, cryptozoologue de réputation mondiale, attaché au British Museum. Tous ses espoirs étaient dorénavant tournés vers lui, persuadé qu'il réussirait à dénouer cette énigme.

Chapitre 12

Londres, quelques jours plus tard...

Victor Troendhal remonta le col de son manteau. La pluie fine et incessante qui tombait depuis le matin déposait ses perles dans la brosse de ses cheveux. Il accéléra le pas, longeant les maisons blanches à colonnettes de Cromwell Road. Big Ben n'avait pas encore sonné dix-sept heure que la grisaille déroulait déjà son voile de plomb sur la ville. Seuls les lumières des véhicules, nombreux à cette

heure-là, et les bruits de la rue résistaient encore à l'étouffoir de la nuit imminente.

L'Anglais tourna le dos au Muséum d'Histoire Naturelle pour descendre jusqu'à Thurloe Square. Là, il traversa quelques ruelles résidentielles dont certaines étaient probablement privées tant l'inertie des lieux faisait oublier l'agitation régnant quelques *mews* plus loin. Il s'apprêtait à prendre une rue transversale lorsqu'il tomba nez à nez avec une jeune femme, une jolie brune aux cheveux coupés court, aux yeux verts, emmitouflée dans un manteau gris perle. Ils ne se heurtèrent pas mais, surprise, elle lâcha un petit cri. Et ses clés sur le trottoir. Instinctivement, Victor se baissa pour les ramasser. Dans un même réflexe, la jeune femme s'accroupit et les récupéra. Leurs yeux se croisèrent.

— Euh... Excusez-moi, fit-il.

— Ce n'est rien, répondit-elle en esquissant un sourire affable.

Elle se redressa et rejoignit une petite *Austin* stationnée quelques mètres plus loin.

Victor repartit, laissant le parfum de la belle inconnue derrière lui.

Plusieurs ruelles plus loin, il s'arrêta enfin devant la porte d'une maison cossue. Il sonna. Un majordome vint lui ouvrir.

— Bonsoir Monsieur Troendhal, dit-il en s'effaçant cérémonieusement.

Puis, s'empressant de refermer la porte derrière lui, il l'aida à retirer son manteau.

— Monsieur vous attend, Monsieur, ajouta-t-il en l'invitant à le suivre.

Victor sortit la corne d'Akuj, enveloppée dans un chiffon, d'une de ses poches en lui emboîtant le pas.

Ils montèrent à l'étage, jusqu'au bureau d'O'Neil. La porte était grande ouverte. Le chercheur, installé derrière un microscope, étudiait un fragment d'os.

— Monsieur Troendhal, Monsieur, annonça le majordome.

Le cryptozoologue leva les yeux. Un large sourire vint éclairer son visage.

— Ah ! Victor ! s'exclama-t-il. Quelle joie de te revoir !

Wilson O'Neil était un homme d'une cinquantaine d'années à la silhouette d'ours. Son mètre quatre-vingt-quinze de muscles et de graisse, son visage tout en rondeurs, mangé par une barbe aussi noire que drue, faisaient de lui un personnage à la fois impressionnant et avenant.

— C'est un plaisir partagé, répondit Troendhal en serrant la main du chercheur.

O'Neil montra un sofa, dans un coin de la pièce, pour l'inviter à s'asseoir et vint l'y rejoindre.

— Installons-nous, dit-il, j'ai hâte de voir ce que tu m'as apporté. L'histoire que tu m'as narrée au téléphone est tellement étrange.

Il se frotta les mains puis, avec un sourire aussi large qu'un *Airbus*, s'assit en face de son invité, dans un fauteuil qui gémit sous son poids.

— C'est le genre de défi que j'affectionne, tu le sais, poursuivit-il.

Victor hocha la tête. Il connaissait le crypto-zoologue depuis des années. Sans doute l'avait-il toujours connu, d'ailleurs, car c'était

lui qui lui avait acheté son premier nounours. Un grizzly au poil brun qui lui ressemblait un peu et qu'il avait baptisé Wilson.

Il posa la corne d'Akuj, toujours enveloppée dans son chiffon, sur la table basse devant eux. Puis, écartant lentement les quatre coins du carré de tissu, il surveilla du coin de l'œil la réaction du chercheur.

En découvrant l'objet, O'Neil émit un long sifflement.

— Intéressant, fit-il. Très intéressant...

Il saisit délicatement la corne et l'observa sous tous ses angles.

— La brûlure de ton briquet, commenta-t-il en montrant la partie calcinée.

Il passa son doigt sur les cannelures.

— Très intéressant, répéta-t-il. Tu m'as dit que le profil ADN de cette corne était celui d'un bovidé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je te confirme qu'effectivement aucun bovidé connu sur terre ne possède de corne annelée.

Il caressa pensivement le bout de sa barbe.

— ça t'embête si je refais ces analyses ?

— Non, au contraire.

— Cette corne est étrange, en effet. Si son propriétaire est réellement un bovidé, elle pourrait révéler des choses très amusantes...

— Amusantes ?

O'Neil se rendit soudain compte du manque de tact de ses propos. Sa passion pour son métier lui avait momentanément fait oublier les circonstances tragiques liées à cet objet.

— Pardon, excuse-moi, Victor. Je pars dans des hypothèses de travail et...

— Tu as déjà ta petite idée sur cette corne, c'est ça ?

— Oui. Mais il est trop tôt pour parler de quoi que ce soit.

Il se leva, Victor l'imita.

— Laisse-moi quelques jours et, si mes hypothèses s'avèrent, je te promets de faire la lumière sur les mystères qui entourent cette corne.

Il prit le jeune homme par l'épaule et l'accompagna vers la porte.

— Et Cathy ? Comment va-t-elle ? demandait-il.

— Bien.

— Le petit aussi ?

— Oui, ça pousse, maintenant il...

Victor se tut. Son regard fut brusquement attiré par une main momifiée posée sur le bureau du chercheur. Au même instant, un mot résonna dans son crâne, si fort qu'il eut l'impression que les murs de la maison vibraient autour de lui et que son ami avait également entendu. Un mot qu'il avait déjà rencontré dans des lectures effroyables, pendant son adolescence. Dans des nouvelles de *Lovecraft*, des histoires fantastiques qu'il lisait sous ses draps avec une lampe électrique. Un mot, dont l'apparition soudaine et inexplicable du plus profond de son être réveilla en lui des cauchemars oubliés. Pandémonium.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit O'Neil qui avait surpris le trouble du jeune homme.

Victor n'arrivait pas à articuler le moindre mot, ni à s'arracher de cette main. Une main gauche dont la peau brune et tannée révélait

des muscles noueux, tendus par une vie que l'on pouvait supposer torturée ; dont les doigts longs et osseux, prolongés par des ongles taillés en pointe, étaient arc-boutés sur le bureau comme les pattes d'une araignée.

— Cette chose, c'est quoi ? finit par demander Troendhal en montrant la main.

O'Neil éclata de rire.

— Ah ! Cette chose ! C'est la Sinistre. *La Sinistra* comme disent les Espagnols. C'est une main momifiée qui a été découverte dans une tour funéraire, près du Lac Titicaca. D'après une légende inca, il s'agirait de la main gauche de Supay, le démon. Celui-ci, lors d'un combat sans merci contre Inti, le dieu-soleil, et sentant sa fin prochaine, coupa sa main gauche avant de périr dans les flammes, ceci afin qu'elle continue son œuvre de destruction après sa mort. La légende dit que quiconque pose le regard dessus est une victime potentielle, et si cette personne est choisie, sept jours plus tard, la Sinistre la retrouve, où qu'elle soit, et la tue.

Victor regarda la main, puis son ami, à plusieurs reprises. Pandémonium s'accrochait à sa mémoire.

O'Neil reposa sa grosse patte sur l'épaule du jeune homme.

— Mais tout cela n'est qu'une légende ! explosa-t-il en raccompagnant Victor. Ah ! Ah ! Ah ! Et heureusement ! Si tous ceux qui sont venus chez moi et qui l'ont vue avaient passé l'arme à gauche, j'aurais perdu la moitié de mes amis ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Troendhal se retrouva dehors sans savoir s'il avait remercié, ni même salué, son ami. Cette sensation étrange qui l'avait envahi au moment où il avait vu la Sinistre l'avait mis dans un état second. Et malgré tous ses efforts pour s'extraire de ce malaise, il ne pouvait effacer de sa mémoire l'image de cette main.

La pluie fine continuait de battre le trottoir. Au coin de la rue, le disque blafard d'un réverbère soulignait maintenant la noirceur de la nuit. Victor se secoua. « Tout cela n'est que légende », pensa-t-il en se répétant les paroles de son ami.

Il fit quelques pas dans la ruelle, étonnamment déserte à cette heure du soir. Les bruits de circulation des grandes artères semblaient lointains. Il passa devant une maison dont la gouttière percée faisait ruisseler son contenu sur la boîte aux lettres en un staccato métallique. Cependant, un bruit plus étrange attira son attention. D'un regard circulaire, il chercha son origine, mais la pénombre retint ses secrets. Il laissa la bâtisse à la gouttière percée derrière lui. Le staccato décréut au fil de ses pas, tandis que le bruit étrange se distinguait plus nettement maintenant. Cela ressemblait à un cliquetis, comme auraient pu en produire les pattes d'un crabe marchant sur une surface dure.

Pandémonium résonna de nouveau dans la tête de Victor. « La Sinistre ! » pensa-t-il brusquement. Un frisson secoua ses épaules. Il fit volte-face, mais le trottoir était vide. Pourtant, il était sûr que c'était elle. Elle marchait là, derrière lui, et ce mot maléfique était sa marque, ça aussi, il en avait la conviction.

Mais non !

Non, c'était absurde !

Il inspira, tenta de chasser ces idées excentriques de son esprit, puis repartit, accélérant le pas malgré lui. Quelques mètres plus loin, un couple de touristes français le croisa en discutant bruyamment, mais il ne les remarqua pas. Obsédé par le cliquetis qui le poursuivait, il se retourna encore et constata une nouvelle fois que le trottoir était inexplicablement vide. Pandémonium défilait à présent en rafale dans son crâne. Il bifurqua dans une ruelle adjacente en direction des grandes artères. La peur l'envahissait peu à peu.

Pandémonium ! Pandémonium ! Pandémonium ! scandait encore une voix dans son cerveau. Puis une seconde, qu'il identifia immédiatement, lui souffla : « Ne provoque pas inutilement les forces des ténèbres. Ça ne fera pas revenir Brice et tu pourrais être le prochain sur la liste d'Akuj. ». C'était celle d'Eric Tannoy. Son avertissement, qu'il avait oublié, resurgissait maintenant en jetant le doute dans son esprit.

Victor se mit à courir en direction de Brompton Road, tentant de refouler cette angoisse qu'il sentait grandir en lui. La nuit lui paraissait de plus en plus oppressante. Ses pas résonnaient sur l'asphalte, et dans son dos, les « pattes » de la Sinistre accéléraient également la cadence au rythme d'un pandémonium hurlant des échos désordonnés.

Jetant vainement des regards furtifs derrière lui, il fonçait en haletant vers l'extrémité de la ruelle où il apercevait les feux des véhicules remontant Brompton. Alors, il s'accrocha au bruit de la circulation comme un naufragé à une bouée de sauvetage et courut le plus vite possible vers la lumière.

Lorsqu'il arriva enfin sur l'artère, il faillit percuter une vieille dame. Elle lui jeta un regard réprobateur, mais surtout étonné, comme les quelques passants qui le croisèrent en le dévisageant. Arrêté au milieu du trottoir, reprenant difficilement son souffle, le visage marqué par la terreur, Victor tourna plusieurs fois sur lui-même. Les yeux écarquillés, les oreilles affûtées, il cherchait, inquiet, un

indice de la présence de la Sinistre, mais celle-ci brillait toujours par son absence. Pandémonium et les bruits de pattes s'étaient évaporés mystérieusement, comme si l'agitation de la ville avait brusquement tout balayé.

*

* *

Victor Troendhal entra chez lui. Les pensées occupées par les étranges événements qu'il venait de vivre, il n'entendit même pas la douce musique de jazz qui venait du salon. Il ne sentit pas non plus les deux mains qui, derrière lui, s'approchaient lentement.

Deux bras se lovèrent autour de son cou et une voix murmura :

— Bonsoir, mon amour.

Il sursauta, se retourna et enlaça son épouse.

— Je t'aime, fit-elle.

Il l'embrassa du bout des lèvres.

— Moi aussi, je t'aime, ma chérie.

— Ta visite chez Wilson a donné quoi ? demanda-t-elle en l'aidant à enlever son manteau.

Victor ne capta pas la question de sa femme. L'esprit embrumé, il mit plusieurs secondes avant de réaliser qu'elle attendait une réponse.

— R... Rien, répondit-il avec empressement. Rien pour l'instant. Il faut qu'il étudie la corne avant de se prononcer.

Cathy le fixa, soucieuse.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

Il esquissa un sourire qui se voulait rassurant.

— Non... Non, non. Tout va bien.

— Ne me mens pas, chéri, je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse.

Victor prit les mains de son épouse dans les siennes et les joignit sur son cœur.

— Tu sais... commença-t-il.

Il réfléchit. Allait-il lui parler de la Sinistre et de Pandémonium ? Non, ce n'était pas une

bonne idée de l'inquiéter avec ça. Et puis, à la réflexion, rien n'était crédible dans son histoire. Il n'avait, en fait, perçu que des bruits, des mots, et il commençait même à douter de les avoir réellement entendus.

— ...je suis un peu perdu. Je me demande si, finalement, il n'y aurait pas une part de surnaturel dans la mort de Brice.

— Wilson t'a laissé entendre quelque chose ?

— Non, mais...

Il soupira.

— ...Je ne sais plus.

Elle lui caressa la joue.

— Ne t'inquiète pas, le professeur va trouver une explication rationnelle à cette corne.

Puis, l'entraînant vers le salon, elle l'installa dans le canapé. Sur la table basse, elle avait préparé deux coupes de champagne. Elle lui en tendit une.

— Que fêtons-nous ? demanda-t-il étonné.

Elle s'approcha de lui, le regarda, un sourire sensuel au coin des lèvres, et fit tinter sa coupe contre la sienne.

— Toi, je ne sais pas, mais moi, je fête le bonheur d'avoir retrouvé mon homme.

Victor sentit une douce chaleur l'envahir. Ses cauchemars s'étaient brusquement évaporés sans même qu'il s'en aperçoive. Son cœur l'avait rappelé à la vie. Il passa la main sur le cou de sa femme et plongea dans son regard cristallin. Il la trouvait si belle, si douce, si généreuse, si... parfaite ?

— Le bonheur... répéta-t-il pensif.

Sa poitrine se gonfla.

— Ces dernières semaines, j'ai appris beaucoup plus sur le bonheur qu'en vingt-huit ans d'existence. On passe sa vie à courir après des chimères, à vouloir atteindre des sommets, pour satisfaire des besoins toujours plus ambitieux, et puis on s'aperçoit que, finalement, on n'a besoin de rien, on s'aperçoit que le vrai bonheur apparaît soudain dès que l'on s'affranchit de cette quête inutile parce que tout ce que l'on a réellement besoin, on l'a déjà : une femme amoureuse, généreuse, attentionnée... un fils merveilleux... une famille

unie... une situation confortable... et surtout...

Il marqua une pause, repensa à son ami qui était presque mort sous ses yeux.

— ...le bonheur de pouvoir le vivre.

Une larme coula sur la joue de Cathy Troendhal. Elle sourit. Il l'embrassa. C'était un de ces baisers longs et langoureux où chaque seconde semble fuir si vite que l'on s'accroche, comme un affamé, à la suivante. Puis, lorsque leur cœur fut enfin rassasié, la jeune femme essuya sa joue du bout des doigts.

— Moi aussi, j'ai une confidence à te faire : je suis passée voir tes parents, cet après-midi, et je leur ai laissé Charles pour la nuit.

— *Mes parents ?* s'étonna Victor. Mon père n'était pas au travail ?

— Non, il a un lumbago, il est complètement coincé, le pauvre.

— Encore ! Il avait promis de ne plus soulever de charge lourde.

— Cette fois, il n'a rien soulevé du tout, il s'est coincé en voulant ramasser un papier sous son bureau. Le truc bête !

Victor hocha la tête.

— Et comment va-t-il ?

— Pas fort. Le médecin est venu lui faire une piqûre. Quand je suis passée, il souffrait un peu moins. Il était dans son fauteuil, à traiter quelques affaires au téléphone.

— Tiens, tiens ! fit Victor, ironique. C'est qu'effectivement ça devait aller mieux...

Il se laissa aller au fond du canapé, but une gorgée de champagne et demanda :

— Mais revenons-en à nos moutons... Tu as confié Charles à mes parents pour la nuit, tu m'accueilles avec le champagne... Je sens que tes confidences ont un côté coquin, non ?

Elle rougit.

— Romantique, corrigea-t-elle.

— Seulement romantique ? Je suis un peu déçu.

— Dans un premier temps.

— Ah bon. Et... quel est le programme des festivités... dans ce premier temps ?

— Devine.

Victor fit mine de réfléchir, puis répondit :

— Tu nous as réservé une table au King Ubu.

— Oh ! s'exclama Cathy, déçue. Comment as-tu deviné ?

— Pas besoin d'être devin. Tu avais visiblement envie de fêter notre amour retrouvé et le meilleur endroit pour ça est celui où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, non ?

Son épouse affichait une moue boudeuse.

— J'aurais fait exactement le même choix si j'avais été à ta place, ajouta Victor.

Les yeux de Cathy se remirent à pétiller.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle esquissa un sourire ravi.

— Alors, tu es pardonné.

*

**

Le Magicien arriva sur scène. Tout le monde se tut. Le Magicien n'avait pas de nom. On l'appelait Le Magicien. Du moins, tout Londres le connaissait sous ce nom. Et, malgré les autres numéros de grande qualité présentés dans le cabaret, les gens attendaient toujours sa prestation avec impatience. Il émanait de sa personne une telle puissance que l'on pouvait se demander si ses tours n'étaient pas tout simplement une prouesse surnaturelle.

Son regard balaya la salle de restaurant. Un silence respectueux l'accompagna. L'assistance semblait accrochée à ses lèvres, attendant un signal. Il sourit, puis prit la parole :

— Bonsoir, mes amis ! Enfin, quand je dis bon soir... ce soir sera un soir bien particulier pour certains d'entre vous... car c'est un soir où je vais être indiscret.

Il continuait de scruter le public, cherchant une proie.

— Indiscret, mais rassurez-vous, uniquement avec les gens qui me le permettront.

Tenez, vous, Madame, êtes-vous d'accord pour que l'on révèle aux personnes présentes ici une partie de votre vie, une toute petite partie, rassurez-vous. D'ailleurs, vous en choisirez la date et le lieu, cela vous convient-il ?

La femme, une grande blonde très distinguée d'une cinquantaine d'années, rougit, mais hocha la tête affirmativement.

Le Magicien descendit dans la salle avec un micro et s'approcha d'elle.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir.

— Quel est votre prénom ?

— Margaret.

— Très joli prénom. Vous habitez Londres ?

— Bristol.

— Margaret, de Bristol... ça sonne bien...

Quelques rires fusèrent autour d'eux. Le Magicien se tourna vers le voisin de la femme.

— Vous êtes son mari ?

L'homme acquiesça.

— Margaret de Bristol, vous êtes d'accord avec moi, ça a de la classe, non ?

Son interlocuteur éclata de rire et chuchota quelque chose à sa femme en lui passant la main dans le dos.

— Attention, je ne dis pas que madame a besoin de ça pour avoir de la classe, corrigea Le Magicien avec humour. Elle rayonne naturellement de charisme, d'ailleurs, si elle n'était pas mariée, je l'aurai déjà demandée en mariage !

Nouveaux éclats de rire.

— Mais trêve de plaisanteries, Margaret de Bristol, êtes-vous prête à me laisser lire dans vos souvenirs ?

— Oui.

— Très bien. Alors, écoutez-moi bien. Je vais vous demander de penser à un moment de votre vie que vous choisirez parmi ces trois-là : premièrement, ce que vous avez fait ces dernières heures ; deuxièmement, un événement que vous avez vécu et qui vous a marquée en tant qu'adulte ; ou, troisièmement, un épisode de votre enfance.

La femme réfléchit, puis répondit :

— J'élimine tout de suite les dernières heures, ce serait trop facile : une touriste qui arrive à Londres passe inévitablement par certains quartiers, fait un peu de shopping...

— Margaret est une femme que l'on ne manipule pas comme on veut, fit remarquer Le Magicien à l'assistance.

Il se tourna une nouvelle fois vers son mari pour demander :

— Votre Margaret est-elle, elle aussi, une femme de fer ?

L'homme rit, mais préféra garder le silence.

— Vous noterez qu'il ne répond pas ! ajouta Le Magicien. Je crois bien que ce soir, je vais avoir du fil à retordre avec Margaret.

La femme leva la main vers lui comme pour chasser une mouche.

— Je choisis une époque de mon enfance, coupa-t-elle.

— Oh oh ! Là, ce n'est plus du simple fil à retordre, mais, sans faire de mauvais jeu de mots, c'est du fil de fer !

Assis dans un coin de la salle, Cathy et Victor Troendhal achevaient de manger en profitant du spectacle.

— Tu crois à la télépathie, toi ? demanda-t-elle à son mari.

— Tout est truqué dans ce genre de numéro. Cette femme est une très bonne comédienne embauchée pour donner la réplique.

— Oh ! Toi, tu ne crois à rien !

Victor allait répondre à son épouse lorsqu'il aperçut, assise à une table près de la scène, la jeune femme brune aux yeux verts qu'il avait croisée devant la maison de Wilson O'Neil. Sans imaginer autre chose qu'une simple coïncidence, il détourna la tête aussitôt pour continuer à suivre le numéro du magicien.

— Bien, poursuivait ce dernier, puisque tel est votre choix, Margaret, je vais vous demander de me regarder un instant...

Ses yeux s'arrondirent, ne cillèrent plus pendant de longues secondes, fixant la femme avec intensité. La salle était devenue brusquement silencieuse. Chacun retenait son souffle, les serveurs s'étaient immobilisés

momentanément. Puis, après quelques instants, Le Magicien reprit la parole :

— Margaret, je vous vois en train de faire du ski, vous êtes dans les Alpes, les Alpes françaises car je vois une inscription... Megève... Oui, c'est ça, Megève...

Tout en l'écoutant réciter cet épisode de sa vie, la femme acquiesçait, mais le sourire qu'elle affichait était encore empreint de scepticisme.

— ...Vous descendez vite, mais... Attention, un garçon un peu plus vieux que vous va vous couper la route et vous ne l'avez pas vu... Vous le percuetez violemment. Vous roulez tous les deux dans la neige... Lui se relève, vous non. Vous semblez souffrir, vous vous tenez le genou.

Le Magicien s'interrompt. Il se tint le menton d'un geste théâtral et attendit que Margaret prenne la parole. Le sourire qu'elle arborait quelques secondes plus tôt avait changé de lèvres. Il brillait maintenant sur le visage de l'homme.

— Tout est exact, dit-elle d'une voix blanche.

Sous un tonnerre d'applaudissements, Le Magicien s'inclina vers la femme pour la remercier, puis, récupérant le micro, repartit vers la scène.

— Oui, reprit-il, je sais ce que vous vous dites : cette femme est de connivence avec lui, c'est une comédienne qui est payée pour ça. D'autres artistes que moi laisseraient parler les sceptiques et continueraient, l'air de rien, leur numéro, mais moi, mesdames et messieurs, j'ai une réputation à tenir. Je ne peux pas me permettre de laisser des sceptiques derrière moi.

Une assistante lui tendit deux dés à jouer et un plateau, puis installa un guéridon sur la scène.

— Aussi, poursuivit-il, nous allons refaire cette même expérience en prenant une personne que le hasard, et seulement le hasard, aura désignée. Regardez ces dés, ce sont des dés à dix faces. Je vais demander à un volontaire de bien vouloir monter sur scène et de les

faire rouler dans ce plateau. Qui veut venir ? Monsieur ? On applaudit monsieur... Votre prénom ?

— Michael.

— Michael est peut-être de connivence avec moi, suggère Le Magicien en s'adressant au public. Aucune importance, on lui demande simplement de lancer les dés dans le plateau. Peut-être que les dés sont pipés, me direz-vous. Eh bien nous allons vérifier immédiatement en les lançant plusieurs fois de suite. Allez-y, Michael, lancez les dés.

Un cameraman s'approcha et filma les tirages pour les restituer sur un écran géant installé à droite de la scène.

— Un deux et un huit, commenta Le Magicien. Deuxième lancé...

— Un as et encore un huit, aïe ! Michael, vous ne m'aidez pas beaucoup sur ce coup-là. J'entends d'ici mes sceptiques dire que le huit sort un peu trop ! Troisième lancé...

— Un cinq et un dix, c'est beaucoup mieux, Michael. Allez, encore une fois...

— Un trois et un sept, parfait ! Donc, comme vous avez pu le constater, ces dés sont tout ce qu'il y a de plus honnêtes. La prochaine fois que Michael va les lancer, ces dés vont former un numéro et ce numéro sera le numéro de vestiaire d'une personne présente dans la salle. Je vous invite donc à prendre votre ticket dans votre main et à regarder dès maintenant son numéro.

Tandis que les spectateurs sortaient leur ticket en échangeant leurs impressions, Le Magicien poursuivait :

— Bien sûr, je n'oblige pas la personne désignée à monter sur scène, mais je lui demanderai néanmoins de faire un petit effort afin que nous n'ayons pas à relancer les dés plusieurs fois. Enfin, et là je m'adresse encore aux sceptiques, pour que le hasard soit présent jusqu'au bout, je demanderai à quelqu'un de venir lancer une pièce d'une Livre sur la scène. Si elle tombe du côté pile, nous multiplierons les nombres des deux dés, si c'est du côté face, nous les additionnerons. Monsieur ? Oui, vous, montez, je vous en prie... Il regarde dans son

porte-monnaie, il se dit « si je n'ai pas de sous, je vais être ridicule »...

L'homme monta sur scène sous les rires du public en brandissant une pièce.

— Ah ! Sauvés ! s'exclama Le Magicien. Votre prénom ? John. Très bien John, placez-vous là et attendez mon signal. Michael, vous êtes prêt ? Très bien, allez-y.

Les dés roulèrent dans le plateau sous l'œil indiscret de la caméra, puis s'arrêtèrent sur le neuf et le dix.

Dans la salle, une soudaine effervescence monta. Chacun examina son ticket de vestiaire avec curiosité.

Cathy se tourna vers son époux, la mine pâle.

— Chéri, j'ai le numéro dix-neuf. Tiens, prends-le, je ne monte pas sur scène.

Il prit le carton et la regarda goguenard.

— De quoi as-tu peur ? demanda-t-il. C'est le quatre-vingt-dix qui va sortir, je te l'ai dit, tout ça est truqué.

Le Magicien fit un signe à John qui lança sa pièce. Lorsque Victor vit celle-ci s'immobiliser

enfin du côté face sur l'écran géant, son sourire ironique disparut soudain.

— Tiens ? Monsieur fait moins le malin !... lui souffla sa femme.

Il ne lui répondit pas. Ce magicien était-il vraiment aussi fort qu'on le prétendait ? Non, cela il n'y croyait pas. Ou peut-être que Cathy était de connivence ? Elle s'était absentée quelques minutes, toute à l'heure, pour aller aux toilettes. L'aurait-on questionnée ?

Il lança un œil inquisiteur sur son épouse et la trouva soudain bien excitée. Elle le montrait du doigt en souriant.

— Ah ! Ce serait votre mari, Madame, qui aurait le numéro 19 ?

Elle acquiesça. Victor se leva en la toisant.

— C'est un coup monté, c'est ça ? lui demanda-t-il discrètement.

— Ah non, je n'y suis pour rien, mon amour, je te le promets, se défendit-elle aussitôt.

Cette réponse si spontanée le désarçonna quelque peu. Il connaissait bien sa femme et sa réaction lui parut sincère.

— Approchez, Monsieur, venez me rejoindre, reprit Le Magicien avec son sourire le plus avenant.

Victor traversa la salle tandis que Michael et John étaient gentiment remerciés pour leur participation et que l'assistante les invitait à regagner leur place. Tout en marchant, il analysait rapidement la situation. Il commençait déjà à établir son plan de défense par rapport à la supposée trahison de son épouse. Si on l'avait questionnée, elle avait dû révéler quelques détails de son enfance, d'autres de sa vie d'adulte et enfin ce qu'ils avaient fait durant les dernières heures. Ces dernières heures... Ces trois mots furent brusquement accompagnés par un quatrième : Pandémonium. Il refit surface dans le crâne de Victor sans qu'il n'y ait pensé une seule seconde. C'était une intrusion troublante qui étreignit sa poitrine et fit palpiter ses tempes. Instinctivement, il repensa à la Sinistre, puis à la jeune femme brune aux yeux verts qu'il avait aperçue quelques minutes plus tôt. Il jeta un

coup d'œil vers sa table, mais sa chaise était vide.

Perdu dans ses pensées, il monta sur scène.

— Bienvenu, cher ami, dit Le Magicien en lui serrant la main. Quel est votre prénom ?

— Victor.

— Très bien, Victor...

Il le prit par l'épaule pour l'orienter face au public.

— ...êtes-vous prêt à me laisser raconter un petit épisode de votre vie ?

— Oui, enfin, je crois.

— Allons, détendez-vous, tout va bien se passer. De toute façon, comme pour Margaret tout à l'heure, je vous laisse choisir la période que vous voulez.

Victor regarda en direction de son épouse. Elle était accoudée à sa table, le menton calé dans ses mains, et suivait le spectacle avec un enthousiasme visible.

— Je vais choisir ces dernières heures, répondit-il, mais, comme je fais partie des sceptiques dont vous parliez tout à l'heure, j'aimerais que vous me décriviez juste les

moments où j'étais seul et que, par conséquent, personne d'autre que moi ne peut connaître...

Des chuchotements parcoururent l'assistance.

— Oooh ! Formidable ! s'exclama Le Magicien. J'adore les challenges !

Il leva les bras dans un geste théâtral et les lumières se tamisèrent aussitôt autour d'eux.

— Victor, dès que vous serez prêt, je vous demanderai de bien vouloir me regarder.

Dans la salle, le silence se fit progressivement, puis les spectateurs s'immobilisèrent.

Le jeune Anglais fixa les yeux du magicien, sûr de lui. Cet homme ne pouvait rien savoir de ce qu'il avait vécu quelques heures plus tôt puisqu'il était seul et qu'il n'avait rien raconté à sa femme. Cependant, lorsqu'il entendit ses premières phrases, un insidieux malaise l'envahit.

— Je... je vous vois en train de marcher dans une ruelle sombre. Votre pas est rapide, comme si vous ressentiez un danger...

Le jeune Anglais sentait une incontrôlable angoisse monter en lui. Il jeta un coup d'œil vers la salle, noyée dans l'ombre, mais les spectateurs, immobiles et silencieux, l'observaient avec une acuité si pesante que cela ne fit qu'accroître son trouble.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-il.

Le Magicien ne répondit pas. Il récupéra son regard et continua :

— ...Vous venez de rendre visite à un ami et une chose, posée sur son bureau, une chose qui ressemble à un gant ou à une main en cuir, vous a effrayé...

Troendhal ressentit une onde glacée entre ses omoplates. Le visage du magicien était concentré, son regard inquisiteur semblait avancer sur lui comme un ennemi. Incapable de se contrôler, il attrapa l'homme par les bras et le secoua en répétant :

— Comment savez-vous ? Comment savez-vous ?!

Le Magicien se raidit et hurla :

— Pandémonium !

Au même instant, la lumière s'éteignit dans l'établissement. Des exclamations résonnèrent dans la salle, certaines inquiètes, d'autres enthousiastes. Tous se demandaient si cela faisait partie du numéro.

Derrière la scène, des voix demandèrent :

— Que se passe-t-il ? Que fait-on ?

Le Magicien entraîna Victor vers les coulisses où des lampes de secours avaient été allumées et répondit aux techniciens :

— Faites comme si ça faisait partie du spectacle, envoyez la suite !

Un homme cria :

— Les Frères Clark ! Préparez-vous ! C'est à vous dès qu'on a rétabli le courant !

Le Magicien se tourna vers Victor et s'excusa :

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous effrayer...

— Comment avez-vous su ? redemanda le jeune homme encore en état de choc. J'étais le seul à savoir !

— Calmez-vous, j'ai lu dans vos pensées, tout simplement.

— Tout simplement ! explosa Victor en levant les bras.

— J'ai un don, vous n'avez pas compris encore ? Je regarde la personne et je vois ce qu'elle pense, c'est tout.

— Mais c'est impossible !

Le Magicien posa la main sur l'épaule de Victor en souriant :

— Mon jeune ami, je gagne ma vie avec ce don depuis plus de quarante ans, alors arrêtez de me dire ce qui est possible ou ce qui ne l'est pas !

— Mais ?!... Et Pandémonium !

— Ce mot était dans votre crâne !

— Et cette coupure de courant !

— Une coïncidence, rien de plus ! Ce n'est pas la première fois que...

La lumière revint subitement.

— Ah, vous voyez ! fit-il avec un geste apaisant. Ça disjoncte, on réenclenche, pas besoin d'en faire une affaire d'État.

Un videur en complet bleu pétrole s'approcha d'eux.

— Tout va comme vous voulez, Monsieur ?

— Oui, Rico, tout va bien, merci, rassura Le Magicien.

Puis, s'effaçant devant Victor et l'invitant à avancer, il ajouta :

— Je voudrais simplement que tu raccompagnes monsieur à sa table, et surtout veille à ce qu'on lui apporte du champagne en remerciement de sa participation.

Troendhal, de plus en plus perdu en conjectures stériles, et préférant ne pas insister, prit le parti de suivre le colosse.

Le Magicien regarda le jeune homme s'en aller jusqu'au bout du couloir. Son œil pétillait de malice lorsqu'il murmura :

— Bonne nuit, Monsieur Troendhal...

Chapitre 13

Londres, 20 ans plus tôt.

— Tu es sûr qu'il nous suit ? demanda Stewart.

— Oui, répondit Pierce dans un murmure.

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Il commençait à s'inquiéter. C'était lui qui avait repéré le gros homme chauve, depuis le début, alors qu'ils étaient en train de jouer au foot à Regent's Park. L'individu faisait semblant de flâner, mais Pierce l'avait surpris à regarder furtivement dans leur direction.

— Arrêtez de pétocher ! fit Victor.

— On ne pétoche pas ! protesta Stewart. On se méfie, c'est tout.

Victor Troendhal ne put s'empêcher de sourire. Il observa Pierce, amusé. Sa grosse bouille ronde, couverte de taches de rousseur, couronnée par deux millimètres de cheveux roux, lui donnait un air candide. Il passait en revue tous les détails alentour avec fébrilité, un peu comme une souris cherchant les issues possibles d'un labyrinthe.

— Si, vous pétochez, insista Victor.

— Non, je te dis que non.

Stewart, lui, n'avait pas la nature craintive de Pierce et surtout il n'aimait pas qu'on le traite de pétochard. Même s'il n'avait que huit ans, comme ses deux amis, il les dépassait d'une bonne tête ; même s'il était aussi frêle qu'une tige de bambou, il n'avait pas peur de se battre ; et même si Troendhal était leur leader incontesté, il voulait montrer que lui aussi avait du caractère.

— C'est un passant comme les autres, poursuivit Victor. Les espaces verts sont à tout le

monde et il a le droit d'emprunter les mêmes chemins que nous s'il en a envie.

Stewart et Pierce continuèrent à remonter Regent's Canal sans rien dire. Le premier faisait rebondir son ballon devant lui, le second comptait les passants autour d'eux. Un, deux... cinq... sept, huit... Il leva les yeux, vit le soleil briller. En plein jour, il ne pouvait rien leur arriver, tenta-t-il de se persuader. Cependant, ces observations ne le rassérénèrent pas entièrement.

— N'empêche, reprit-il, quand on a joué près du bassin, il s'est assis à proximité. Après, on est remonté vers le saule, il est remonté vers le saule. Et maintenant qu'on file vers Little Venice, il y va aus...

— Stop ! Stop ! s'écria Victor en levant les bras. Break ! Tu me saoules avec tes conneries, Pierce !

Tout en parlant, il s'était placé devant ses amis en faisant volte-face. Au loin, il aperçut le gros homme chauve. Il venait de s'arrêter, lui aussi, près du canal. Un arrêt étrange car l'individu détourna brusquement les yeux dès

qu'il vit le visage du jeune Troendhal. Comme pris au dépourvu, il jeta un regard à sa montre.

— Ma parole, tu as raison, chuchota Victor. On dirait bien que ce mec-là nous espionne...

Il prit ses amis par les épaules pour les inviter à reprendre leur chemin.

— Bon, décida-t-il, faites comme si de rien n'était. On continue à remonter le canal tranquillement. Là-bas, on prend le pont et on change de berge. On va bien voir ce qu'il va faire...

— Alors, tu me crois, maintenant, murmura Pierce.

C'était plus une constatation qu'une question.

— Oh, ça va ! fit Victor agacé.

Les trois garçons rejoignirent le pont et le traversèrent.

— Bon, à présent, on marche jusqu'au cinquième arbre, reprit-il, et surtout, vous ne vous retournez pas. Je regarderai discrètement, et s'il nous suit vraiment, on file en courant jusque chez Stu. Okay ?

— Okay, répondit Stewart.

Pierce déglutit. Il savait qu'il ne courait pas aussi vite que ses amis et ce plan l'angoissait.

— Vous ne me laisserez pas tout seul, hein ? demanda-t-il.

— Ne t'inquiète pas, rassura Victor, vu le bonhomme, on n'aura pas de mal à le semer.

Le nez baissé, concentrés sur leur plan, ils ne virent qu'au dernier moment les cinq skin-heads qui remontaient la berge en sens inverse.

— Dégagez les morveux ! fit l'un d'eux en bousculant Victor et Pierce.

Un autre tapa sur le ballon de Stewart et l'envoya dans un buisson sous les rires de ses acolytes.

Les trois amis s'écartèrent prudemment et laissèrent passer les individus. Victor jeta un coup d'œil derrière lui. Le gros homme chauve avait franchi le pont. Il avançait maintenant dans leur direction.

— Il nous suit ! fit remarquer Pierce qui n'avait pu s'empêcher de regarder, lui aussi.

À quelques mètres d'eux, Stewart venait de récupérer son ballon et avait fait la même constatation. Il lança un regard interrogatif à Victor. Ce dernier allait donner le signal de la fuite quand un événement se produisit. L'un des skinheads pointa le chauve du doigt et s'écria :

— Mais matez donc qui arrive là ?

— C'est le gros pédé de Regent's Park ! fit un autre.

Devant eux, le gros homme s'arrêta brusquement. Une peur panique passa dans son regard.

— Je parie qu'il était en train de suivre ces mioches ! ajouta un troisième.

En entendant ces mots, Troendhal et ses amis se regardèrent.

— On ferait mieux de dégager ! dit Pierce.

Cependant, ni Stewart, ni Victor ne lui répondirent. La tournure que prenait la situation commençait à les intéresser. Celui qui semblait être le chef des voyous regarda les trois garçons, puis le chauve, et hocha la tête.

— Mais t'as raison !

Le gros homme tourna les talons et s'enfuit.

— Ma parole, il se casse ! Attrapez-le !

Ses quatre acolytes s'élançèrent vers le fuyard et le rattrapèrent sur le pont. La scène, assez spectaculaire, s'était déroulée en quelques secondes. Trois promeneurs, qui s'approchaient des lieux, s'arrêtèrent, curieux et inquiets. Victor, Stewart et Pierce reculérent dans l'ombre d'un arbuste pour observer la suite.

— Pitié ! suppliait l'individu. Pitié ! Je vous promets, je ne suivais personne ! je me promenais ! c'est tout ! Je vous le promets !

— Ta gueule ! aboya l'un des délinquants.

Leur chef arriva lentement sur le pont en sortant un couteau commando de sa veste kaki. Il se tourna d'abord vers les passants, les fixa, un à un, droit dans les yeux et pointa l'arme vers eux.

— Vous ! Vous dégagez de là rapidement ! hurla-t-il. Vous n'avez rien vu, rien entendu, sinon...

Il passa la lame de son couteau devant sa propre gorge dans un geste éloquent.

— ...je vous retrouverai !

Terrifiés, les gens firent demi-tour pour fuir. Instinctivement, les trois garçons reculèrent derrière leur arbuste.

— On va se faire tuer ! murmura Pierce.

— Tais-toi ! souffla Victor. Tu vas nous faire repérer !

Là-bas, sur le pont, le skinhead au couteau s'était retourné vers le chauve. Le visage déformé par un rictus de haine, il appuya sa lame sur le ventre de l'homme.

— Alors, gros pédé, tu accostes encore les jeunes dans la rue en leur proposant du fric ? T'as combien sur toi, aujourd'hui ? Fais voir ?...

Les yeux de l'individu roulaient dans leur orbite. Une goutte de sueur perla sur sa tempe, sa pomme d'Adam fit un aller-retour. Il sortit trois billets de dix livres de sa poche et les tendit à son agresseur.

— C'est tout ce que j'ai sur moi, articula-t-il péniblement.

Le voyou prit l'argent, puis il remonta son couteau vers le visage de l'homme.

— Mais l'argent ne résout pas tous les problèmes, gros pédé, cracha-t-il. Maintenant, il faut que je fasse quelque chose de radical pour que tu ne touches plus aux gosses...

— Je n'ai jamais rien fait aux gosses, je le jure ! cria l'homme, terrorisé.

Mais l'autre ne l'écoutait pas.

— ...Ah, je sais ! Je vais te couper la main !...

À peine venait-il de prononcer ses paroles que deux de ses complices allongeaient le bras gauche de l'homme sur la rambarde du pont.

— ...C'est une bonne idée, ça, qu'en penses-tu ?

— Non, pitié ! pleurait le chauve. Pitié ! Je vous en supplie !

La pointe du couteau s'approcha du poignet de l'individu.

— Tenez-lui bien la main, ordonna le meneur en levant le bras, je vais être obligé de frapper fort pour trancher les os !

L'homme poussa un hurlement de terreur. Il se débattit dans tous les sens, mais les quatre vermines le tenaient fermement. Leur chef,

visiblement amusé par sa réaction, éclata de rire. Son attitude désinvolte ne pouvait pas laisser prévoir le geste qui allait suivre : il asséna un magistral coup de tête sur le front du chauve. Son crâne partit en arrière, puis roula sur le côté pour s'immobiliser enfin sur sa poitrine.

— Oh, le coup d'boule ! s'exclama l'un des délinquants, admiratif.

— Merde, il est dans l'coltard ! fit un autre.

Leur chef rangea son poignard.

— Foutez-moi ce trou-du-cul à l'eau et cassons-nous d'ici ! dit-il en partant au pas de course. Ils renversèrent l'homme par-dessus la rambarde et s'enfuirent en riant . Les trois garçons les regardèrent filer. Victor et Stewart s'avancèrent vers le canal.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'étonna Pierce. Allez, venez, on s'en va !

Mais ses amis ne l'écoutaient pas. Ils rejoignirent le bord de l'eau.

— Tu crois qu'il est mort ? demanda Stewart.

— Seulement assommé, répondit Victor, mais si on ne le sort pas de là tout de suite, il va se noyer.

— Tant pis pour lui ! lança Pierce qui s'approchait timidement. C'est un sale type, il n'a que ce qu'il mérite !

— Il a raison, approuva Stewart, ce n'est pas notre problème, partons.

Victor regarda ses amis, puis le corps de l'homme. Ce qu'ils disaient n'était pas faux, mais quelque chose l'incitait à ne pas les écouter. Quelque chose d'indéfinissable, comme une petite voix, au plus profond de lui, comme un souvenir de déjà vu qui lui montrait que la scène en question ne pouvait pas se dérouler autrement.

Il plongea dans le canal. Stupéfaits, Stewart et Pierce suivirent ses gestes en silence. Victor atteignit l'homme rapidement. Il le retourna pour placer son visage hors de l'eau. Puis, avec des gestes précis, vigoureux, il le tira vers la berge.

— Attrapez-le ! Vite ! cria-t-il à ses amis.

Ils saisirent l'individu par les bras. Tandis que Victor poussait le corps inanimé, ils le hisèrent sur la rive.

— Faut lui mettre le visage sur le côté, dit-il en les rejoignant.

Il s'agenouilla près du corps et exerça des pressions répétées des deux mains sur le sternum.

— Comment tu sais tout ça ? s'étonna Pierce.

— Je le sais, c'est tout, mentit Victor.

Ses amis l'observaient avec admiration, tandis que lui priait pour que ses gestes, totalement improvisés, donnent un résultat. Après quelques secondes d'efforts, l'individu bougea. Il ouvrit les yeux, un spasme le secoua et il vomit de l'eau. Puis un second. Il toussa, cracha encore, basculant sur le côté pour mieux évacuer ce qui l'encombrait.

Les trois amis l'observaient silencieusement.

Bientôt, l'homme se redressa sur un coude. Il regarda autour de lui. Ses yeux croisèrent

ceux des garçons, s'arrêtèrent sur Victor, dont ils détaillèrent les vêtements mouillés.

— C'est toi qui m'as sorti de là, hein ? demanda-t-il en souriant.

— Oui.

— Tu es quelqu'un de bien. Comment t'appelles-tu ?

— Victor.

— Victor, répéta le chauve, pensivement. Victor...

Il dévisagea l'enfant avec insistance, puis reprit :

— Victor, tu m'as sauvé la vie et je vais te faire un cadeau pour te prouver ma reconnaissance.

Il sortit de sa poche de pantalon un poignard ancien au manche de bois chantourné.

— Tiens, il est à toi.

Victor regarda l'étrange objet avec envie, mais, une fois de plus, quelque chose en lui l'incita à décliner l'offre.

— Je regrette, fit-il, je ne peux pas accepter votre cadeau.

— Mais pourquoi ? s'étonna l'homme.

— Parce que je n'accepte rien de la part d'un inconnu.

— Mais tu n'es pas obligé de le montrer à tes parents, fit remarquer Stewart en admirant l'objet.

— Stu, s'il te plaît, répliqua Victor. De toute façon, mon père peut tout me payer, je n'ai qu'à claquer des doigts et je peux avoir tous les couteaux que je veux, et des bien plus beaux que celui-là.

— Celui-là est particulier, précisa le chauve. C'est un couteau d'argent très ancien. On dit qu'il a le pouvoir de tuer les démons. D'ailleurs, les sculptures du manche représentent les flammes de l'enfer.

Stewart laissa échapper un sifflement.

— Moi, je le trouve très classe !

— Stu, n'insiste pas, s'il te plaît !

Le gros homme fit la moue.

— Mais... je comprends, dit-il.

Il tendit sa carte de visite à Victor en précisant :

— Ce couteau t'attendra le temps qu'il faudra, à mon domicile, et tu pourras venir le

chercher quand tu voudras : demain, dans dix ans, dans quarante... Il est à toi, je te l'ai dit, et toi seul décideras de le prendre ou non.

*

* *

Londres, de nos jours.

Victor Troendhal se réveilla en sursaut. Les frondaisons du Regent's Canal avaient brusquement cédé la place aux murs de sa chambre. Il se tourna vers sa femme. Elle dormait profondément.

Ce rêve... ce rêve n'était pas un rêve comme les autres. Victor sentait son cœur cogner violemment et Pandémonium en soulignait chaque battement sur un rythme martial. Il passa les mains sur ses yeux, inspira profondément. Petit à petit, il retrouva un peu de sérénité. Pandémonium disparut au loin avec

son bruyant cortège. Mais bientôt d'autres mots s'imposèrent à lui :

C'est un couteau d'argent très ancien. On dit qu'il a le pouvoir de tuer les démons. D'ailleurs, les sculptures du manche représentent les flammes de l'enfer.

Démons... Enfer... Pandémonium... ces mots s'associèrent machinalement à *Sinistre*. Victor revit la main du gros homme, tétanisée comme une bête traquée, sur la rambarde du pont. C'était sa main gauche. La Sinistre. Et si c'était un signe. Si ce rêve était une mise en garde par rapport aux choses étranges qu'il avait vécues ces dernières heures. Cet événement de son enfance resurgissait peut-être aujourd'hui pour l'avertir qu'un danger planait sur lui ; ou encore pour lui signifier que ce couteau d'argent pouvait l'aider à se protéger...

Victor se demanda s'il avait gardé la carte de visite de l'homme. Il fouilla sa mémoire. Un enchaînement d'images se construisit par bribes dans son esprit. Tout d'abord, il revit l'individu de dos, s'éloignant d'un pas chaloupé, puis la carte qu'il tenait dans ses mains à

ce moment-là. Un éléphant vert, stylisé, y était dessiné. C'était le pictogramme d'un magasin d'antiquités. La scène suivante l'entraîna près de Hyde Park, dans le grenier d'une maison bourgeoise, celle de ses parents. Il reconnut aussitôt l'ampoule accrochée à la poutre centrale, éclairant les poussières qui traversaient lentement la pièce au gré des courants d'air ; mais aussi la vieille malle où il rangeait tous ses trésors d'enfant.

*

* *

Victor s'assit devant le coffre, puis souleva le couvercle. Un poudroïement léger suivit ses gestes. Il balaya l'air de la main en toussant.

La petite boîte en fer blanc était toujours là. Il la saisit, la posa sur ses genoux comme il aimait à le faire autrefois, puis l'ouvrit. La carte de visite était coincée contre un bord, derrière deux dés à dix faces.

À la vue de ces dés, Pandémonium explosa dans son crâne. Son cœur palpita.

Ces dés à dix faces, ils les avaient oubliés, depuis longtemps, et voilà qu'ils lui sautaient au visage au moment où les coïncidences avançaient masquées autour de lui...

*

* *

— Il est étrange, fit remarquer Elisabeth Troendhal.

— Allons, il est comme d'habitude, tempéra Richard. Tu connais ton fils, quand il a une idée en tête, il n'y a plus que ça qui compte.

— Justement, non, il n'est pas comme d'habitude. Il nous a à peine dit bonjour et il a filé au grenier. Il n'a même pas embrassé son fils !

— Il te l'a dit : il avait un document important à récupérer.

La mère de Victor soupira. Elle se tourna vers Cathy, comme pour obtenir un soutien.

— Il est étrange, non ?

La jeune femme se pinça les lèvres. Elle caressa tendrement les cheveux de Charles, assis sur ses genoux.

— Il n'est pas comme d'habitude, c'est vrai, reconnu-elle.

— Ah, tu vois ! triompha Elisabeth.

Richard s'appuya sur les accoudoirs pour se caler plus haut dans son fauteuil. Sa sciatique le fit grimacer.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-il à sa belle-fille.

— Il est... il est... hésita-t-elle. Quelque chose semble le tracasser depuis hier soir.

— Depuis hier soir ?

— Oui. Il est allé chez Wilson pour lui apporter cette maudite corne, et depuis, il est soucieux. Quelque chose le préoccupe, mais il ne veut pas m'en parler.

— Et tu n'as pas insisté ? s'étonna Elisabeth. C'est ton mari, tout de même. S'il ne

peut pas partager ses soucis avec toi, avec qui les partagera-t-il ?

— C'est exactement ce que je lui ai dit, mais il m'a répondu qu'il était simplement un peu perdu.

— Comment ça, perdu ?

— Il se demandait s'il n'y avait pas une part de surnaturel dans la mort de Brice.

— Hmm, fit Richard Troendhal, c'est normal que la mort de son ami le soucie.

— Mais il n'y a pas que ça, reprit Cathy.

Les parents de Victor la fixèrent, surpris et inquiets. La jeune femme cherchait ses mots pour présenter la chose.

— Quoi donc ? s'enquit Elisabeth. Parle.

Cathy narra le spectacle du magicien et confia :

— Je me demande si cette chose qui l'aurait soi-disant effrayé chez Wilson ne serait pas la cause de son trouble. Depuis que nous sommes rentrés du Kenya, il n'a pas arrêté d'affirmer que la corne n'avait rien de surnaturel, et cette visite a suffi pour qu'il se mette à douter.

— En effet, approuva Elisabeth, ça ne ressemble pas à Victor. Il a toujours eu un esprit très cartésien.

Elle se tourna vers son mari.

— Tu devrais passer un coup de fil à Wilson pour savoir s'il a sur son bureau un objet qui ressemble à un... à une... une quoi, déjà ?

— Un gant, ou une main en cuir, a dit le magicien, précisa Cathy.

— Je ne vais pas déranger Wilson avec des histoires pareilles ! s'écria Richard. Et puis, de toute façon, à cette heure-là, il doit être à l'université.

Le silence retomba dans le petit salon. Victor arriva au même moment. Voyant tous les regards tournés vers lui avec insistance, il ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ce fut sa femme qui prit la parole, répondant à sa question par une autre question.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui.

— C'est quoi ? fit sa mère.

Victor sortit la carte de visite de sa poche.

— Le contact d'un vieil ami, mentit-il.

Puis, le regard de son père le mettant mal à l'aise, il poursuivit :

— Il tient une boutique d'antiquités à Portobello. J'ai toujours dit que j'irai lui rendre visite, et je ne l'ai jamais fait.

— Ah oui ?

— Oui, j'ai appris qu'il était atteint d'un cancer, persista-t-il dans son mensonge. Il est en phase terminale, il n'en a plus pour longtemps et il a décidé de finir ses jours chez lui. Alors, il est important que j'aille le voir rapidement.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas parlé de tout ça, avant ? interrogea Cathy.

— Je ne voulais pas t'embêter avec ça, ma chérie, surtout après la mort de Brice.

Il s'avança vers sa femme et l'embrassa.

— Bon, je fais un saut à Portobello, je serai de retour dans une heure ou deux.

Cathy regarda sa montre. Il était dix heures.

— Tâche d'être là pour midi, fit-elle, je te rappelle que nous mangeons ici.

— Pas de problème ! À tout à l'heure !

Quand Victor eut disparu, son père leva les mains et un large sourire éclaira son visage.

— Eh bien voilà votre mystère éclairci !

Il avait volontairement appuyé le mot mystère. Les deux femmes ne répondant pas, Richard ajouta :

— La mystérieuse main de Wilson n'est pour rien dans le fait qu'il soit préoccupé. Il se sent un peu perdu à cause de la mort de son ami, tout simplement. Et c'est normal. Ça le fait réfléchir sur le vrai sens de la vie et les décisions importantes à prendre.

— Vous avez sans doute raison, Richard, reconnu Cathy.

— Bien sûr que j'ai raison. On a tous besoin de passer, un jour ou l'autre, par des instants comme ceux-là pour retrouver la sérénité dans sa vie...

Elisabeth Troendhal n'avait rien dit depuis un long moment. Elle connaissait bien son fils et elle sentait qu'il mentait. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Cependant, elle était persuadée qu'il leur cachait quelque chose. Malgré tout,

elle se tut et garda pour elle ses interrogations. Elle trouverait bien quelques minutes, après le repas, pour parler en tête à tête avec lui et l'inciter à se confier à elle.

Chapitre 14

Le taxi avait déposé Victor juste devant la façade de l'antiquaire. Sur celle-ci, en lettres vertes dans un cartouche mauve, on pouvait lire *Green elephant* et reconnaître un pachyderme stylisé dans un carré aux coins arrondis.

Le jeune homme était en train d'observer la vitrine lorsqu'il perçut, sur sa gauche, le même bruit de pattes que la nuit précédente. Il tourna la tête, mais le trottoir, occupé par les piétons et quelques marchands ambulants, ne révéla rien de suspect. Victor se demanda,

l'espace d'une seconde, s'il avait bien entendu ce bruit. Parmi les éclats de voix des vendeurs et des chalands, mélangés au fond sonore de la ville, il était possible que son imagination lui ait joué des tours. De plus, la légère brume qui flottait dans la rue, ce matin-là, créait une atmosphère étrange.

Il en était là de ses pensées quand le cliquetis caractéristique résonna de nouveau, sur sa droite, cette fois. Un frisson le cloua sur place au moment où Pandémonium se jetait sur lui comme un vautour sur sa proie. Il tourna sur lui-même, tentant de scruter les espaces libres entre les passants. Contrairement à la première fois, il avait distingué très nettement le bruit de pattes. Aucun doute n'était possible. La Sinistre était en train de le suivre, c'était maintenant une certitude. Il n'arrivait pas à la voir, mais il savait qu'elle était là.

Autour de lui, les gens vaquaient à leurs occupations sans même l'envisager. Personne ne semblait avoir entendu. Personne sauf lui.

« Sans doute parce qu'elle m'a choisi. » pensa-t-il.

Dans le brouhaha de la rue, Victor tentait de déceler un nouveau cliquetis. Il allait résonner encore, il le sentait. Et peut-être que la Sinistre se rapprocherait de lui. Instinctivement, il avança vers la porte de la boutique tout en observant les alentours. Cependant, aucun bruit de pattes ne résonna de nouveau.

Victor entra dans l'échoppe. L'agitation de l'extérieur fit alors place à un calme accueillant, ponctué par la cascade de notes cristallines d'un mobile métallique suspendu derrière de la porte.

Le magasin, tout en profondeur et très étroit, était en fait un amoncellement d'objets sans grande valeur, où les copies de meubles anciens vieilles artificiellement côtoyaient des bibelots d'usine et des croûtes d'amateurs poussiéreuses.

Une femme d'une cinquantaine d'années, à la chevelure noire et au teint mat, quitta son comptoir pour venir à lui.

— Bonjour ! fit Victor.

— Bonjour ! répondit-elle en lui servant son plus beau sourire.

Elle repéra aussitôt la carte au logo vert et mauve qu'il tenait dans les mains.

— Ah, je vois que l'on vous a recommandé notre établissement ! Vous avez eu raison, vous ne serez pas déçu, vous...

Victor leva la carte sous les yeux de son interlocutrice de façon à ce qu'elle puisse lire le nom qui y était écrit :

— Michel Lenoir. Mais cette carte n'est pas toute jeune, dites-moi ! Monsieur Lenoir n'habite plus ici depuis presque dix ans !

— Vous savez où je peux le trouver ?

Une grande déception assombrit le regard de la femme. Ainsi, ce jeune homme ne venait pas en client.

— Bien sûr que je sais, mais il va vous falloir faire quelques kilomètres... Quand il a pris sa retraite, il est parti s'installer au soleil. Le veinard... Il a rejoint ses deux sœurs, à l'île Maurice.

Victor rangea la carte dans sa poche en frissonnant. Quelques jours plus tôt, cet homme et cet épisode de son enfance étaient enfouis au plus profond de sa mémoire à un point tel

que leur existence n'avait pas plus d'importance que sa première dent ; et voilà qu'à présent tout cela devenait le centre de ses préoccupations. Ce couteau, il le savait, était l'arme qui lui permettrait de combattre la Sinistre. Les mots de Wilson résonnèrent dans sa tête :

La légende dit que quiconque pose le regard dessus est une victime potentielle, et si cette personne est choisie, sept jours plus tard, la Sinistre la retrouve, où qu'elle soit, et la tue.

« Sept jours, pensa-t-il, cela signifie que la Sinistre ne me tuera pas avant. Si j'arrive à contacter Michel Lenoir rapidement, je peux peut-être récupérer le couteau à temps. »

— Vous avez son adresse, là-bas ? demandait-il.

— Non, répondit l'antiquaire, je l'ignore.

Il baissa la tête, se mordit la lèvre.

— Tant pis. Merci quand même.

— De rien.

Il se dirigea vers la porte de la boutique et repensa à la Sinistre. Elle l'attendait sans doute dehors. Il inspira profondément.

« Elle ne s'attaquera à moi que dans cinq jours, se rassura-t-il. Pour l'instant, elle cherche à m'effrayer. Je ne dois pas me laisser intimider. »

Le visage de Brice s'imposa à son esprit. Il revit ses derniers jours, et cette atmosphère surnaturelle qu'il avait toujours niée. Sa belle assurance vacillait maintenant sur ses bases. Il n'était plus très sûr de savoir où placer la frontière du réel. Il se sentait envahi par une multitude de peurs, d'interrogations qui obscurcissaient ses pensées et l'empêchaient de réfléchir sereinement à sa situation.

Et si quelqu'un l'avait hypnotisé, ou drogué, et manipulait son esprit à distance ?...

Il appuyait sur la poignée de la porte quand l'antiquaire l'appela :

— S'il vous plaît !

Suspendant son geste, il se retourna. Elle avançait vers lui à grands pas.

— Je... hésita-t-elle Excusez-moi d'être indiscreète, mais je... enfin... ne seriez-vous pas Victor, par hasard ?

Un long silence plomba les lieux. Le jeune homme ouvrit la bouche pour répondre, sans y parvenir. Il dévisagea la femme comme s'il s'agissait d'une créature étrange.

— Ou...oui, finit-il par souffler.

Elle lui sourit amicalement.

— Monsieur Lenoir m'avait laissé quelque chose à remettre à un certain Victor, le jour où il viendrait, mais sur le coup, je n'ai pas réalisé que ce pouvait être vous.

Le jeune homme se détendit. Une excitation soudaine monta en lui, n'osant croire ce qu'on lui révélait.

— C'est un couteau, n'est-ce pas ? interrogea-t-il. Il vous a laissé un couteau pour moi, un couteau au manche sculpté ?

— En effet, approuva l'antiquaire.

Elle rejoignit son comptoir derrière lequel elle saisit un objet emballé dans un chiffon noir.

— Il a laissé ce couteau, dit-elle en le lui tendant, et un livre.

Victor ouvrit le morceau de tissu et admira l'arme. Il la reconnut aussitôt, bien qu'elle lui parut moins grande qu'autrefois.

— Et un livre ? répéta-t-il.

— Oui, malheureusement, je ne peux plus vous le donner.

— Comment ça ? vous l'avez perdu ?

La femme sembla embarrassée.

— Euh, non... mais... ma fille l'a brûlé.

— Votre fille a brûlé le livre qui m'était destiné ! Mais, pourquoi a-t-elle fait ça ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça, vous ne savez pas ? Vous ne lui avez pas posé la question ?

— Si, souvent, son père aussi, mais elle n'a jamais voulu répondre.

Victor resta pensif. Machinalement, il enveloppa le couteau dans son chiffon et le mit dans sa poche. Ce livre avait sans doute des choses à lui révéler. Il fallait qu'il sache.

— Puis-je lui parler ? demanda-t-il.

— Lui parler ? reprit l'antiquaire, étonnée. Oui, bien sûr, mais j'ai des doutes que vous en tiriez quelque chose.

Elle s'approcha d'un escalier et hurla :

— Mona !

— Quoi ? fit une voix à l'étage.

— Descends !

Quelques secondes plus tard, une jeune femme d'une vingtaine d'années, apparut. En la reconnaissant, Victor sentit son cœur s'emballer. Pandémonium se rappela soudain à son bon souvenir. Cette jeune femme brune, aux cheveux courts et aux yeux verts, croisait sa route pour la troisième fois en deux jours et il ne croyait pas au hasard.

— Bonjour, dit-elle poliment en s'approchant de Victor.

— Vous ne me reconnaissez pas ? demanda ce dernier.

Elle le dévisagea, visiblement intriguée, et répondit :

— Non. Je devrais ?

— Nous nous sommes croisés hier soir dans une ruelle de South Kensington, et je vous ai aperçue, quelques heures plus tard, au King Ubu.

— Je n'étais pas à South Kensington hier soir, répondit-elle, et je n'ai jamais mis les pieds au King Ubu.

Victor resta un instant interloqué. Elle mentait, il en était certain, mais pour quelle raison ? Il la fixa un instant, essayant de déceler le mensonge sur son visage, ou tout au moins une fièvre coupable. En vain. Son regard était froid comme la glace.

— Ce monsieur est Victor, crut bon d'expliquer l'antiquaire à sa fille.

Les yeux verts de la jeune femme ne cillèrent pas, comme si elle savait déjà qui lui faisait face. Son assurance sans faille tourna même rapidement à la démonstration quand elle coupa la parole à Troendhal.

— Je... commença-t-il.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai brûlé le livre qui vous était destiné, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'ai fait ça pour des raisons personnelles. Je ne peux rien vous dire de plus.

— Voyez, je vous l'avais bien dit, fit l'antiquaire.

Victor ignore sa remarque.

— Mais vous devez m'en dire plus !

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— Oh que si ! Ce livre n'était pas pour vous, vous n'aviez pas à le brûler !

Il avait haussé le ton. Il sentait la colère l'envahir au fur et à mesure qu'il se rendait compte de son impuissance à obtenir les informations dont il avait besoin ; mais la jeune femme, sans se départir de son éloquence acerbe, riposta immédiatement :

— Admettons, j'ai des comptes à vous rendre, mais je ne vous les rendrai pas. Vous voulez des explications, mais je ne veux pas vous les donner. Qu'allez-vous faire ? Me taper dessus pour me faire parler ?

Elle le toisa de son regard de glace, laissant le silence s'installer entre eux. Victor comprit qu'il ne tirerait rien de cette femme dans ce choc frontal. Il décida de ne pas insister. Il pouvait faire suivre l'inconnue par un détective privé pour découvrir ce qu'elle cachait.

— Non, répondit calmement Victor, je ne vous taperai pas dessus pour vous faire parler.

Plutôt pour vous faire taire, mais vous êtes une femme et je ne suis pas assez lâche pour frapper une femme.

Il tourna les talons et s'éloigna vers la porte du magasin. Les deux femmes le regardèrent partir en silence.

— Quel étrange individu ! chuchota l'antiquaire.

Sa fille sourit. Avant de sortir de la boutique, Victor s'arrêta et l'interpella :

— Je vais peut-être mourir dans quelques jours, mais c'est sans doute le dernier de vos soucis !... À moins que ce ne soit justement ce que vous espérez...

Il quitta les lieux en claquant la porte.

— Un fou ! râla l'antiquaire en levant la main. On est tombé sur un fou !

Elle retourna vers son comptoir. Sa fille resta un instant immobile à observer le jeune homme à travers la vitrine de la boutique. Dehors, le brouillard, qui avait fini par tomber sur la ville, l'enveloppa rapidement. Elle le regarda disparaître. Ses yeux verts, comme englués au rideau blafard qui l'avait avalé,

mirent un long moment avant de ciller. Lorsqu'ils clignèrent enfin, ce fut pour sourire, un sourire étrange, auquel la bouche ne participait pas. Un sourire de glace.

Chapitre 15

Au même moment, près de Jua Tembo.

La fraîcheur de Kiu ne parvenait pas à tempérer la chaleur ambiante de la brousse. Deux tisserands se posèrent sur le bord de la fenêtre et observèrent, curieux, les deux amoureux qui s'enlaçaient dans le grand lit de la cabane.

Leurs soupirs semblaient retenir l'attention des oiseaux, tout comme ce bécotage humide qui les intriguait.

Alice lécha langoureusement les lèvres de son amant avant de reprendre possession de

sa bouche. La main de Nicolas caressa l'intérieur des cuisses de la Kényane, puis remonta lentement sous sa petite jupe. Il sentit ses jambes s'écarter et il prolongea son geste jusqu'à la dentelle de sa culotte à travers laquelle il découvrit la chaleur moite de son intimité.

Tandis que d'une main, elle maintenait fermement la tête de Nicolas dans un baiser fougueux, Alice glissa la seconde vers son short où elle rencontra une proéminence qui en disait long sur l'état de son compagnon. Elle le caressa quelques secondes à travers la toile, puis, décollant sa bouche de la sienne, elle souffla :

— J'ai envie de toi, fais-moi vibrer.

— Je te ferai tout ce que tu voudras, et même plus, répondit-il avant de l'embrasser dans le cou.

— Tout ce que je veux ? demanda-t-elle avec gourmandise.

— Oui.

Elle le regarda dans les yeux.

— Tu t'exposes à des exigences que tu n'imagines même pas...

— J'aime vivre dangereusement, fit-il en souriant.

— Je te veux comme objet sexuel, je veux que tu assouvisses tous mes désirs.

— Je me damnerais pour ton plaisir, ma chérie.

— Tu es sûr ? insista encore Alice, de plus en plus excitée.

— Tes désirs sont des ordres pour moi.

Elle prit son visage entre ses mains, l'embrassa avidement, puis demanda :

— Mets toi debout sur la table basse.

Nicolas lui jeta un regard complice et monta sur le morceau de tronc équarri qui faisait office de table basse.

— Enlève ta chemise, continua-t-elle.

Le Français se déboutonna lentement, puis se mit torse nu. Il sentait son sexe gonflé, torturé dans son slip, cherchant un espace qu'il ne trouvait pas.

Alice s'était assise dans le lit et se délectait du spectacle.

— Maintenant, le short.

Nicolas saisit l'élastique du vêtement, le glissa sur ses hanches. D'un mouvement de genoux, il le descendit jusqu'à ses pieds pour, finalement l'envoyer à Alice. Elle l'attrapa, le mit en boule et le porta à ses narines.

— Ce que je devine là-dessous m'excite beaucoup, tu sais ?

— Tant mieux.

— Fais-moi voir.

Le Français baissa son slip, libérant son sexe qui, aussitôt, se dressa. Alice l'admira un long moment, puis demanda :

— Caresse-toi.

Nicolas fit glisser ses doigts le long de sa verge.

— Prends-la à pleine main, précisa la jeune femme qui sentait son excitation monter de plus en plus.

Elle écarta légèrement les cuisses pour laisser apercevoir un bout de sa culotte. Son amant se masturba lentement devant elle en gémissant.

— Un peu plus vite, ajouta-t-elle en enlevant son tee-shirt.

Ses seins, soudainement libérés, se balancèrent lourdement. Leur pointe dressée augmenta le trouble du Français.

— Tu m'excites, fit-il en accélérant son geste.

Alice caressa lascivement sa poitrine en le regardant. Elle plongea dans ses yeux pour partager ses sensations. L'excitation de son homme était effectivement en train de monter, elle le sentait, mais elle jugea qu'elle pouvait encore s'amuser avec ses sens. Alors, elle fit glisser sa culotte le long de ses cuisses et, dans un habile jeu de jambes, laissa entrevoir son intimité à son amant. Cette excitation partagée était si douce, qu'elle la prolongea de longues minutes, guidant Nicolas vers les sommets du plaisir.

*

* *

Londres.

Troendhal quitta la boutique et remonta Portobello Road d'un pas rageur. Deux fois de suite, il faillit percuter un passant tant le brouillard était devenu dense. Perdu dans ses pensées, il arpentait le trottoir. Machinalement. Aveugle à l'agitation de la rue. Sourd aux bruits de la ville. Soudain, un cliquetis caractéristique retentit devant lui. Il s'arrêta. La rue reprit alors vie autour de lui. La ville explosa de nouveau à ses oreilles. Tous les sens aux aguets, il se figea. Le bruit se rapprochait.

Il la savait là. Derrière ce rideau de brume laiteux. La Sinistre. Il l'entendait avancer vers lui. Dans une rue voisine, un orgue de barbarie résonna. Pandémonium aussi. Depuis les profondeurs de son crâne.

Elle apparut enfin, sortant lentement du brouillard, de sa démarche arachnéenne. Le souffle court, il la regarda en reculant d'un pas. Cette fois, plus question d'hallucination. Elle était là. Il la voyait, l'entendait.

Un homme, venant derrière lui, le heurta, s'excusa et reprit son chemin sans rien remarquer.

« Suis-je le seul à la voir, se dit Victor, ou les gens sont tellement occupés à regarder devant eux qu'ils ne voient pas ce qu'il y a par terre ?... »

La Sinistre continuait à avancer vers lui.

« Peut-être n'existe-t-elle que dans mon imagination. » Il inspira profondément et serra les dents. « La seule façon de le savoir, est de la laisser venir à moi pour essayer de la toucher. »

La Sinistre arriva bientôt devant ses pieds. Victor sentait un froid glacial envahir son corps. Jamais il n'avait eu aussi peur de sa vie, mais les nerfs tendus, il parvint à puiser au fond de ses entrailles des ressources insoupçonnées. Les yeux rivés à la créature, il plongea la main dans sa poche pour y serrer son couteau d'argent.

À peine venait-il d'en saisir le manche que la Sinistre recula précipitamment devant lui. Surpris par cette réaction, Victor se demanda

si elle était en relation avec son geste. Alors, sans sortir la main de sa poche, il la crispa sur l'arme. Simultanément, la créature fit demi-tour et s'enfuit.

Victor sentit alors une force incroyable le pénétrer. Une sorte de supériorité divine, de suprématie omnipotente sur cette main maléfique. Sans réfléchir, il s'élança derrière elle.

Le staccato nerveux de ses griffes sur le macadam lui permit de la rejoindre rapidement à travers le brouillard. Elle avait beau fuir le plus vite possible, elle ne pouvait rivaliser avec l'homme. Aussi, tourna-t-elle dans une rue adjacente et se dirigea vers le quartier de Bayswater. Victor la suivit. Toute son attention était maintenant tournée vers elle. Plus rien d'autre ne comptait. Comme un chasseur traquant sa proie, il s'arrangeait pour anticiper ses changements de direction et ne lui laisser aucun champ libre. Par moments, il allongeait le pas pour l'écraser, mais la Sinistre esquivait chaque attaque avec une vivacité incroyable.

Victor sortit son couteau de sa poche, prenant soin d'en camoufler la lame entre son avant bras et son corps.

« Je ne te lâcherai pas ! souffla-t-il entre ses dents. Tant que je n'aurai pas enfoncé ce couteau dans ta paume, je ne te lâcherai pas ! »

*

* *

Kiu.

La main de Nicolas s'activait de plus en plus rapidement sur son sexe. Alice sentait que le plaisir de son amant allait bientôt atteindre son paroxysme.

— Arrête ! ordonna-t-elle d'une voix ferme.

Entraîné par une spirale de délices, le jeune homme mit quelques secondes avant d'obéir.

— Mets les mains sur la tête, continua Alice en s'asseyant au bord du lit, et viens vers moi.

Il s'exécuta et s'approcha d'elle. Lui saisissant les cuisses, elle le fit avancer encore, lui plaçant les jambes de chaque côté des siennes. Ainsi, assise devant lui, elle admira son sexe qui se dressait maintenant à quelques centimètres de son visage. Elle caressa ses testicules du bout des doigts et observa avec délectation le spectacle de sa verge secouée de soubresauts.

Nicolas gémit sous ses caresses. Alice donna de petits coups de langue sur son prépuce, lui arrachant un râle.

— Tu aimes ça, hein ? demanda-t-elle.

— Oh oui, répondit-il en fermant les yeux.

— Mais ce n'est rien par rapport à ce qui t'attend...

Elle se leva, se plaça derrière lui et lui caressa la poitrine en lui mordillant l'épaule.

— Allonge-toi sur le dos, les bras et les jambes en croix.

Nicolas s'installa sur le lit, de plus en plus excité. Son sexe était si dur et tendu qu'il

claque sur son ventre au moment où il s'allongea. Alice prit des cordes et attachâ les poignets et les chevilles de son amant. Lorsqu'elle fut sûre de la solidité de ses nœuds, elle vint s'agenouiller près de lui et lui embrassa la poitrine.

— Es-tu prêt à tout subir ?

— Je n'en peux plus, avoua Nicolas. Fais-moi tout, emporte-moi.

Alice lécha ses tétons en souriant.

— Toi, tu es juste à point, dit-elle, mais moi, j'ai encore faim...

— Alors, viens prendre mon sexe.

Elle l'embrassa du bout des lèvres et murmura :

— C'est moi qui décide, as-tu déjà oublié ?

Puis elle se mit debout sur le lit. Nicolas admira sa sculpturale silhouette ; ses seins, généreux et fermes, accrochaient la lumière comme deux beaux fruits gorgés d'émotions ; ses longues jambes, parfaitement galbées, fuyaient là-haut sous une jupe courte qui cachait encore des trésors qu'il aurait aimé explorer.

La jeune Kényane devina ses pensées car elle lui demanda :

— Tu aimerais voir ce qui se cache sous ma jupe, hein ?

— Oui.

Alors, elle avança et vint placer ses pieds de chaque côté de son visage.

Nicolas, attiré par la blondeur enivrante de ses boucles, riva son regard sur ses lèvres gonflées, légèrement entrouvertes, au contour humide. Il sentit son sexe se redresser spasmodiquement.

Alice s'accroupit sur son visage.

— Lèche-moi, fit-elle en écartant son sexe avec les doigts.

*

* *

Londres.

Elisabeth Troendhal regarda sa montre pour la énième fois.

— Midi et demi ! Que fait-il ?

— Il a un peu de retard, répondit son mari, quelle affaire !

Cathy ne disait rien. Elle aussi était inquiète. Victor lui avait dit qu'il serait là avant midi. S'il avait eu un contretemps, il les aurait appelés. Elle saisit son portable et composa son numéro.

— Je vais l'appeler, dit-elle.

Mais après quelques secondes d'attente, elle dut se contenter de laisser un message :

— Mon chéri, c'est moi, que fais-tu ? Nous t'attendons. Est-ce que tu peux me rappeler ? À tout de suite. Je t'aime.

Quand elle eut raccroché, elle tourna vers ses beaux-parents un regard soucieux.

— Je ne comprends pas, dit-elle, il ne coupe son portable que lorsqu'il est en réunion.

— Il est peut-être à court de batterie, suggéra Richard.

— Non, il vient de le recharger.

Elisabeth sentait l'anxiété la gagner, mais elle préféra ne pas la montrer à sa belle-fille et tenta de la rassurer :

— Si son ami malade est branché à un appareil médical, il a peut-être été obligé de couper momentanément son portable.

— Non, ce n'est pas ça. Le téléphone sonne, mais personne ne décroche.

— Ou alors, il est peut-être dans la rue et le bruit de la circulation a couvert la sonnerie de son portable.

— Peut-être, fit Cathy, peu convaincue. Attendons encore.

— Mettons-nous à table, décida Elisabeth, et commençons sans lui. Ce ne sera pas la première fois qu'il prendra un repas en cours.

— Tu as raison, approuva son mari. Victor a sans doute jugé bon de rester plus longtemps auprès de son ami. Il mangera plus tard, voilà tout.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger où le personnel de maison les attendait depuis un moment. Elisabeth prit Cathy par l'épaule. Le comportement de Victor les inquiétait. Elles

avaient le sentiment que quelque chose d'anormal était en train de se passer.

*

* *

Victor avançait difficilement dans le brouillard. Mi-marchant, mi-courant, il devait déployer des trésors de vivacité et d'attention pour ne pas perdre la trace de la Sinistre. À tel point qu'il ne savait plus où il se trouvait. Un comble pour lui qui connaissait Londres comme sa poche. Les seules choses qu'il apercevait étaient ces quelques mètres carrés de trottoir devant ses pieds et l'écran cotonneux de la brume.

Il avait traversé Edgware Road et plusieurs autres gros axes. Visiblement, la Sinistre l'entraînait vers l'Est, empruntant, dès qu'elle le pouvait, le réseau des rues secondaires, continuant de fuir sur le même rythme

nerveux ponctué par l'infernal cliquetis de ses doigts crochus sur le sol.

Quelques minutes plus tôt, lorsque son portable avait sonné, Victor s'était brusquement rappelé qu'il était attendu pour le déjeuner mais, le couteau dans la main droite, les yeux rivés sur cette proie véloce qui, en un quart de seconde, pouvait disparaître dans le brouillard, il n'avait pas répondu.

« Je les rappellerai plus tard, » s'était-il dit en continuant.

Il ignorait encore que la Sinistre allait l'entraîner ainsi au bout de la nuit, dans les quartiers les plus mal famés de la capitale britannique...

*

* *

Kiu.

Alice, les yeux fermés, la tête en arrière, râ-
lait de plaisir. Son amant commençait à
concentrer ses caresses sur le point le plus
sensible de son intimité. D'irrésistibles ondes
en irradiaient, se propageant rapidement vers
son ventre. Et bientôt tout son être se mit à vi-
brer. Son corps n'était plus qu'un brasier, à la
fois lourd et léger, puissant et vacillant, un in-
cendie dont la course folle commençait à faire
fondre sa résistance, si habilement dévasta-
teur qu'elle en était presque tentée de s'y
abandonner.

— Stop ! fit-elle soudain en se redressant.

Un enivrant vertige dans la tête, elle se re-
cula et vint s'asseoir sur le ventre de son
amant. Nicolas sentit son sexe s'enfoncer vo-
luptueusement dans celui de sa belle. Il était
doux et chaud, enveloppant, caressant. Alice
ondula sur lui en se mordant la lèvre, balan-
çant sa poitrine avec sensualité.

Leurs râles se mêlèrent, leurs mouvements
s'accélérent. Le Français, fasciné par ces seins
généreux qui dansaient devant lui, essayait de
garder les yeux ouverts, mais des vagues de

plaisir commençaient à embrumer son esprit, l'emportant, à chaque lame, vers le doux carrousel qui tournait derrière ses paupières. Alors, il cessa de lutter et laissa ce plaisir l'envahir, grandir en lui jusqu'au point de non-retour.

Alice hurla sa jouissance, appelant dans son sillage celle de son amant. Nicolas secoua la tête de gauche à droite comme un possédé, cherchant à accentuer l'ivresse de son orgasme. Il voulut, une dernière fois, ouvrir les yeux pour admirer le visage d'Alice, mais ce fut une vision de cauchemar qui s'offrit à lui.

Une créature d'horreur avait remplacé sa belle. Pandémonium ! C'était une sorte de bête hideuse dont la gueule béante soufflait une haleine nauséabonde, une gueule aux dents longues et jaunes, ressemblant à celle d'un caïman en beaucoup plus courte. Pandémonium ! Ses yeux globuleux, injectés de sang, avaient une fixité reptilienne. Pandémonium ! Quant à sa peau, écailleuse et glauque, elle était couverte de pustules brunes dont certaines suintaient. Pandémonium !

Pandémonium ! Pandémonium ! murmurait une voix rauque dans ses tympans.

Nicolas hurla de terreur. Les bras tendus dans ses liens, le corps arc-bouté sur le lit, il cria ainsi de longues minutes, cherchant à se libérer de ses entraves. En vain. Ses hurlements étaient si puissants et empreints d'un tel effroi que les animaux alentour se turent et se figèrent en les entendant.

Le monstre avança son museau vers son visage. Berger tourna la tête. Du coin de l'œil, il vit la bête ouvrir la gueule et sentit sa chaleur puante sur sa peau. Si ses dents se refermaient sur lui, elles le décapitaient, c'était une certitude.

Cependant, contre toute attente, la créature ne l'attaqua pas. Elle se recula, cracha un feu d'enfer et disparut.

Le Français ouvrit les yeux. Il découvrit Alice, à genoux près de lui.

— Nico ! Nico ! Réveille-toi ! hurlait-elle affolée en le secouant.

— Que... Tu... Où est-il ? balbutia-t-il en jetant autour de lui des regards de fou.

Elle lui caressa le visage.

— Calme-toi, je suis là, fit-elle sur un ton apaisant.

Puis, tout en le détachant, elle reprit :

— Là, c'est fini, je...

— Que s'est-il passé ? l'interrompt Nicolas en se redressant.

— Je... je ne sais pas trop. Tu t'es évanoui. J'ai essayé de te ranimer, mais tu n'avais aucune réaction. Je t'ai donné quelques claques sur les joues quand soudain tu t'es mis à hurler et à te débattre, comme si tu ressentais d'horribles souffrances.

Il passa la main dans ses cheveux, puis sur son visage, comme pour chasser d'indésirables souvenirs.

— J'avais les yeux ouverts ? demanda-t-il.

— Euh... non. Pourquoi ?

Nicolas ne répondit pas. Il toucha les joues d'Alice du bout des doigts pour y relire les doux contours de son visage.

— Que t'est-il arrivé ? insista-t-elle.

— Je ne sais pas. Un horrible cauchemar... Enfin, je crois... Tout paraissait si réel... Tu t'étais transformée en monstre...

— En monstre ?

— Oui.

Le silence scella ce dernier mot. Leurs regards se croisèrent. Alice vit que son compagnon pensait à Brice. Nicolas se rendit compte, à son air grave, qu'elle prenait son discours au sérieux.

— Ton frère n'était pas plus fou que moi... Tu sais cela...

Elle acquiesça.

— Est-ce qu'il t'a déjà parlé du mot Pandémonium ? demanda-t-il encore.

— Oui. C'était un mot qui l'obsédait, ces derniers temps. Il l'avait dans le crâne sans qu'il ne sache vraiment pourquoi.

Le Français passa la main dans ses cheveux, perplexe. Alice ressentit son malaise et s'en inquiéta :

— Il t'en a parlé à toi aussi ?

— Non mais...

Il hésita à lui révéler ce qu'il savait sur ce mot, ces années de route avec cet étrange compagnon.

— Je... j'ai entendu ce mot dans mon cauchemar et...

Il se tut. Sans doute valait-il mieux qu'il garde le reste pour lui.

— Et ?... répéta Alice.

— ...j'ai peur de finir comme Brice, finit-il par dire.

— Brice a été envoûté, toi tu ne l'es pas.

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sais.

Elle lui sourit tendrement et ajouta :

— Fais-moi confiance.

Nicolas se rappela son impressionnante démonstration face à son frère quelques jours plus tôt et se sentit prêt à lui faire confiance. Pourtant, celle qui se tenait là, près de lui, paraissait si fragile dans sa nudité...

*

**

Londres.

— Quelque chose le tourmentait, je suis sûre que quelque chose le tourmentait, répéta Cathy, des larmes dans les yeux. Il n'était pas normal, comme s'il gardait au fond de lui un secret, ou quelque chose qui l'inquiétait. Je ne comprends pas, d'habitude, il répond toujours aux messages.

Après le repas, Richard Troendhal avait repris sa place dans le fauteuil et les deux femmes arpentaient la pièce d'un pas nerveux.

— Je suis d'accord avec toi, approuva Elisabeth. Il a dû lui arriver quelque chose.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Il est presque trois heures, il faut faire quelque chose.

— Que pouvons-nous faire sinon attendre qu'il donne signe de vie, fit Richard.

— Appelons la police et signalons sa disparition.

— La police ne s'occupe que des disparitions de mineurs, ma chérie. Victor est majeur et on va me répondre qu'il a tout à fait le droit de disparaître s'il en a envie.

Cathy prit son sac à main et ses clés.

— Je vais aller à Portobello, décida-t-elle.

— Je t'accompagne, approuva sa belle-mère. Moi non plus je ne peux pas rester là à attendre.

— Comme vous voulez, fit Richard avec un geste de résignation, mais soyez prudentes. Avec ce maudit brouillard, un accident est vite arrivé.

Les deux femmes s'éloignèrent. Il les suivit du regard. Un regard fataliste. Comme s'il savait quelque chose...

*

* *

Quelques heures plus tard, quelques quartiers plus loin.

La nuit était tombée depuis longtemps. Victor avait dû prendre sa lampe électrique, une petite torche porte-clés qu'il utilisait quand la minuterie de son parking souterrain le laissait dans le noir.

La ruelle où il avançait ressemblait à un couloir. C'était une sorte de passage, guère plus large que les épaules d'un homme, coincé entre les murs lépreux de deux entrepôts. Victor ne savait pas où il se trouvait, mais à en juger par ce que le brouillard avait daigné lui révéler jusqu'à présent, il ne devait pas être bien loin des docks. Limehouse peut-être, voire un peu plus loin. Une chose était sûre, pourtant, les quartiers qu'il était en train de traverser n'étaient pas de ceux où l'on s'aventure seul à la tombée de la nuit.

La Sinistre se faufilait entre les détritiques et les gravats de briques rouges, fendant la brume, infatigable, calée sur un rythme si régulier qu'il en devenait hypnotique. Dans le faisceau cru de la torche électrique, elle jouait avec les ombres et la lumière, faisant rouler

ses muscles nerveux sous sa peau brune en un fascinant jeu de doigts. Plus déliée que la main d'un pianiste, elle attaquait le sol de ses longs ongles crochus avec une rapidité que l'œil pouvait à peine saisir.

Victor poursuivait la Sinistre depuis près de treize heures et il sentait la fatigue le gagner ; fatigue physique, mais aussi nerveuse. Les dizaines de kilomètres parcourus sans relâche, sans boire ni manger, et les efforts continus de concentration pour ne pas perdre sa proie avaient sérieusement entamé ses forces. Par instants, il serrait les dents et allongeait le pas pour tenter d'écraser la créature, sans grand espoir. Sa vivacité et ses réflexes s'étaient émoussés et chaque fois il manquait sa cible. Alors, il songeait à abandonner. Il se disait que, de toute façon, il retrouverait inévitablement la Sinistre sur sa route et qu'il la tuerait à ce moment-là. Oui, mais quand ? Le septième jour ? Lorsqu'elle frapperait pour de bon ? Le couteau d'argent qu'il tenait dans la main reprenait alors pour lui toute sa signification. Si cet étrange poignard avait mis en

déroute la Sinistre, c'était qu'elle le craignait, qu'elle se sentait vulnérable. Sans doute aussi parce qu'elle ne pouvait pas le tuer avant le septième jour. Maintenant qu'elle savait que ce poignard était en sa possession, il y avait de fortes chances qu'elle ne s'approche plus de lui. Du moins, pas avant le jour fatidique.

Il ne fallait donc surtout pas la laisser s'enfuir. S'il la ratait cette nuit, elle, ne le raterait pas quand elle reviendrait. Aussi, malgré la lassitude qui l'envahissait, il continuait à la poursuivre, indéfectiblement accroché à son ombre. Une seule question le tenaillait encore : jusqu'où ? Jusqu'aux confins de la capitale ? Jusqu'aux bouts de ses forces ?

Victor avait fini d'espérer que la Sinistre se fatigue avant lui. Au vu de sa cadence si soutenue et régulière, il avait abandonné cette idée. Son seul espoir restait de pouvoir la coincer dans un angle de bâtiment, ou au fond d'une impasse.

Il pensait à cette seconde éventualité lorsque l'étroit passage déboucha dans une cour intérieure bordée d'entrepôts en ruine. La

Sinistre la traversa, entraînant son poursuivant dans le bâtiment d'en face. Ils entrèrent dans un vaste local dont le sol était recouvert de gravats et de verre brisé. Une odeur de pétrole flottait dans l'air, rendant l'atmosphère lourde et entêtante. La brume n'avait pas envahi les lieux et, pour la première fois depuis le début de sa traque, Victor put maîtriser tous les changements de direction de sa proie. Celle-ci alla de gauche à droite, visiblement désorientée par l'aisance de son poursuivant. La grande salle était vide et le cliquetis incessant des griffes sur le sol résonnait en un effroyable écho.

La Sinistre s'élança vers l'amorce d'un escalier, puis y grimpa. Son agilité à ce genre d'exercice était surprenante. Elle accrochait le rebord des marches de ses ongles et se projetait plus haut dans des bonds incroyables, retombant chaque fois sur ses doigts. Elle atteignit rapidement le troisième étage. Comme le rez-de-chaussée, il s'agissait d'une longue plate-forme, mais toute ressemblance s'arrêtait là. En effet, la lumière d'une lampe à

pétrole, posée à même le sol, éclairait les lieux. Plus loin, dans une partie enténébrée, deux hommes étaient en train de découper le corps d'une femme, deux colosses d'un mètre quatre-vingt-dix, au visage marqué par les rixes et les beuveries. Ils avaient chacun dans la main un poignard de commando dont la lame avait la longueur d'un avant-bras. Attirés par le bruit, ils suspendirent leurs gestes, puis se dirigèrent prudemment vers l'escalier.

Victor arriva au même moment en haut des marches. Il ne les vit pas tout de suite. La première chose qui attira son attention fut le comportement étrange de la Sinistre. Elle s'arrêta, puis se blottit dans l'ombre d'un morceau de parpaing.

— Qu'est-ce que tu fous là, ducon ? demanda l'un des truands.

Sa voix grave avait éclaté aux oreilles de Victor comme un coup de tonnerre. Il sursauta et leva les yeux vers les deux hommes, mais, curieusement, aucune peur ne s'empara de lui. Ni les armes couvertes de sang, ni les mines

patibulaires des criminels ne semblaient l'impressionner.

— Tu réponds quand je te cause ! tonna encore le voyou.

Victor resta muet. Sans marquer plus d'intérêt à son interlocuteur, il jeta un coup d'œil rapide vers la Sinistre qu'il avait négligée durant une seconde. Toutes ses pensées étaient tournées vers elle, à tel point qu'il regardait les deux hommes sans les voir, qu'il les écoutait sans les entendre. Plus que ses pensées, son corps et son âme étaient prisonniers de sa quête insensée. Il devait tuer cette créature cette nuit et rien ni personne ne pouvait l'en empêcher. Aussi, en la voyant se faufiler furtivement entre les deux individus, son cœur s'emballa. Il ne fallait surtout pas qu'elle s'échappe !

— Faisons-lui la peau, suggéra l'autre truand.

Le visage inexpressif, Victor lança son couteau sur l'homme d'un geste vif et d'une grande fluidité. La lame se planta dans son front avec un bruit sourd. Les yeux écarquillés

sur une expression de terreur et de surprise, la bouche ouverte sur un cri qui ne sortit jamais, l'homme tomba à genoux.

Son compère avait suivi la scène, stupéfait. Les bras ballants, il regardait Victor sans comprendre. Ce jeune homme, bien habillé, ressemblait plus à un fils à papa qu'à un voyou. Et pourtant, il avait tué son acolyte sans la moindre émotion. Son regard, d'une fixité terrifiante, n'était même pas dirigé vers sa cible lorsqu'il avait lancé son couteau.

Victor s'avança vers sa victime et, toujours sans la regarder, retira le poignard de son front avant qu'elle ne s'effondre. Puis il reprit sa chasse en ignorant également le deuxième homme. Celui-ci, secoué par un frisson de terreur, recula de quelques pas sur son passage et le laissa partir dans la pénombre.

Par un frisson de terreur.

De terreur.

Une notion qu'il appréhendait pour la première fois de sa vie. Il s'était souvent trouvé face à la mort, dans des luttes de clans, ou de ténébreuses affaires, mais jamais il n'avait

éprouvé la peur ou quelque émotion y ressemblant. Il avait toujours pensé que seuls les lâches avaient peur. Toutefois, en y réfléchissant, il s'agissait chaque fois d'un danger concret, d'un ennemi identifié ; une lame de couteau ou un canon de pistolet, des flics ou un tueur... Maintenant, tous ses repères s'étaient évaporés. Le danger était réel, mais il ne savait plus comment l'évaluer. L'ennemi était bien présent, devant lui, mais il était incapable de l'identifier. Qui était cet homme au couteau dont le regard faisait froid dans le dos ? Ses gestes avaient la mécanique d'un automate et l'aisance d'un fantôme. Il frappait si vite que l'on était mort avant même d'esquisser le moindre mouvement. Qui était cet être qui ne tremblait pas devant eux, et qui semblait se rire de leurs impressionnantes lames couvertes de sang ? Un surhomme ? Ou peut-être une créature issue de l'au-delà...

La peur, la véritable peur, celle qui s'enracine dans les cauchemars les plus audacieux de l'inexplicable, celle qui réduit à néant toutes les velléités de combat car

transformant les adversaires en d'insaisissables démons, cette peur qu'il découvrait subitement l'enveloppa de son suaire glacial. Il fit plusieurs tours sur lui-même, épouvanté par cette pénombre insondable, puis il s'enfuit à toutes jambes vers l'escalier qu'il dévala en quelques secondes.

Victor avait depuis longtemps disparu à l'étage supérieur. Toujours à la poursuite de la Sinistre, il avait emprunté un escalier de service qui menait à une terrasse. Le brouillard semblait s'être dissipé, à moins que ce ne fut l'altitude qui ne le rendit moins dense. Les lumières de la ville éclairaient faiblement les lieux et Victor put ranger sa torche. Il suivit sa proie jusqu'au bout du bâtiment où elle s'arrêta enfin. Enfin. Le moment qu'il attendait depuis des heures.

— Tu ne pourras plus m'échapper, maintenant ! s'écria-t-il en brandissant son couteau. Je vais te tuer !

La Sinistre fit mine de partir vers la gauche, puis fila à droite. Victor, surpris par la manœuvre, réagit une fraction de seconde trop

tard. Son pied rata une nouvelle fois sa cible. Elle l'entraîna dans l'angle de la terrasse où se découpait un bras métallique muni d'un palan. En voyant l'appareil et sa corde qui pendait vers le sol, il comprit aussitôt ses intentions. Cependant, avant qu'il n'ait eu le temps de la rejoindre, la Sinistre avait déjà bondi dans le vide. Elle s'agrippa au cordage et s'y laissa glisser par saccades.

Victor grimpa sur le rebord du toit puis, plaçant son couteau entre ses dents, descendit à sa poursuite.

Une pensée l'obsédait : arriverait-il en bas assez vite pour ne pas la perdre ?

Il avait déjà parcouru plus de la moitié du chemin et arrivait à hauteur du premier étage lorsqu'il sentit la Sinistre qui s'accrochait au bas de son pantalon. Une montée d'adrénaline compressa son cœur. Il secoua la jambe pour lui faire lâcher prise, mais il était déjà trop tard. Elle grimpait le long de sa cuisse et atteignait son dos. Victor sut alors qu'il avait foncé tête baissée dans un piège. Elle cherchait maintenant à rejoindre son cou pour

l'étrangler. Pourquoi attendre le septième jour ce qu'elle pouvait faire tout de suite ? Le machiavélique traquenard était à la hauteur de cette vile créature.

Victor prit son couteau et donna des coups de lame au jugé vers son dos. La Sinistre, solidement accrochée au manteau de l'homme, esquivait les attaques avec agilité. Le jeune Anglais commença à sentir la corde glisser dans sa main, le brûler. Le poids de son corps, ajouté à ses mouvements brusques et désordonnés, eurent bientôt raison du peu d'énergie qui lui restait. Alors, incapable de tenir plus longtemps, il préféra chuter qu'abandonner le combat.

*

* *

Jua Tembo.

Nicolas Berger vit Victor tomber et rebondir sur la falaise comme un pantin désarticulé pour finalement s'écraser sur le sol dans un bruit sourd.

Il poussa un cri qui se transforma, au fil des échos, en Pandémonium, et il se réveilla.

Près de lui, Alice sursauta. Elle alluma la lampe de chevet.

— Que se passe-t-il ?

Nicolas s'assit dans le lit. Il regarda autour de lui.

— Putain de cauchemar !...

Il se frotta les yeux.

— ...Il est arrivé quelque chose à Victor.

— Ce n'est qu'un cauchemar, tempéra sa compagne en lui caressant le dos.

Silencieux, Nicolas inspirait profondément, tentant de reprendre un rythme cardiaque normal. Il essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées, mais les images de son ami lui criant de l'aider revenaient sans cesse obscurcir son esprit.

— Non, je ne crois pas, répondit-il en prenant son téléphone portable posé près de lui. Il lui est arrivé quelque chose.

— Tu ne vas pas les réveiller en pleine nuit ! s'exclama Alice en le voyant composer un numéro.

Sans l'écouter, il plaqua le combiné à son oreille. Quelques secondes plus tard, il raccrocha.

— C'était sa messagerie, j'avais raison.

— Il ne répond pas, ça ne veut pas forcément dire qu'il lui est arrivé quelque chose.

Nicolas fit un second numéro et, cette fois, obtint un correspondant.

— Allo ? Cathy ? Victor est près de toi ?

La jeune femme répondit longuement. Alice observa le visage de son compagnon qui, peu à peu, s'assombrissait.

— Mais vous avez prévenu la police ?

En entendant ces mots, la Kenyane approcha son oreille du combiné et essaya de capter des bribes de la conversation.

— Bon, j'arrive, dit enfin Nicolas, je prends le premier avion pour Londres et je t'appelle dès que j'ai atterri... OK, à demain.

Il raccrocha. Alice, qui n'avait saisi que l'essentiel, le questionna :

— Il a disparu, c'est ça ?

— Oui, depuis hier matin. D'après Cathy, quelque chose le tourmentait. Il est parti seul à Portobello et il n'est pas reparu. Elle a sillonné le quartier avec sa belle-mère, elles ont questionné les gens, mais personne ne l'a vu. Le père de Victor a finalement demandé à un ami, inspecteur à Scotland Yard, de l'aider. Apparemment, il a repéré la position du portable de Victor.

— C'est bon signe, ça.

— Non, pas vraiment. Le signal est fixe. Cela veut dire que Victor ne bouge pas. En plus, il provient d'un quartier mal famé.

Alice fit la moue.

— Cela peut vouloir dire aussi qu'on lui a volé son portable et qu'il est posé quelque part, chez son voleur...

— Oui. L'inspecteur a envoyé des hommes sur place pour vérifier.

Il marqua une pause, secouant la tête de dépit.

— Putain de cauchemar !

— Je t'accompagne là-bas.

Ils se levèrent et s'habillèrent en silence. Alice alluma l'ordinateur. Elle se connecta au serveur de l'aéroport.

— Et s'il avait découvert quelque chose de capital sur la corne d'Akuj ? suggéra-t-elle.

— Bon sang ! Tu as raison, je n'avais pas pensé à ça !

Il vint s'asseoir près d'elle.

— Quelle heure, le prochain ? demanda-t-il.

Elle finit de tapoter et dit :

— 7h41. Nous avons le temps d'arriver à JKIA, je vais réveiller mon père.

— Pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard...

*

* *

Londres.

Victor arriva dans les quartiers animés du Strand. Le jour s'était levé, la pluie avait succédé au brouillard. Une pluie dense qui tapisait l'artère d'une nappe lisse et moirée, renvoyant les néons des vitrines et les feux des véhicules, revêtant les premières heures du matin des couleurs contrastées de l'aurore, quand l'ombre s'accroche encore à la lumière.

Trempé jusqu'aux os, le manteau couvert de boue, Victor avançait d'un pas mal assuré. De violentes douleurs lui taraudaient la hanche et l'épaule gauches. Lorsqu'il était tombé de la corde, il avait atterri sur un monticule de terre, puis dégringolé jusqu'en bas en heurtant des morceaux de béton. Il s'était retrouvé à plat ventre, à quelques centimètres de la Sinistre. A cet instant-là, il avait failli la transpercer de sa lame. Hélas, malgré sa rapidité d'exécution, il n'avait pu que planter son couteau entre deux de ses doigts et elle en avait profité pour filer de nouveau.

Victor sentait ses forces s'amenuiser. Ses jambes lui semblaient lourdes et, par moments, sa vue se brouillait. Il savait que la pluie qui battait son visage n'y était pour rien. Sans doute se trouvait-il en état d'hypoglycémie, tout simplement.

Pour la énième fois, il secoua la tête, serra les dents pour poursuivre sa traque. Autour de lui, les passants l'observaient avec méfiance. Certains s'écartaient de son passage en apercevant le couteau qu'il tenait dans la main. Victor, lui, ne voyait personne. Les yeux fixés sur sa proie, il ne se rendait même plus compte du regard des curieux. Il remontait le Strand en titubant, le visage hagard, et n'avait plus qu'une idée en tête : tuer la Sinistre. Celle-ci fuyait devant lui en zigzaguant. Lorsqu'elle passait sur une plaque d'égout, ses griffes faisaient résonner le métal, mais personne ne semblait l'entendre. Parfois, elle ralentissait sa course, comme si elle cherchait à s'orienter, puis repartait de plus bel.

Le visage baissé, concentré sur la créature, Victor n'avait pas remarqué le policeman qui

venait vers lui. C'était un jeune gaillard d'une trentaine d'années, à la carrure de Viking. Il avait repéré son couteau. Il observait l'allure courbée et la démarche vacillante du jeune anglais avec circonspection. Persuadé que ce dernier était saoul, il pensa pouvoir le maîtriser facilement. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de l'interpeller, celui-ci s'immobilisa.

La Sinistre venait de s'arrêter brusquement, comme si elle avait senti la menace du bobby. Victor, les yeux rivés sur elle, l'avait imitée. Il n'avait pas remarqué la présence de l'agent et s'était figé dans une position grotesque, telle une statue, prêt à sauter sur sa proie. Au moment où il allait fondre sur elle, celle-ci partit brusquement vers la rue. Il s'élança à sa poursuite telle une marionnette accrochée à ses fils. Lorsqu'il se retrouva au milieu de la grande artère, il était déjà trop tard. Il entendit des cris, un klaxon, un coup de frein. Et la dernière chose qu'il vit fut deux phares qui fonçaient sur lui.

Chapitre 16

Trois jours plus tard.

La pointe du feutre grattait le plâtre en écrivant : « Quand on traverse, on donne la main, on ne court pas après ! ».

Nicolas signa sa dédicace.

— Très drôle, fit Victor avec une grimace.

Richard Troendhal se pencha vers son fils en riant. Sa sciatique n'était plus qu'un mauvais souvenir, mais il n'avait pas repris le travail pour rester près de lui. Son accident avait secoué tout le monde. Il était resté inconscient

pendant vingt-quatre heures et n'avait cessé de délirer. C'était du moins ce que l'on avait cru, dans un premier temps.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il à son fils.

Victor montra sa jambe et son bras gauches plâtrés.

— J'ai l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur, mais sinon ça va, répondit-il.

— Et psychologiquement ? ajouta Alice.

Il soupira. Son regard croisa celui de sa femme, puis de sa mère, pour finalement revenir sur son interlocutrice.

— Tout ce que j'ai vécu ces derniers jours est parfaitement clair dans mon esprit. Tout s'est réellement passé tel que je l'ai raconté à la police, je ne suis pas fou. Tu as vu dans quel état était ton frère quand tu l'as retrouvé ? Moi, je suis lucide, j'ai toute ma tête. Quelqu'un cherche peut-être à m'effrayer, moi aussi, mais j'ai les nerfs solides et on ne m'aura pas comme ça.

Personne n'insista. Victor avait effectivement l'air d'être sain d'esprit. Toutefois, son entourage était inquiet car il continuait à dire qu'il avait vraiment poursuivi une main sans corps pendant près de vingt-quatre heures.

Un silence gêné commençait à s'installer quand on sonna à la porte.

— C'est Baltimore ! fit Richard.

Philip Baltimore était inspecteur à Scotland Yard. C'était un personnage insignifiant, petit, mal coiffé, ventripotent, mais qui comptait parmi les meilleurs enquêteurs de la Couronne. Un cerveau musclé, capable de démêler n'importe quelle affaire à partir de n'importe quel indice. Richard Troendhal avait fait sa connaissance en organisant le mariage de sa fille et le policier, tellement satisfait de ses services, lui avait laissé sa carte. « À charge de revanche, » lui avait-il dit en souriant. Ce jour-là, Baltimore était loin de se douter que les circonstances de cette *revanche* l'amèneraient à vivre en direct la mort de Victor...

Quelques secondes plus tard, un domestique entra dans le salon, suivi de deux hommes, mais la première personne qui apparut ne fut pas l'inspecteur.

— Wilson ! s'écria Richard.

— Alors, tu as trouvé quelque chose ? s'empressa de demander Victor.

Le cryptozoologue sourit.

— Oui, mon grand, j'ai trouvé quelque chose, quelque chose de très intéressant, mais je t'expliquerai ça tout à l'heure. Pour l'instant, Monsieur Baltimore a des choses plus importantes à vous dire.

Les deux hommes saluèrent leurs hôtes et vinrent s'asseoir avec eux.

— J'ai croisé Monsieur O'Neil devant chez vous, expliqua le policier, et nous reparlions ensemble de toute cette affaire avant d'arriver.

Il marqua une pause, regarda ses interlocuteurs les uns après les autres, et reprit :

— J'ai l'impression que tout ceci est une savante mise en scène.

— Une mise en scène ? répéta Victor.

— Oui, j'ai l'impression que vous avez été drogué ou hypnotisé et, d'après ce qui s'est passé au Kenya, votre ami Brice aussi, j'en suis convaincu.

— Vous avez pu récupérer son dossier ? demanda Alice.

— Oui, Bakari m'en a envoyé une copie par mail et j'ai discuté de tout ça avec lui au téléphone.

— A-t-il du nouveau sur la mort de Brice ?

— Non, mais en étudiant de près ces deux affaires, on constate des similitudes troublantes. Le côté fantastique, tout d'abord. La corne d'Akuj, d'un côté, la Sinistre, de l'autre. Une légende, associée à chaque entité, qui sert à mieux hanter l'esprit de la victime. Ensuite, il y a la vérité qu'on habille : le mystère de la corne d'Akuj est une supercherie, Monsieur O'Neil vous expliquera pourquoi tout à l'heure, et la légende de la Sinistre n'est qu'un leurre puisque cette main n'a jamais quitté le domicile de votre ami.

Tous les regards se tournèrent vers le savant. Ce dernier approuva d'un signe de la tête.

— Tu en es sûr ? insista Victor.

— Oui, répondit Wilson, j'ai travaillé toute la journée et une partie de la nuit chez moi le jour où tu as disparu, et la Sinistre était posée devant moi, sur un coin de mon bureau.

— D'après vous, quelqu'un est derrière tout ça ? demanda Richard Troendhal au policier.

— Oui, et d'après moi, c'est la même personne dans les deux cas.

— Mais qui pouvait bien nous en vouloir ? Brice et moi n'avons jamais eu d'ennemi.

L'inspecteur haussa les épaules.

— C'est ce que je vais m'efforcer de savoir. J'ai étudié votre déposition à la loupe, j'ai fait vérifier tous les détails. Une chose est sûre, à l'exception de cette main que vous dites avoir poursuivie, tout s'est avéré. J'ai interrogé le Magicien du King Ubu, il m'a répété, mot pour mot, ce que vous m'aviez déjà dit. D'après lui, tout ce qu'il révèle dans ces spectacles est issu de flashes, un don qu'il possède depuis la

naissance et qu'il est incapable d'expliquer. Moi, je ne crois pas beaucoup à ces trucs-là. Par précaution, je l'ai fait mettre sous surveillance. J'ai également questionné l'antiquaire et sa fille. Elles m'ont répété exactement ce que vous m'avez rapporté. J'ai essayé d'en savoir plus sur le fameux livre qu'elle a détruit, mais elle a refusé de m'en parler. Elle a quelque chose à cacher, c'est sûr, mais quoi ? Elle me donne l'impression de quelqu'un qui a peur. De quoi, je l'ignore. J'ai donné des ordres pour la faire surveiller, elle aussi. Soit elle sait quelque chose sur celui qui veut vous tuer et se sent en danger, soit c'est elle la coupable.

— Mais je ne connais pas cette fille ! explosa Victor.

— Vous ne la connaissez pas mais elle, visiblement, vous connaît. Si elle se trouvait sur votre route le soir où vous avez rendu visite à Monsieur O'Neil, puis le soir-même au King Ubu, il se peut que ce ne soit pas qu'une coïncidence, non ? N'oubliez pas qu'elle a nié ces faits. Pourquoi nier quand on est innocent ?

Victor Troendhal ne répondit rien. Toutes ces personnes qu'il ne connaissait pas mais qui semblaient avoir des points communs dans son histoire, c'était étrange. Toutes ces questions restant sans réponses le perturbaient, faisaient naître en lui un sentiment d'impuissance. Comme le poisson accroché dans le filet du pêcheur, il se demandait où tout cela allait le mener.

— Et Michel Lenoir ? dit-il, avez-vous retrouvé sa trace ? Lui pourrait certainement nous éclairer sur cette affaire.

Philip Baltimore fit la grimace.

— Il est parti en mer il y a quelques jours et il ne sera pas de retour avant une quinzaine.

— Et il n'y a pas moyen de le joindre sur son bateau ?

— Apparemment non. La police de Maurice essaie en ce moment de le localiser, mais pour l'instant, il est introuvable.

Victor soupira.

— Et l'homme que j'ai tué ?

— Nous l'avons trouvé, lui ; exactement à l'endroit que vous nous aviez décrit. Dans un entrepôt que nous avons localisé facilement...

L'inspecteur fouilla sa poche et en ressortit un téléphone portable.

— ...grâce à ceci.

— Mon mobile.

— Oui, on l'a trouvé au pied du monticule où vous êtes tombé. Nous avons identifié le cadavre, un certain Stan Huckbealey, un voyou au casier judiciaire long comme le bras. Vous avez de la chance d'être sorti de ses pattes vivant. Quand on rencontre ce genre d'individu dans un endroit pareil, on a une chance sur mille de s'en tirer entier. On a découvert une prostituée égorgée dans un coin de l'entrepôt. Lui et son copain étaient visiblement en train de la découper en menus morceaux quand vous êtes arrivé.

— Et son copain, vous savez qui c'est ?

— Oui, on l'a coincé chez lui. Il était prostré dans un fauteuil. Il vous a décrit comme un envoyé du Diable que rien ne pouvait arrêter. Vous aviez les yeux figés, comme en transe,

vous avez lancé votre couteau sans regarder votre cible, sans laisser filtrer la moindre émotion. D'après ses mots : une machine à tuer.

Victor prit sa tête à deux mains.

— Je me souviens de tout. Mon dieu ! Je me souviens de tout, je revois toutes ces images, mais c'est comme si quelqu'un d'autre faisait tout ça à ma place !

Il se redressa, regarda Baltimore avec une mine d'enfant perdu.

— C'est horrible !

— La seule chose que je trouve horrible, moi, dédramatisa le policier, c'est l'assassinat de la prostituée. Pour Huckbealey, ça fera seulement une vermine de moins à Londres... et quelques crimes aussi. Et puis, vous avez agi sous la contrainte.

— Sous la contrainte ?

— Bien sûr, tout le prouve : le regard figé, en transe, sans la moindre émotion, une Sinistre qui n'existe que dans votre esprit... Vous avez été manipulé, vous, comme votre ami Brice.

Il se tourna vers le cryptozoologue.

— Quand vous aurez entendu le compte-rendu de Monsieur O'Neil sur la corne d'Akuj, vous en serez également convaincu.

Le scientifique posa le chiffon qui enveloppait l'objet en question sur une table basse, s'éclaircit la voix et commença :

— J'ai effectivement étudié de près cette corne. Le postulat était que cette corne, comme son ADN le prouvait, appartenait à un bovidé. Or, il n'existe pas de bovidé sur terre possédant une corne ainsi annelée. J'avais donc deux pistes de travail possibles : découvrir l'animal ou la créature capable de posséder une telle corne, ou prouver qu'il s'agissait d'une supercherie.

Il marqua une pause. Un léger sourire naquit dans les boucles de sa barbe ; sourire de malice et de fierté mêlées.

— Dès le début, j'ai eu le sentiment que la légende d'Akuj, comme beaucoup de légendes, était le fruit de l'imagination des hommes. J'ai toujours été fasciné par la facilité qu'ont certaines personnes à inventer des histoires extraordinaires, jusqu'à créer des preuves pour

les conforter. Cette corne en est une. Regardez...

Il ouvrit le chiffon pour la montrer à ses auditeurs. Elle était coupée en deux dans le sens de la longueur.

— ...cette coupe longitudinale m'a permis de vérifier que les annelures n'étaient pas naturelles, mais faites par la main de l'homme. En effet, lorsqu'une corne grandit, elle empile les unes sur les autres des strates de croissance. S'il s'agissait d'une corne naturellement annelée, les strates ne seraient pas droites mais ondulées, elles empileraient leurs creux dans les creux des premières, leurs bosses sur les bosses des premières. Or, là, les strates sont bien droites, de la première à la dernière. Maintenant, regardez, les dernières strates : elles sont coupées par les creux. Cela signifie que l'on a abrasé ces parties pour donner un aspect annelé. En abrasant la corne, on coupe inévitablement les strates les plus récentes. Mais c'est un travail d'orfèvre. Celui qui a fait ça a dû passer des heures dessus. Les annelures sont bien régulières, plus larges à la

base et de plus en plus étroites vers le bout. De plus, le polissage final a été fait avec un abrasif si fin qu'il donne vraiment un aspect lisse et naturel à l'ensemble.

Wilson se tut. Victor prit une partie de la corne dans ses mains et l'observa.

— Une légende bidon, murmura-t-il pensivement, comme celle de la Sinistre.

— Non, corrigea le scientifique, pas des légendes bidons, des légendes que l'on utilise pour manipuler les gens.

— Oui, approuva Baltimore, ces légendes servent de support. Quelqu'un les utilise, grâce à un procédé que j'ignore encore, peut-être l'hypnose, pour hanter l'esprit de ses victimes et mieux les manip...

Un cri retentit dans l'appartement. Une seconde plus tard, un domestique fit irruption dans le petit salon, le visage torturé, les yeux écarquillés de terreur.

— Monsieur ! C'est horrible ! C'est... C'est...

— Qu'y a-t-il ? demanda Richard Troendhal. Parle !

L'employé de maison voulut expliquer quelque chose mais les mots lui manquaient.

— Ve... venez voir ! parvint-il finalement à articuler.

Tout le monde se leva. Victor se redressa dans son fauteuil mais, incapable de se mettre debout, il fit signe à O'Neil qui le prit dans ses bras avec autant de facilité que s'il avait soulevé un enfant.

Le domestique les conduisit dans la bibliothèque où il montra un pan de mur. Un silence de mort envahit les lieux. Cathy se blottit dans les bras de sa belle-mère, des larmes plein les yeux. Elisabeth tentait de garder son sang-froid, mais elle sentit ses lèvres trembler convulsivement. Nicolas et Alice se regardèrent, se comprirent : un nouveau cauchemar les attendait. Richard, Wilson et Baltimore eux, n'arrivaient pas à détacher leur regard de l'inscription qui était gravée au couteau dans la boiserie murale :

« A demain, Victor... »

Chapitre 17

« Rien à signaler sur le palier, » fit une voix dans le talkie-walkie de Baltimore.

« Rien à signaler dans le reste de l'appartement, » ajouta une autre.

L'inspecteur de Scotland Yard regarda sa montre : vingt-trois heures cinquante-cinq. Il se trouvait enfermé dans le petit salon, en compagnie des Troendhal, de Nicolas et d'Alice, depuis plusieurs heures déjà. On avait barricadé la fenêtre et la seule porte de la pièce. Dans un coin, les restes d'un buffet froid

et quelques boissons étaient posés sur une table.

— Notre tueur ne se montrera pas, dit-il en s'adressant à Victor. Il sait qu'il n'a aucune chance d'arriver jusqu'à vous.

Le jeune Anglais tenait son couteau d'argent dans la main droite. Il sentait une vague d'épouvante monter en lui. Comme le galop d'un cheval qui vient de l'horizon, il commençait à entendre des centaines de voix, légères et lointaines, résonner dans son crâne. Une chorale d'enfants qui répétait inlassablement un mot : Pandémonium. Il secoua la tête pour échapper à cette macabre mélodie, mais ce geste attira l'attention de ses amis.

— Victor ! s'écria sa mère. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il fronça les sourcils et dit :

— Un mot hante mon esprit depuis plusieurs jours.

— Quel est ce mot ? demanda Baltimore.

— Pandémonium.

Nicolas sursauta et sentit aussitôt le regard d'Alice se poser sur lui. Ce mot qui le

poursuivait depuis des années, qui avait tourmenté Brice avant sa mort, obsédait donc aussi Victor, à présent. La jeune Kényane s'apprêtait à parler quand un bruit sourd résonna dans la cheminée.

Tous les regards se tournèrent vers l'âtre dans les cendres duquel venait de tomber quelque chose. Personne ne sut exactement quoi. Un nuage de poussière s'était élevé et, presque simultanément, la lumière s'était éteinte.

Des cris et des bruits résonnèrent dans la pièce.

« Bon sang ! Une coupure de courant ! Je vais voir ! » s'écria une voix dans le talkie-walkie de Baltimore. L'inspecteur ne répondit pas à son collègue. Il s'élança vers le fauteuil de Victor pour le protéger, mais se heurta aux pieds du siège renversé. À tâtons, il chercha le jeune homme, sans le trouver. Il tourna autour du fauteuil, toujours en vain.

Lorsque la lumière revint, il venait d'attraper le bras de Richard Troendhal qui tentait, lui aussi, de localiser son fils.

Elisabeth hurla de terreur. Le visage déformé par la douleur, elle fixait un coin de la pièce où Victor était allongé dans une mare de sang. Il tenait toujours son poignard dans la main droite, mais celui-ci était maintenant enfoncé dans sa gorge...

Cathy cria à son tour. Une atmosphère glaciale envahit les lieux. Les yeux rivés sur cette macabre découverte, tous les autres retenaient leur souffle. Seul, l'inspecteur Baltimore, en flic chevronné, arpentait la pièce, revolver au poing. Il vérifia la fenêtre, puis la porte, constata qu'elles étaient toujours bien fermées. Il alla ensuite jusqu'à la cheminée où il jeta un coup d'œil dans les cendres sans rien y découvrir de suspect. Autour de lui, pourtant, il sentait quelque chose d'anormal. Mais quoi ? Il observa un instant ses hôtes, toujours figés devant le cadavre du jeune anglais, et comprit soudain.

— Où est Alice Tannoy ? demanda-t-il.

Les enquêteurs de Scotland Yard étaient en train de passer au crible le petit salon. Elisabeth et Cathy s'étaient réfugiées dans la cuisine, soutenues dans l'épreuve par Richard Troendhal et leurs domestiques.

Nicolas, lui, avait dû rester dans la pièce pour répondre aux questions de Baltimore.

— Non, Alice ne peut pas être la coupable, contesta le Français.

— Elle a pourtant disparu mystérieusement de la pièce.

— On l'a peut-être enlevée ?

L'inspecteur secoua la tête.

— Non, je n'y crois pas. Le tueur avait déjà fort à faire avec sa victime pour s'encombrer d'un otage. Et puis, quel intérêt ? En plus, Mademoiselle Tannoy se serait débattue, elle aurait crié.

— Mais vous avez dit vous-même qu'il s'agit probablement du même tueur qu'au Kenya. Si

c'est elle qui a tué Victor, ça signifie qu'elle a également tué son propre frère. C'est insensé !

Baltimore soupira.

— Ce qui est sûr, finit-il par dire, c'est qu'ici encore on cherche à nous faire croire au paranormal. Les traces de doigts griffus que l'on a retrouvées sur le cou de Victor le prouvent.

— Wilson était au lit lorsque le drame s'est produit. La Sinistre a très bien pu s'échapper pendant une heure ou deux et revenir chez lui ensuite.

— Ne me dites pas que vous aussi vous croyez à ces trucs-là ?

— Quelque chose est tombé dans la cheminée, rappelez-vous. C'est peut-être la Sinistre. Ensuite, tout s'enchaîne logiquement : elle cherche à étrangler Victor. Celui-ci veut la tuer et plante son couteau dans sa gorge.

Baltimore esquissa un sourire ironique.

— Tout s'enchaîne logiquement, hein ? fit-il en reprenant les termes du jeune homme. Je suis un flic, Monsieur Berger, et je ne me fie qu'aux faits. Ces histoires à dormir debout, je

n'y crois pas. Votre scénario, d'ailleurs, ne tient pas la route.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce que si la Sinistre était passée par la cheminée, elle aurait dû laisser des traces de suie, premièrement, sur le sol, entre l'âtre et votre ami, et deuxièmement, sur sa gorge. Or, s'il y a des traces de doigts sur son cou, il n'y a, en revanche, aucune trace de cendres ni de suie. Vous voulez que je vous dise ? Il est très facile à quelqu'un de laisser tomber un plomb, attaché au bout d'un fil, dans la cheminée, puis de le remonter, pour simuler l'attaque de la Sinistre. D'ailleurs, rappelez-vous, quelqu'un a coupé l'électricité à ce moment-là. Ainsi, on ne voit rien et on peut imaginer tout ce qu'on veut...

Nicolas Berger n'ajouta rien. Le policier avait du métier et il était probable qu'il fût dans le vrai.

— J'ai lu, dans le rapport du meurtre de Brice Tannoy, reprit Baltimore, que vous et Alice étiez les seuls témoins de sa mort. Est-ce exact ?

— Oui, quand les autres sont arrivés sur le plateau, Brice était déjà tombé de la falaise. Mais pourquoi me parlez-vous de ça ?

L'inspecteur se massa le menton, l'air pensif et prolongea sa réflexion sans répondre au jeune homme :

— Et toujours d'après ce rapport, Alice Tannoy aurait réussi à tirer son frère d'un envoûtement ?

— Oui, mais où voulez-vous en venir à la fin ?

— Je pense que si votre amie a des prédispositions dans ce domaine, elle peut très bien vous avoir hypnotisé, vous aussi. Ainsi, tout ce que vous avez vu sur la falaise n'était pas la réalité et vous a peut-être été suggéré.

— Mais c'est impossible ! Pourquoi aurait-elle tué son frère ?

Le policier ignora sa question. Il était parti dans un raisonnement où ses interrogations venaient se chaîner les unes aux autres.

— N'avez-vous pas été victime d'hallucinations, ces derniers temps ?

Nicolas revit le monstre, le chevauchant, et frissonna.

— Réfléchissez, reprit Baltimore, peut-être même à un moment où vous étiez en compagnie d'Alice Tannoy.

Le Français baissa la tête. Il ne pouvait pas croire qu'Alice était capable de ça. Il la connaissait depuis qu'elle était toute petite. C'était une enfant douce, tournée vers les autres. Elle avait eu, comme son frère, une éducation où l'on prônait des valeurs comme le respect, la tolérance, où le vrai sens de la vie se déclinait à travers les actions quotidiennes que l'on menait à Jua Tembo et dont elle était imprégnée depuis toujours.

— Mais... Alice est amoureuse de moi, plaida-t-il.

— Dois-je comprendre que votre réponse est oui ? devina l'inspecteur.

Nicolas se mordit la lèvre. Au même moment, un policier tapota le bras de Baltimore en chuchotant :

— Il faut que je vous montre quelque chose ?

— J'arrive.

Puis, s'adressant une dernière fois au Français, il insista :

— Il faut parfois se méfier des gens que l'on croit bien connaître. Les imposteurs, ça n'existe pas que dans les romans...

Le policier entraîna son collègue vers le cadavre de Victor près duquel ils s'accroupirent pour discuter.

Nicolas réfléchit aux dernières paroles de l'inspecteur, tentant de donner un sens à celles-ci. Et si, derrière Alice, se cachait justement un imposteur ? Un sosie ? Quelqu'un qui aurait pris l'apparence de la Kenyane pour une raison obscure... Non, c'était impensable. Cette personne aurait pu le tromper, lui, Nicolas, car il ne l'avait pas vue depuis des années, mais comment aurait-elle pu donner le change à ses proches ?

Il repensa à leurs retrouvailles, à l'aéroport : c'était elle qui l'avait dragué. Il revit les ombres sur le mur de la chambre à Jua Tembo, puis la scène du meurtre de Brice : elle était toujours là, avec lui. La cabane de Kiu : elle lui avait fait l'amour de façon débridée

alors que son frère était mort dans d'atroces circonstances quelques jours plus tôt et qu'on venait tout juste de l'enterrer. Puis ce monstre effrayant : ils n'étaient que tous les deux, elle et lui. Enfin, le meurtre de Victor : elle était là, encore et toujours, puis elle s'était évaporée. Inexplicablement.

Et si quelqu'un était réellement parvenu à imiter Alice à la perfection, à prendre sa place, à tuer Brice et Victor ?

Il lui fallait en avoir le cœur net. Il prit son portable et appela les renseignements :

— Allo ? Je voudrais un numéro en Australie... Oui, à Sidney, le numéro du complexe aquatique *Wondersea Park*...

Quelques minutes plus tard, il obtint un interlocuteur.

— Allo ? Bonjour, Nicolas Berger, j'appelle d'Angleterre, je voudrais savoir si Alice Tannoy est ici.

— Oui, elle s'entraîne avec ses ours, répondit l'homme, que lui voulez-vous ?

Le souffle coupé, Nicolas fut incapable de répondre.

— Allo ? Allo ? fit l'autre. Vous voulez lui parler ?

— Euh... je... balbutia le Français. Vous êtes sûr qu'elle est là ?

— Puisque je vous le dis ! s'énerva l'autre. Je viens de la voir il y a deux minutes ! Bon, qu'est-ce que vous lui voulez, à la fin ?

Des milliers d'images défilèrent dans la tête de Nicolas, tous les instants vécus ces derniers jours aux côtés d'une femme qui n'était pas celle qu'il croyait. Une meurtrière qui aurait pu le tuer à n'importe quel moment. Il frissonna.

— R... rien d'important, répondit-il. Ne la dérangez pas.

— Voulez-vous que je lui laisse un message ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je vous remercie. Au revoir.

— Au revoir.

Il raccrocha. Devant sa mine défaite, Baltimore revint vers lui, le regard interrogatif.

— J'ai téléphoné en Australie, expliqua Nicolas, là où travaille Alice.

— Et elle y était, devina l'inspecteur.

Le Français approuva de la tête. Ses yeux devinrent fixes, ses mâchoires se serrèrent. Puis, se tournant lentement vers le policier, il plongea son regard dans le sien, avec gravité.

— Pandémonium, dit-il.

— Pardon ? fit Baltimore.

— Le mot qui tourmentait Victor, expliqua le Français. Pandémonium. Il obsédait aussi Brice, quelques jours avant sa mort.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Et moi, ce mot me hante depuis des années. Je n'ai jamais su pourquoi, mais aujourd'hui, je commence à comprendre.

— Mon hypothèse de tueur en série semble se préciser, dit Baltimore.

— Oui, et il se pourrait bien que je sois le prochain sur la liste...

L'inspecteur invita le jeune homme à venir s'asseoir dans un coin de la pièce pour le questionner :

— Il y a certainement un fait, un événement quelconque, qui vous est commun à tous les trois.

— Il y en a une multitude. Et vous pouvez même ajouter Enzo. Tous les quatre, nous avons sillonné la planète entière, toujours à la recherche des meilleurs spots de plongée ou de varappe.

— Enzo ?

— Enzo Poli, un ami italien. Il était à Jua Tembo lorsque Brice est mort.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Au Nouveau-Mexique, à El Potrero Chico, un spot où les férus de la grimpe viennent du monde entier et où l'on refait le monde, le soir venu, autour d'une bière. Nous étions tous les quatre issus de familles aisées, tous les quatre passionnés de sports extrêmes. Nous avons sympathisé et très rapidement une amitié très forte nous a unis.

— Et durant vos escapades sportives, n'y a-t-il pas un événement marquant dont vous vous souveniez ?

Nicolas Berger se recula brusquement dans son siège en fermant les yeux, comme pris d'un malaise. Lorsqu'il les rouvrit, son visage était crispé.

— Mon dieu ! s'exclama-t-il. Sandy Rutherford !

— Qui est Sandy Rutherford ?